DUKE UNIVERSITY LIBRARY
DURHAM, N. C.

LANSON COLLECTION

Rec'd 1935

Library Budget

Fund

JUDAÏSME
1.

L'HISTOIRE DE TÈVIÉ

JUDAÏSME

ŒUVRES PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION D'EDMOND FLEG

L'HISTOIRE DE TÈVIÉ

PAR

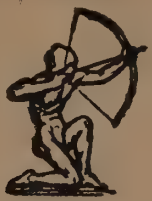
SCHOLEM ALEI'HEM, pseud.

MISE EN JUDÉO-FRANÇAIS D'ALSACE

PAR

EDMOND FLEG

[Rabinowitz, Shalem -]



F. RIEDER ET Cie, ÉDITEURS

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

PARIS

M.CM.XXV

DUKE UNIVERSITY LIBRARIES COLLECTION JUDAÏCA

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
110 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA, DE VOIRON, DONT 10 HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE A A J ET DE 1 A 100.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

891.793
R11cH

AVANT-PROPOS

Les *mots* Scholem Alei'hem *signifient :* Paix sur vous, *formule que les Juifs prononcent, depuis des temps immémoriaux, lorsqu'ils se saluent entre eux. L'écrivain qui fit de cette expression fameuse son pseudonyme se nommait* Scholem Rabinovitz. *Né à* Pereyslav *en* 1859 *et mort en* 1916 *à* New-York, *il s'est rendu plus célèbre, parmi les populations qui lisent le yiddisch, que ne le fut* Mark Twain *lui-même, parmi celles qui lisent l'anglais. Et, de tous les héros de* Scholem Alei'hem, *le plus célèbre est, sans nul doute,* Tèvié.

Ce pauvre laitier, qui n'a d'autre histoire que celles de ses sept filles, et qui, attelé à sa peine journalière comme son cheval à sa charrette, trouve, avec ou sans à propos, — sans à propos surtout, — en chaque situation, ou tragique ou comique, un texte saint à tra-

280550

vestir ou une prière à murmurer; ce rêveur toujours éveillé qui, contemplant sa malchance au travers de je ne sais quelle ironie métaphysique, attend la justice et le bonheur comme Israël *attend le* Messie, *et dont aucune déception ne rebute l'espoir; ce révolté toujours soumis, qui sans cesse réclame à Dieu des comptes et sans cesse est prêt à l'excuser; ce* Père Goriot *de la misère Juive, ce* Don Quichotte *ou ce* Pança *de l'illusion juive, cet* Ecclésiaste *ou ce* Job *de l'humour juif, se classera peut-être quelque jour, en toute humilité, au nombre des figures typiques obscurément créés par le génie des grandes races.*

Mais je ne disserterai ici ni sur l'œuvre, ni sur l'auteur : tous deux sauront fort bien se recommander d'eux-mêmes. Il me faut expliquer seulement le caractère un peu particulier de la traduction, ou plutôt de l'adaptation, très libre par endroits, que je présente aujourd'hui au public.

Traduire, c'est trahir, on l'a dit maintes fois. On l'eût dit une fois de plus, et à juste titre, si j'avais prétendu rendre, en un français impeccable et littéraire, la libre familiarité du texte original.

Le yiddisch est un jargon composite, image

fidèle et dérisoire des incessantes périgrinations d'Israël. Des mots slaves corrompus s'y mêlent à des mots hébreux défigurés et à des mots germaniques, de forme ou incorrecte ou désuète. Cet idiome, j'arrivais bien à le déchiffrer, grâce à l'aide patiente et précieuse de M. Léon Berman, *que je ne saurais trop remercier ici ; mais, pour en rendre la saveur incomparable, il fallait chercher, plus près de nous, un jargon analogue.*

Ce jargon existe : c'est le français émaillé d'hébraïsmes, de germanismes et de solécismes, que parlent encore certains Juifs dans les milieux populaires d'Alsace. J'ai voulu puiser abondamment aux sources de ce langage, que je retrouvais dans mes souvenirs d'enfance, m'inspirer même de son esprit, pour créer, quand il fallait, des tours inconnus, où l'accent du yiddisch demeurât reconnaissable.

Jugera-t-on mon essai trop hardi ? Si j'ai échoué, que le lecteur ne me le prenne pas en mal, *comme dirait* Tèvié, *et qu'il ne garde point rancune à* Scholem Alei'hem.

E. F.

230550

POUR BIEN LIRE, LIRE CECI :

MOTS HÉBREUX; MOTS D'ORIGINE HÉBRAÏQUE OU GERMANIQUE

Quand les mots hébreux et les mots d'origine hébraïque ou germanique sont *imprimés en caractère ordinaire*, on en trouve la *traduction* littérale ou approximative *dans le corps de phrase qui précède ou qui suit*, car le conteur aime souvent à répéter la même idée en deux langages différents.

Quand ces mots sont *imprimés en italique*, on trouve la *traduction en note, au bas de la page.*

PRONONCIATION

Dans les mots hébreux et dans les mots d'origine hébraïque ou germanique, on prononcera :

Le signe 'h, avec une forte aspiration comme le *ch* allemand, dans *Buch.*

Le signe è final, comme un *e* muet très légèrement appuyé.

Le signe ei, comme *eï.*

Les signes an, en, er, et, in, on, comme : *ane, ène, ère, ète, ine, one.*

Le mot : Yid (Juif) se prononce : *Yitt.*

LE GROS LOT

Voyez-vous, *Reb* Scholem Alei'hem, si vous devez attraper le gros lot, le gros lot vous attrape. C'est comme on dit : « Quand ça va, ça court » ; pas besoin de sé'hel, de malice, pour ça. Mais si, 'helilè Dieu garde, vous n'avez pas la chance, alors vous pouvez causer et causer, ça vous sert autant comme la neige de l'hiver dernier. C'est comme on dit : « Contre un mauvais cheval, il n'y a pas de bonne raison. »

Mais, à rebours, tu trimes, tu t'échines, tu te couches pour mourir (à tous les ennemis d'*Isroèl* je le souhaite !) ; et puis, tout d'un coup, tu ne sais pas pourquoi ni comment, voilà de tous les côtés que ça vient, ça trotte, ça galope, comme on lit chez nous dans la *Thorè :* « Reva'h vahatsoloh yamod layoudim. » Pas besoin de vous traduire, n'est-ce pas ? Mais le sens, le voilà : c'est qu'aussi long-temps que j'ai une âme dans mon corps et un sang

Reb, Monsieur.
Isroèl, Israël.
Thoré, la Loi de Moïse.

dans mes veines, un *Yid* ne doit pas perdre la confiance.

Je l'ai bien vu moi-même, dans mon métier, comme Dieu s'est conduit avec moi... Je vous demande un peu, comment est-ce que moi, *Tèvié*, je viens à vendre du fromage et du beurre, quand ma grand'mère, et la mère de ma grand'mère, n'a jamais vendu seulement une goutte de lait? C'est, ma foi, la peine que vous écoutiez toute l'histoire, depuis le commencement jusqu'à la fin. Tenez, Reb Scholem Alei'hem, je vais m'asseoir un temps, là, sur l'herbe à côté de vous. Et mon petit cheval doit brouter un peu. Comme nous disons, dans la prière du matin : « Nischmass kol 'haï... », l'âme de tout vivant glorifie le Seigneur... Et mon petit cheval aussi est une créature du Seigneur.

Bref, pour vous raccourcir, c'était autour de Schvuess, — de Pentecôte, comme ils disent, — ou plutôt, Dieu garde 'helilè! que je mente! c'était une ou deux semaines avant Schvuess, ou peut-être bien une ou deux semaines après Schvuess, il y a, ma foi, plus d'un an et d'un samedi de ça, c'est à dire qu'il y a, exact, neuf ou dix ans, ... ou davantage. J'étais, à l'époque, comme vous me voyez là; et, en même temps, je n'étais pas comme vous me voyez là; c'est à dire que j'étais le même Tèvié, et

Yid, Juif.
Tévié, Tobie.

que je n'étais pas le même Tèvié ; c'est à dire que j'étais un pauvre pauvre, tandis que maintenant... Je ne suis pas encore un prince, c'est vrai : ce qui me manque pour faire un *Brodsky* je me souhaite, et je vous souhaite, de le gagner d'ici jusque *Sikess!*... Mais, quand même, contre ce que j'étais à l'époque, je suis, sans me vanter, *oumbeschrïè*, aujourd'hui, un *Yid* qui a un petit cheval, et qui a une petite charrette, et qui a une petite fortune avec : oui, ma foi, deux vaches qui se laissent traire, et encore une vache qui va avoir un jeune, oumbeschrïè sans me vanter, et du fromage, oumbeschrïè, et du beurre, et de la fraîche crème tous les jours... Et pourquoi tout ça? Parce que nous travaillons tous, autant comme nous sommes; ma femme (longtemps qu'elle vive!) ma femme trait les vaches; et mes filles portent les seilles, et elles battent le beurre; et moi, comme vous me voyez là, tous les tôt-matins, je pars dans ma petite voiture, et je vais sur le marché et je vais à travers toutes les belles maisons de campagne, les villas qu'ils appellent, de Boïberik... Et quand on cause à celui-ci, et quand on cause à celui-là, quand on cause à

Brodsky, nom d'un millionnaire célèbre en Russie.
Sikess, fête des Tabernacles.
Oumbeschrïè : chaque fois qu'on se vante d'une joie, on ajoute ce mot, comme pour écarter le mauvais sort.
Yid, Juif.

tous les plus beaux meussieurs de *Yéhoupetz*, on sent qu'on est aussi quelqu'un sur le monde... Sans compter le samedi !... Parce que, le samedi, le schabess, qu'est-ce que je suis? Le schabess, je suis un roi : je lis la *Parschè*, et je lis *Targoum*, et je lis *Tillem*, et je lis çi, et je lis ça... Hein? vous me regardez, Reb Scholem Alei'hem, vous me regardez, et, pour sûr, vous vous pensez : « Ce Tèvié, c'est quand même un Tèvié qui est un Yid, qui n'est pas comme tous les Yids !... »

Bref, pour vous raccourcir, qu'est-ce que je vous racontais? Oui, qu'à l'époque, j'étais, avec l'aide de Dieu, un armer Yid, un pauvre Yid : et avec ma femme, et avec mes filles, je mourais de faim trois fois par jour, sans compter le souper (à aucun Yid je ne le souhaite!). Et, comme un âne, je travaillais; je traînais des arbres, depuis la forêt jusqu'à la gare, des charrettes pleines... Et pour ça, je recevais, quoi? Je recevais, sans vous offenser, deux guilden par jour! et encore pas tous les jours!... Et avec ça, Tèvié, va! nourris ta maison! nourris toutes tes bouches, toutes tes bouches qui veulent manger! et nourris aussi ton cheval (*lehavdil*, ne

Yéhoupetz, surnom comique de la ville de Kiev.
Parschè, section du Livre de la Loi.
Targoum, traduction araméenne du Pentateuque.
Tillem, les Psaumes.
Lehavdil, pour séparer (le saint du profane), formule que le conteur emploie comiquement à chaque distinction qu'il veut faire.

pas confondre !) ton cheval qui fait le gendre chez toi, et qui n'écoute pas d'explications, et qui se moque pas mal ce que *Raschi* pense !

Mais Dieu ? oui, Dieu, qu'est-ce qu'il fait alors, Dieu ? Dieu, comme on dit, Dieu soigne pour tout, avec sé'hel, avec intelligence. Et, quand il voit que Tèvié s'échine pour une miette de pain, qu'est-ce qu'il lui dit, Dieu, à Tèvié ? Il lui dit : « Alors, comme ça, Tèvié, tu crois que c'est la fin du monde ? Tu crois que le ciel va tomber sur ta tête ? Sais-tu qu'est-ce que tu es, Tèvié ? Tu es foumeschugguè ! Et moi, je vais te montrer que, si Dieu veut, en une minute Dieu fait le masel sur toi, oui, le masel, l'étoile, l'étoile qui éclaire ta vie dans tous les coins... » Comme nous disons, pour le Nouvel An, à *Roscheschônè* : « Au ciel, il décide celui qui sera élevé et celui qui sera abaissé, celui qui ira en voiture et celui qui ira à pied. » C'est pourquoi, le principal de tout, c'est l'espérance : un *Yid* doit espérer, et encore espérer, et toujours espérer. — Oui, mais s'il ne peut plus souffler ? — S'il ne peut plus souffler ? Eh bien, est-ce que c'est pour rien qu'il est un Yid ? et que « Dieu nous a choisis entre tous les peuples », et que tous les peuples envient le Yid ?... Mais pourquoi déjà est-ce que je vous dis

Raschi, célèbre commentateur.
Roscheschône, pour Rosch Haschana, fête du Nouvel An.
Yid, Juif.

tout ça?... Je vous dis tout ça, pour vous raconter comment Dieu s'est conduit avec moi, et quels miracles il a faits exprès pour moi, exprès pour Tèvié... Et ce que Tèvié raconte, Reb Scholem Alei'hem peut, ma foi, l'écouter...

« Vayehi hayiom », et il arriva un jour... qu'un soir... C'était l'été; j'étais assis sur ma charrette, et ma charrette était vide, et je roulais dans la forêt, et je retournais à la maison; et je penchais la tête, et j'avais de la tristesse et de la nuit, plus gros que moi, sur le cœur. Et mon pauvre petit cheval, *nèbisch*, j'avais beau taper et taper dessus, avec ses pieds tout de travers, il n'avançait seulement pas... « Nèbisch! que je lui dis, tire-moi, et tire-toi avec moi dans la tombe !... » Tout autour, pas un bruit; quand le fouet claque, au bout de la forêt un autre fouet claque; le soleil se couche pour mourir; les arbres font des ombres longues, longues comme le golouss, comme l'exil d'Isroèl!... Et des pensées me grimpent dans la tête. Et je me pense qu'à la maison il fait noir, et que les enfants (Dieu leur donne la santé!), que les enfants sont nus et pieds-nus, et qu'ils attendent sur leur père, le schlemmasel, le malchançard, si peut-être il leur apporte un pain à la maison... Et ma vieille, naturellement, elle bou-

Nèbisch, interjection employée constamment pour exprimer la pitié.

gonne, comme une vraie *Yidenè* bougonne : « Des enfants, j'ai dû lui faire ! et sept, que j'ai dû lui faire ! Prends-les, tes enfants (que Dieu lui pardonne !) prends-les, tes enfants, et va les jeter à l'eau !... »

Qu'est-ce que vous en dites, Reb Scholem Alei'hem ? C'est agréable, n'est-ce pas, des paroles qui bougonnent comme ça !... On n'est pourtant qu'un homme, comme c'est écrit, un homme de chair et de sang ! L'estomac, ça n'est pas avec des paroles qu'il se laisse boucher ! J'avale un bout de hareng, il lui faut bien du thé, pour descendre ! Et le thé, il lui faut du sucre ! Et le sucre, il n'est pas chez moi : il est chez Brodsky !

Et pourtant, on est quand même un *Yid* sur le monde ! Le soir, on veut avoir le temps de dire *Min'hè !*... C'est vrai que la prière n'est pas une chèvre, comme on dit : pas besoin de l'attacher, elle ne s'en va pas toute seule ! Mais, quand même, un Yid est un Yid, et un Yid doit prier !... Voyez un peu la belle prière que c'est, Reb Scholem Alei'hem : je me mets debout, pour dire mon *Schmoné-Esré*, et voilà que mon cheval, le diable le fouette, et il s'en sauve au grand galop ! Et il faut que je coure après

Yidenè, femme juive.
Yid, juif.
Min'hè, prière de l'après-midi.
Schmoné-Esré, prière des dix-huit bénédictions.

ma charrette, et que je tire les guides avec toutes mes forces, et que je chante en même temps : « Éloheinou vélohei avosseinou... Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Jacob !... » Vraiment, Reb Scholem Alei'hem, est-ce que c'est un Schmoné-Esré ?... Et juste, exprès, un soir que je sentais l'appétit de prier, pour soutenir mon cœur!

Bref, pour vous raccourcir, je cours après ma charrette, et je chante dans la forêt, comme on chante à la *schoul :* « Me'halkel 'haïm be'héssed... » il soigne avec bonté pour tous les vivants, et sa fidélité il garde à ceux qui dorment dans la poussière... Et je me pense : « Et moi, est-ce que je ne dors pas dans la poussière? pendant que les autres, les riches de Yéhoupetz, par exemple, sont assis tout l'été devant leurs villas, et mangent et boivent et baignent dans tout ce qui est le meilleur !... Ach! Gott im Himmel, Dieu du ciel! qu'est-ce que j'ai seulement fait, pour qu'il me vienne des choses pareilles? Je suis pourtant un Yid comme tous les Yids ! » Et je cours toujours après ma charrette, et je continue de chanter : « Reeino veonyeinou... », regarde un peu sur nos misères!... Et je me pense : « Tu vois pourtant comme nous trimons, nous, pauvres *nèbisch,* que nous sommes; et si, toi, tu ne regardes pas sur nous, qui est-ce qui veut regar-

Schoul, synagogue.
Nèbsich, hélas!

der sur nous?... » Et je chante : « Refoeinou venérofé », guéris-nous et nous guérirons... Et je me pense : « Envoie toujours le remède, la maladie viendra bien toute seule! »... Et je chante : « Borè'h oleinou », bénis-nous avec une bonne année, avec toutes les bonnes récoltes de toutes les sortes, avec le seigle, avec le blé, avec l'orge... Et je me pense : « Si la récolte est bonne, qu'est-ce que ça te rapporte, à toi, Tèvié ? Et à ton cheval (lehavdil, ne pas confondre!), à ton cheval, qu'est-ce que ça lui rapporte, nèbisch, si l'avoine est chère ou si l'avoine est bon marché? Comme que comme, il peut crever de faim!... » Mais des questions pareilles, à Dieu on n'ose pas les demander, surtout pas un Yid : un Yid doit tout accepter pour bien, et toujours dire : « Gam zou letovo », ça aussi est pour mon bien, et c'est Dieu qui le commande!... Et je cours toujours après ma charrette, et je chante, et je me pense : « Av hora'hmon, Père plein de cœur, entends notre voix! Pitié pour ma femme, pitié pour mes enfants! Tu dois recevoir ton cher peuple, Isroèl, comme à l'époque, dans la Maison de ta sainteté, au temps des *Cohanim* et des *Léviïm*, des Cohn et des Lévy!... »

Et tout d'un coup, halte! voilà que le cheval s'arrête. Juste, je finis mon Schmoné-Esré; je lève mes

Cohanim, prêtres.
Leviïm, lévites.

yeux et je regarde. Et voilà deux formes qui sortent de la forêt, deux drôles de formes qui viennent vers moi, habillées pas comme tout le monde. « Bon ! des brigands, des gazlonem », que je me pense. Mais, tout de suite, je me pense : « Qu'est-ce que tu te penses, Tèvié ? Comment, tu n'as pas honte ? Déjà tant et tant d'années tu roules dans la forêt, le jour et la nuit, et jamais tu n'as seulement rencontré un brigand. Et aujourd'hui, voilà ces idées de gazlonem qui te tombent dans la tête ? Veux-tu que je te dise, Tèvié ? Honte, que tu devrais avoir ! honte ! » Et je flanque à mon cheval le fouet sur le derrière.

« *Reb Yid !* Reb Yid ! que me crie une des deux qui avançaient ; écoutez seulement, Reb Yid ! Arrêtez une fois, arrêtez ! » Et, avec son fichu, elle me donne des signes. J'arrête le cheval, et je commence de bien regarder : deux femmes, une plus vieille, avec un châle en soie sur la tête, et une plus jeune, avec le *tour* ; les deux *en nage* et, rouges comme le feu.

« Bien le bonsoir, que je leur dis. De quoi est-ce que vous avez peur ? (et je tremblais encore). Si vous voulez acheter quelque chose, chez moi vous ne trouvez, ma foi, rien, — à part le rhume, la

Reb Yid, Monsieur le Juif.
Tour, perruque, que toute femme doit porter dès son mariage.
En nage, en transpiration.

crampe et le mal au ventre (à la tête de mes ennemis je le souhaite!) » — « Écoute un peu, que la plus vieille fait à l'autre; voilà qu'il commence déjà ! Quand on dit seulement un mot à un Yid comme ça, on ne sait plus s'il ne causera pas jusqu'à la fin du monde ! » Et, à moi, elle dit : « Acheter? Non, nous ne voulons rien. Nous voulons seulement demander si vous savez où c'est, par là quelque part, le chemin qui va à Boïberik. » — « A Boïberik? » Et je commence de rire « C'est juste la même chose comme si vous me demanderiez si je sais qu'on m'appelle Tèvié. » — « Ah ! on vous appelle Tèvié? Eh ! bien, bonsoir Reb Tèvié. Je ne sais, ma foi, pas pourquoi vous riez comme ça. Nous sommes *fremd* ici; de Yéhoupetz nous sommes; nous restons, pour l'été, dans une villa, à Boïberik. Ce matin, nous allions promener, pour une minute, dans la forêt, — et voilà que nous tournons et que nous tournons, toute la journée; et nous sommes perdues; et nous n'arrivons plus sur le droit chemin. Dites-nous par où est-ce que c'est, à Boïberik? » — « A Boïberik? je dis. Tenez, voilà le droit chemin à Boïberik; et, quand même vous ne voulez pas aller à Boïberik, sur ce chemin vous allez à Boïberik. » — « Alors, peut-être, vous savez si c'est encore longtemps jusque Boïberik? »

Fremd, étrangères.

— « Jusque Boïberik, ça n'est ma foi pas long-temps : une paire de verstes,... c'est à dire cinq ou six verstes, ou sept verstes,... où peut-être bien huit verstes. » — « Huit verstes ! » qu'elles crient les deux ensemble. Et elles tordent leurs mains, et presque elles pleurent. « Quoi ? qu'est-ce que vous dites ? Ça n'est pas long huit verstes ? » — « Je peux, ma foi, pas faire que c'est plus court » — « Nous n'avons déjà plus la force d'aller avec nos pieds, qu'elles répondent; toute la journée, nous n'avons rien eu dans la bouche qu'un verre de café avec du lait et du *butterkuch*. Et maintenant, vous venez nous raconter, avec vos huit verstes ! » — « Si c'est comme ça, je dis, c'est autre chose. Le goût de la faim, je le connais. Du butterkuch, et du café avec du lait, voilà plus qu'un an que je n'en ai seulement pas vu ! »

Et, juste comme je parle, voilà le Yeitser-Horé, le Penchant Mauvais, qui me montre devant les yeux un butterkuch et un verre de café bon chaud, avec du lait ! Et je me pense : « Oui, toi, Tèvié, tu as juste été élevé comme ça, qu'il te faut du café et du butterkuch ! Avec du hareng et du pain, est-ce que tu deviens malade ? » Et lui, le Yeitser-Horè, exprès du butterkuch qu'il me montre, et un verre de café bon chaud avec du lait, qu'il me montre !

Butterkuch, gâteau au beurre.

Et je sens le goût du beurre du butterkuch, et j'entends l'odeur du café, qui fume avec le lait !

« Savez-vous quoi, Reb Tèvié ? que les deux me disent ; ce serait peut-être une idée, si, nous deux, nous montons dans votre voiture, et que vous, avec votre permission, vous nous apportez à Boïberik. Qu'est-ce que vous dites de cette idée, Reb Tèvié ? » — « Qu'est-ce que je dis de cette idée ? C'est juste comme si vous voudriez que le chat marche sur l'eau. Vous, vous allez à Boïberik ; et moi, je viens de Boïberik. Comment est-ce que je peux vous apporter à Boïberik ? » — « Quand c'est comme ça, qu'elles répondent, savez-vous qu'est-ce que fait un vrai Yid, un Yid qui a de l'instruction, un lamden ? Un lamden tourne sa voiture, et il retourne à Boïberik... N'ayez seulement pas peur, Reb Teivié ! Vous pouvez être tranquille : si, avec l'aide de Dieu, vous nous apportez, bescholem en paix, à Boïberik, je veux tout de suite dépenser pour le médecin autant comme vous y perdrez ! » — « Animal, beheimè ! que je me pense ; regrimpe sur ton siège, et sauve-toi ! » Et, dans le même temps, des paroles sortent de ma bouche, des paroles ! c'est le diable qui les dit : « Allons, dépêchez-vous ! montez vite ! »

Elles ne se laissent, ma foi, pas prier. Elles grimpent dedans, et, moi, sur le siège ; et je tourne la charrette ; et, une, deux, trois ! sur le derrière du cheval !... Mais lui, il m'écoute juste comme si ce

serait hier ! Je peux fouetter, et fouetter, et fouetter : il ne bouge pas un pas de la place !

« Eh ! bien, pourquoi est-ce que vous ne partez pas ? » que les femmes me disent. « Pourquoi est-ce que je ne pars pas ? Vous voyez déjà pourquoi : le cheval ne veut pas faire sa prière, il n'est pas disposé. » — « Eh ! bien, vous avez un fouet : donnez-lui du fouet ! » — « Merci pour le conseil, que je réponds. Malheureusement, mon cheval y a déjà pensé : il est aussi habitué au fouet comme moi à la pauvreté ! »

Bref, qu'est-ce que je dois longtemps vous prolonger ? Toute ma pauvreté, je l'ai fouettée sur mon pauvre cheval, nèbisch, et tant et tant, qu'à la fin, avec l'aide de Dieu, de la place il a bougé... Et nous roulions dans la forêt, sur le chemin vers Boïberik.

Et, en roulant comme ça, voilà qu'une tout à fait neuve idée me vole à travers la tête : « Animal que tu es, Tèvié ! que je me pense. Toute ta longue vie, tu as été un miséreux, un kabtsen, et un kabtsen tu resteras jusqu'à ta mort ! Comment, Dieu t'envoie une rencontre comme on en rencontre une fois dans cent ans ! Et toi, tu ne réfléchis seulement pas combien tu dois te faire payer ça ! Tu peux discuter la chose comme tu veux : suivant la *Mischnè*, si tu veux, et suivant la *Guemorè*, si tu veux, et suivant

Mischnè, Mischna. *Guemorè*, Guemara. — Elles font partie toutes deux de la tradition orale *(Talmud)*.

le bon droit, si tu veux, et suivant le bon cœur, si tu veux : tu ne trouveras pas un mot qui défende que tu profites là-dessus ! Quand on trouve un os, on ose pourtant le ronger ! Arrête ta bête, grosse bête ; et dis à ces deux : — Si vous avez à me donner tant et tant, alors ça va ; mais si vous n'avez pas à me donner tant et tant, alors vous pouvez descendre, et vous pouvez avec vos pieds aller à Boïberik !... » Mais tout de suite je me pense : « Ours que tu es ! Est-ce qu'on vend la peau de l'ours, quand il court encore dans la forêt ? »

Et je regarde de travers mes deux beautés : la plus vieille, avec son châle en soie, et la plus jeune, avec son tour ; elles sont assises, et l'une regarde sur l'autre, et elles causent bas. « C'est encore loin ? » qu'elles demandent. « C'est juste loin comme d'ici à là-bas, que je réponds. Bientôt nous avons une montagne qui descend, et puis ensuite une montagne qui monte, et après de nouveau une montagne qui descend, et puis de nouveau une montagne qui monte ; et puis après seulement c'est la vraie montagne, qui monte et qui descend ; et depuis là, le chemin va tout plat jusque Boïberik. »

Une dit à l'autre : « C'est un pauvre homme, un schlemmasel. » Et l'autre dit à l'une : « Oui, un peu fou-meschugguè ! » Et moi, je me pense : « Pour sûr, que je suis fou-meschugguè, de me laisser rouler maintenant jusque Boïberik ! »

Et je leur dis : « Où est-ce que voulez-vous que je vous verse ? » Elles répondent : « Que vous nous versez ? Qu'est-ce que voulez-vous dire ? » Et moi, je leur explique : « C'est une manière de parler de nous autres, qui ont des voitures. En langue de ceux qui n'ont pas des voitures, ça peut se traduire : « Où est-ce que voulez-vous que je vous arrête, si, avec l'aide de Dieu, nous arrivons vivants à Boïberik ? — Comme on dit : Mieux vaut demander deux fois que se tromper une. » — « Eh ! bien alors, qu'elles répondent, versez-nous, avec votre permission, devant la villa verte, près de la rivière, de l'autre côté de la forêt. Vous savez où est-ce que c'est ? » — « Si je sais où est-ce que c'est ? A Boïberik, je suis chez moi. Je voudrais seulement avoir autant de billets de mille que j'y ai traîné des troncs d'arbres, à Boïberik. A la villa verte, l'été dernier, deux stères de bois en une fois, que j'y ai porté ! Il y avait un riche, qui restait là, oui, un guevir, un puissant de Yéhoupetz ! un millionnaire, qui a bien deux cent mille roubles ! » — « Il y reste encore », que les deux femmes répondent ; et l'une regarde sur l'autre, et elles causent bas ensemble, et elles rient ensemble.

« Alors, que je dis, s'il y a une supposition qu'il y a un rapport entre lui et vous, il y a peut-être aussi une supposition que vous le demanderiez pour qu'il me donne une position ?... Je connais un gar-

çon, un appelé Isroèl, qui ne restait pas loin de notre village, un qui n'avait rien, et qui ne valait rien. Et maintenant, voilà qu'il a fait son chemin, je ne sais pas d'où ni comment ; mais bref, pour vous raccourcir, il gagne peut-être vingt roubles par semaine, peut-être quarante, qu'est-ce que je sais ? Il y a des gens qui ont, ma foi, de la chance... Et le gendre à notre *scho'het !* Je vous demande un peu qu'est-ce qu'il serait devenu, s'il ne serait pas parti à Yéhoupetz ! Dans les premiers temps, c'est vrai, il n'est tout juste pas mort de faim ; mais au jour d'aujourd'hui, savez-vous qu'il envoie de l'argent à la maison, oui ? (sans rien lui prendre, je voudrais seulement que Dieu m'en donne autant !), — et même, il pense de laisser venir sa femme et ses enfants à Yéhoupetz, pour rester avec lui !... Mais tenez, voilà la rivière, et voilà la villa !»

Et je dis, et je roule, comme le tonnerre, direct sur la villa, et, avec mon cheval nèbisch, je rentre presque dedans ! Quand on nous a seulement eu aperçus, c'est tout de suite un cri, une joie, un tintamarre : « Oh ! la tante !... Oh ! la maman !... Oh ! la grand'maman ! *Maseltof !* Maseltof !... Elles sont retrouvées !... Où est-ce que vous avez été tout ce temps ?... Nous avions, ma foi, la tête perdue !...

Scho'het, sacrificateur.
Maseltof, littéralement : bonne étoile, formule employée pour les félicitations.

Sur toutes les routes, on a envoyé après vous !... Qu'est-ce qui vous est arrivé pour une histoire ? » — « Qu'est-ce qui nous est arrivé pour une histoire ? Une ma foi belle histoire ! qu'elles répondent. Dans la forêt nous avons tourné, loin, loin... dix verstes loin d'ici peut-être... Et tout à coup, un *Yid*, avec un cheval et une charrette... » — « Un Yid? Quel Yid ? » — « Quel Yid ? Un Yid, ma foi... »

Bref, pour vous raccourcir, on met la table sur la vérandah, qu'ils appellent ; on apporte des lampes, et on apporte des samovars chauds, avec du thé bouillant, et du sucre, et des confitures et du *butterkuch* qui sent bon, et des choses à manger, toutes sortes, ce qu'il y a de plus cher : des soupes au gras, et des rôtis, et des *geschtopfti gaens*, et des vins et des vins, et des liqueurs et des liqueurs !... Et moi, je suis là et je regarde de loin comme on mange et comme on boit, oumbeschrïè, chez les riches de Yéhoupetz ! Et je me pense : « On devrait, ma foi, mettre au clou tout ce qu'on a, et se faire millionnaire ! Avec ce qui tombe ici sous la table, mes enfants mangeraient toute la semaine jusque *schabess*. Mon Dieu, mon Dieu ! tu es pourtant un Dieu qui a de la bonté et de la

Yid, juif.
Butterkuch, gâteau au beurre.
Geschtopfti gaens, oies gavées.
Schabess, sabbat.

justice ! Alors comment est-ce que ça vient que tu donnes tout à celui-ci, et à celui-là rien ? A celui-ci du gâteau au beurre, du butterkuch, et à celui-là makess be'horess, la misère des misères ?... » Mais, de l'autre côté, je me pense : « Est-ce que tu crois qu'il a besoin de toi pour lui apprendre à conduire le monde ? S'il veut que c'est comme ça, c'est que c'est obligé que c'est comme ça ; et si ça ne serait pas obligé que c'est comme çà, ça ne serait pas comme ça. Et pourquoi est-ce que c'est comme ça, et juste pas autrement ? Parce que : Avodim hoïnou, nous avons été esclaves chez Pharaon en Égypte ; et c'est pour ça que nous sommes des Yids sur la terre, parce que le Yid doit vivre avec la croyance et avec la confiance : d'abord primo, avec la croyance qu'il y a un Dieu ; et ensuite secundo, la confiance que, quand ça va mal, s'il plaît à Dieu, ça ira bien.

« Chut, — j'entends quelqu'un qui dit — le Yid, où est-ce qu'il est ?... Déjà parti, le *schlemmasel ?* » — « Dieu garde ! que je réponds de loin. Est-ce que vous vous pensez que je vais m'en aller comme ça sans rien dire ? Salut, bonsoir, que je vous dis ; mangez en bonne santé, tous ici, autant comme vous êtes, et qu'en bonne santé le manger vous tienne. » — « Approchez donc, qu'ils me

Schlemmasel, malchanceux.

répondent. Pourquoi est-ce que vous restez là-bas dans le sombre ? Avancez un peu, qu'on voie votre *ponem ;* ou si, peut-être, vous prendriez une goutte de schnaps ? » — « Une goutte de schnaps ne se laisse pas refuser. Comme *Raschi* dit : Dieu est Dieu, et une goutte de schnaps est une goutte de schnaps. Le'haïm, à la vôtre ! Que Dieu vous le rende ; et que vous restiez riches et contents, aussi longtemps que le Yid reste le Yid, et que Dieu l'aide dans sa misère ! »

« Ma schemei'hem ? d'où est-ce que vous êtes ? » me dit le millionnaire, — un beau Yid, ma foi, avec une calotte sur la tête... « D'où je suis ? D'où est-ce qu'un Yid peut être ? » — « Où est-ce que vous restez ? Qu'est-ce que vous avez pour un commerce ? Est-ce que vous êtes marié ? Des enfants ? Combien ? » — « Des enfants ? Si chacun de mes enfants vaut un million, comme ma Goldè veut me le *vorschmussè,* alors, je vous garantis, je suis plus riche que le plus riche de Yéhoupetz ! Seulement, *lehavdil,* ne pas confondre : c'est Brodsky qui a l'argent, et moi, j'ai les filles. Mais comme que comme, Dieu est quand même le Père, le Père qui nous gouverne : c'est-à-dire qu'il est assis en haut, pen-

Ponem, figure.
Raschi, célèbre exégète.
Vorschmussè, persuader.
Lehavdil, pour séparer (sous-entendu : le sacré du profane).

dant que nous trottons en bas, et que nous tirons des troncs d'arbres jusqu'à la garè. Qu'est-ce que voulez-vous ? Nous ne pouvons pas choisir. Tout le malheur est dans le manger, comme disait ma grand'mère *sélig* (la paix sur elle !) ; surtout si on a bu une goutte de schnaps quand on n'a rien dans l'estomac. »

« Donnez-lui donc quelque chose à manger, à ce Yid », dit le millionnaire. Et tout à coup, voilà sur la table, comme au commencement du monde, kol haminim, chaque chose créée selon son espèce : du poisson selon son espèce, et de la viande selon son espèce ; et du rôti selon son espèce, et de la volaille selon son espèce. « Vous ne mangez pas un petit quelque chose ? qu'on me dit. Allons, voyons, *lavez vos mains.* » — « A un malade, on demande ; à un bien portant, on donne, que je réponds. Mais bien le merci à toute la compagnie. Pour une goutte de schnaps, ça va encore ; mais m'asseoir ici et faire un festin, une sûdè, à cette heure, quand ma femme et mes enfunts *fascht* à la maison ! ça je ne peux vraiment pas... Seulement, si vous auriez la bonté... »

Bref, pour vous raccourcir, voilà qu'un bouscule

Sélig, bienheureuse.
Lavez vos mains, il s'agit ici d'un usage rituel, le lavage des mains avant le repas.
Fascht, jeûnent.

l'autre, et qu'ils apportent, dans ma voiture, des paquets et des paquets : celui-ci du pain, et celui-là du poisson, et celui-ci du rôti, et celui-là de la volaille, et celui-ci de la graisse, et celui-là des confitures. « Voilà pour votre femme à la maison, et pour vos enfants. Et maintenant, dites une fois qu'est-ce qu'on vous doit, à vous, pour votre peine que vous vous êtes donnée. » — « Qu'est-ce qu'on me doit ? Est-ce que je sais, moi ? On s'entendra bien déjà : autant comme vous donnez, juste autant je prends. » — « Non, non, qu'ils répondent. De vous seul, Reb Tèvié, nous voulons savoir... Allons, dites... N'ayez pas peur : on ne veut pas vous couper la tête ! »

Et moi, je me pense : « Qu'est-ce que je vais commencer, maintenant ? Si je dis : une rouble, et que je peux avoir deux roubles, je fais un péché, une nefèrè ; et, à rebours, si je dis : deux roubles, et que je peux avoir seulement une, alors ils croient que je suis fou-meschugguè ! »... Et voilà tout d'un coup qu'un cri sort de ma bouche : « Trois roubles ! » Et tous commencent de rire, de rire si fort, que moi je voudrais tout de suite dans la terre m'enterrer ! — « Ne me le prenez pas en mal, que je dis, si une telle parole est sortie de ma bouche ! Avec quatre pieds, un cheval trébuche : plus encore un homme, qui n'a qu'une langue ! » Alors tous rient encore plus fort et plus fort ; mais le millionnaire crie :

« Assez ri, maintenant ! » Et, de la poche de sa poitrine, il sort un grand porte-monnaie ; et, de son grand porte-monnaie, il sort... Combien est-ce que vous pensez ? Dites seulement .. Allons, voyons, Reb Scholem Alei'hem, devinez une fois !... Un billet de dix roubles, qu'il sort de son porte-monnaie, aussi vrai que je me souhaite la santé, et à vous aussi ! Un billet de dix roubles, rouge comme le feu ; et il dit : « Voilà ce que vous recevez de moi, Reb Tèvié... Et maintenant, vous autres, les enfants, vous pouvez lui donner, chacun de sa poche, tout ce que vous voulez. »

Bref, qu'est-ce que je dois vous prolonger ? De tous les côtés, ça commence à voler sur la table : des billets d'une rouble et des billets de trois, et des billets de cinq.... Moi, mes mains tremblent, et mes pieds tremblent, et je pense tomber en évanouissement.

« Eh bien, qu'est-ce que vous restez là ? que le millionnaire me dit. Prenez seulement vos quelques roubles, et roulez à la maison, chez votre femme et vos enfants. » — « Kéfel kiflaïm, le double du double ! que Dieu doit vous donner, » — que je réponds. Et avec les deux mains, sans compter, (est-ce que je peux compter ?), je mets ensemble toute l'argent dans mes poches. « Bien le bonsoir, que je dis ; et que vous ayez la bonne santé et la satisfaction, vous, et vos enfants, et les en-

fants de vos enfants, et toute votre *mischpo'hè !* »

Mais, comme déjà je voulais aller vers ma charrette, voilà que la millionnairesse m'appelle, c'est-à-dire la vieille avec le châle en soie sur la tête ; et elle me dit : « Attendez seulement un moment, Reb Tèvié ! De moi, vous recevez un cadeau extra ; demain, s'il plaît à Dieu, je vous l'envoie. J'ai une vache, qui n'est, ma foi, pas une belle vache ; mais autrefois, elle était, ma foi, une belle vache : vingt verres de lait, qu'elle donnait. Au jour d'aujourd'hui, pour sûr, le *bon œil* l'a touchée : elle ne se laisse plus traire... C'est-à-dire, traire, oui ! elle se laisse toujours traire ; mais, du lait, elle n'en donne plus une goutte. » — « Longtemps que vous viviez ! que je lui réponds ; et vous ne devez ma foi, plus vous faire des *dayiess* pour votre vache : chez moi, elle se laissera traire, et elle se laissera aussi donner du lait, je vous garantis ! Ma vieille est une vieille, — sans me vanter, oumbeschrïè, — qui sait conduire une maison : avec rien, elle fait des *noudeln*, et, avec des noudeln, elle fait un miracle... Ne me le prenez pas du mauvais côté, si j'ai parlé de travers, et encore une fois, salut, bonsoir et bonne santé à toute la compagnie ! »

Mischpo'hè, famille.
Le bon œil, pour : le mauvais œil, euphémisme conforme à la tradition juive.
Dayiess, soucis.
Noudeln, nouilles.

Je vais sur la cour, et je regarde après mon cheval... Ach ! hélas ! qu'est-ce qui m'arrive pour un malheur !... Je suis comme Jacob, qui cherche après Joseph, son enfant : « Vehayéled einénou », de cheval, il n'y en avait plus !... « Eh ! bien, qu'on me dit, qu'est-ce que vous avez à marmonner comme ça ? » — « Ce que j'ai à marmonner comme ça ? Quand mon cheval...» — « Votre cheval, il est dans l'écurie. » Je rentre dans l'écurie, je regarde, et qu'est-ce que je vois ? Aussi vrai comme je suis un Yid, mon cheval est là, enfoncé dans l'avoine, qui fait le millionnaire entre les chevaux du millionnaire ! Et il mâche, que je te mâche ! et jusque par-dessus les oreilles il s'en fourre ! « Écoute seulement, 'ho'hem, vieux sage, que je lui fais ; arrête-toi un peu ! Ce qui est trop est trop : laisse-s-en aussi pour l'autre fois ! C'est temps, maintenant, qu'on retourne à la maison. »

Bref, pour vous raccourcir, je le supplie, avec votre permission, qu'il se laisse atteler à la voiture, et je me laisse rouler à la maison, vivant, joyeux et satisfait. Et, sur la route, je chantais *Mèle'h Élyion*, et mon cheval aussi chantait ! Il n'attendait plus le fouet, sur sa peau toute neuve ! Et il courait, il courait, comme la prière du matin !

J'arrive dans la nuit, tard, et je réveille ma

Mèlè'h Élyion, Roi Très Haut, premiers mots d'une prière.

vieille : « *Gut Yontef !* ma Goldè. *Maseltof !* maseltof ! » — « Un maseltof de malheur que je te souhaite ! qu'elle me répond. Qu'est-ce que tu as aujourd'hui, que tu es si *yonteftig ?* D'où est-ce que tu viens ? D'une noce, ou d'une *bressmîlè ?* » — « D'une noce et d'une bressmîlè, que je réponds. Attends seulement jusqu'au bout ! Tu vas voir un trésor, ma Goldè. Mais d'abord, réveille-moi les enfants. Eux aussi, ils doivent en avoir, des bonnes choses de Yéhoupetz. » — « Ou bien tu es idiot, ou bien tu es dérangé, ou bien tu as perdu l'esprit, ou bien tu es fou-meschuggué (à tous les ennemis d'Isroèl je le souhaite !) », que répond ma vieille. Et elle jûre tout ce qu'une *Yidenè* peut jurer. « Une femme reste une femme ! que je lui réponds. Ça n'est pas pour rien que Schlomè hamélè'h, le roi Salomon, disait : Entre mille femmes, je n'ai pas trouvé une femme ! »

Et je sors sur la cour, et je vais à ma charrette, et je sors toutes les bonnes choses qui sont dans les paquets, et je mets tout sur la table. Et, quand ils ont vu le pain, et quand ils ont senti la volaille, comme des loups ils sont tombés dessus, *nèbisch !* Et leurs mains tremblaient, et leurs dents travail-

Gut Yontef, bonne fête !
Yonteftig, préparé pour une fête.
Bressmîlè, circoncision.
Yidenè, femme juive.
Nèbisch, les pauvres !

laient ! Et moi, des larmes venaient dans mes yeux.

« Eh ! bien, fait ma femme, dis-moi maintenant une fois chez qui il y a eu une *sûdè,* et pourquoi tu es si fier. » — « Patience, patience ! ma Goldè : tu vas tout savoir. Mais souffle d'abord pour allumer le samovar ; et ensuite, nous voulons tous nous asseoir tranquillement autour de la table, et boire un verre de thé, comme des gens qui savent vivre (l'homme, je dis, vit une fois, et pas deux) ; surtout maintenant que nous avons notre vache à nous, une vache qui donne, ma foi, vingt verres de lait par jour : s'il plaît à Dieu, demain je l'apporte ici. »

Et je sors de mes poches tous les paquets de billets, et je dis : « Eh ! bien, ma reine, montre un peu maintenant, si tu sais quelque chose ; devine une fois combien d'argent nous avons là ! »... Et je regarde sur elle. Pas un mot ! Elle ne peut plus dire aucune parole : comme le mur elle est morte !... « Dieu soit avec toi ! ma Goldè, que je lui fais. Pourquoi est-ce que tu es si effrayée ? Tu as peur, n'est-ce pas, si j'ai peut-être chipé-geganft tout cet argent ? Pfoui ! ma Goldè, pfoui ! Tu devrais avoir honte ! Déjà si longtemps, tu es la femme de Tèvié, et tu peux inventer des choses pareilles ? Sois tranquille, ma petite folle, c'est de l'argent propre,

Sûdè, festin.

koscherès gelt, de l'argent gagné avec mon intelligence, avec mon honnêteté, avec mon travail. D'un grand danger, Tèvié a sauvé deux âmes, nèbisch ! Si je ne serais pas arrivé là tout juste, Dieu sait qu'est-ce qui leur serait arrivé ! »

Bref, pour vous raccourcir, je lui raconte comment Dieu s'est conduit avec Tèvié, tout, depuis Olef jusque Tov, depuis A jusque Z. Et après, nous avons commencé de compter l'argent ; et cela faisait, *oumbeschrïè,* deux fois dix-huit roubles, et encore une rouble par-dessus, c'est-à-dire, si vous savez calculer, exact trente-sept roubles ! Et ma pauvre Goldè pleurait. Et je lui disais : « Qu'est-ce que tu as, à pleurer comme ça ? » Et elle répondait : « Comment est-ce que je ne pleurerais pas, quand les larmes viennent toutes seules ? Si le cœur est plein, les yeux débordent ! Mais aussi vrai que Dieu doit nous aider, d'avance mon cœur me l'avait dit, que tu voulais arriver avec une bonne nouvelle. Cette nuit, après tant et tant d'années, devine qui est-ce que j'ai vu de nouveau ? La pauvre grand'mère Tseitel *sélig !* Oui, j'étais couchée, je dormais, et, tout à coup, un rêve : une seille pleine de lait ; et contre *le bon œil,* la pauvre grand'mère Tseitel sélig cachait la seille sous son tablier ! Et les enfants

Oumbeschrïè, ne nous vantons pas trop !
Sélig, bienheureuse.
Le bon œil, pour : le mauvais œil.

criaient : Maman, maman, du lait ! » — « Attends encore un peu, ma Goldè, mon âme, que je dis : ne mange pas les *noudeln* avant le *schabess*. Mais puisque Dieu nous a fait le miracle de nous donner une vache, espérons que notre vache nous fera le miracle de nous donner du lait !... Mais, avec l'argent, oumbeschrïè, ma Goldè, conseille-moi un peu : qu'est-ce que nous voulons commencer ? » — « Non, toi, Tèvié, dis qu'est-ce que tu veux commencer, oumbeschrïè ! » — « Non, non ! toi, dis-le, ma Goldè, oumbeschrïè ! »

Et les deux, cette nuit-là, nous réfléchissions, et nous comptions, et nous nous pensions et nous cassions la tête, et nous faisions toutes les affaires qu'on peut faire sur le monde : nous achetions une paire de chevaux, et, tout de suite, nous vendions avec bénéfice ; et nous ouvrions une épicerie à Boïberik, et nous vendions tout de suite avec bénéfice ; et une mercerie, que nous achetions, et une mercerie que nous vendions ; et une forêt que nous achetions, et une forêt que nous vendions ; et de l'argent que nous prêtions, et de l'argent que nous gagnions !...

« Fou-meschugguè que tu es (à tous les ennemis d'*Isroèl* je le souhaite !), que me crie ma femme.

Noudeln, nouilles.
Schabess, sabbat.
Isroèl, Israël.

Est-ce que tu veux perdre toutes tes roubles, et rester seul avec ton fouet? » — « Pourquoi? que je réponds. Est-ce qu'il ne vaut pas mieux prêter l'argent que vendre le blé, — pour être me'houlè et faire faillite? As-tu seulement compté combien il y en a, à Odessa, qui vendent le blé, et qui... » — « A Odessa! Qu'est-ce que tu me viens maintenant avec Odessa? A Odessa, mes pères et les pères de mes pères n'ont jamais mis les pieds, et, aussi longtemps que je marche avec mes pieds, les enfants et les enfants de mes enfants n'y mettront pas les pieds! » — « Alors, qu'est-ce que tu veux? » — « Qu'est-ce que je veux? Je veux que tu ne sois pas fou-meschugguè, et que tu ne dis pas des bêtises! »

Bref, pour vous raccourcir, sept fois nous nous fâchons, et sept fois nous nous défâchons. Et, à la fin des fins, nous venons sur le plan d'acheter, à la ville, une belle vache, en plus de notre pas belle vache, une vache qui donne du lait... « Pourquoi juste une vache, et pas un cheval? » que vous dites. Et moi, je dis : « Pourquoi juste un cheval, et pas une vache? » Boïberik est pourtant un endroit où tous les riches de Yéhoupetz restent, l'été, dans les villas. Et comme les riches de Yéhoupetz sont tous des gens très nobles et très élevés, c'est obligé qu'on leur apporte tout dans la bouche : le bois et la viande, les œufs et les poules, les oignons et le persil... Alors, pourquoi est-ce qu'il n'y aurait pas

quelqu'un qui leur apporterait dans la bouche la crème et le lait? Et comme les riches de Yéhoupetz regardent beaucoup sur la nourriture, et qu'ils ne regardent pas beaucoup sur les roubles, on peut y gagner gros, je vous garantis! Le principal, c'est que la marchandise doit être bonne; et la marchandise comme chez Tèvié, vous pouvez, ma foi, chercher partout : même à Yéhoupetz, vous ne trouvez pas!... Que je sois béni, et vous aussi, autant de fois comme on m'en demande, de la fraîche marchandise! Oui, des millionnaires, des puissants, même des goyem, oui, des chrétiens qui me disent : « Tu as beau être un sale *Yid*, Tèvié, tu es, quand même, un honnête homme!... » Est-ce que vous croyez, Reb Scholem Alei'hem, qu'un Yid me ferait jamais un compliment pareil?

Les Yids, je n'entends pas un bon mot d'eux. Une seule chose ils savent faire : regarder l'un dans le pot de l'autre... Quand on a seulement vu chez Tèvié une vache en plus et une neuve voiture, tous, ils ont commencé à se fendre la tête : est-ce que peut-être Tèvié ferait le commerce avec des faux billets? ou bien est-ce qu'il ne cuirait pas le *schnaps* en cachette? Allez, allez, mes petits frères! Vous pouvez vous la fendre, la tête! Ce que

Yid, juif.
Schnaps, eau-de-vie.

Dieu a fait, exprès pour Tèvié, vous êtes le premier, Reb Scholem Alei'hem, à qui Tèvié le raconte, depuis Olef jusque Tov, depuis A jusque Z, — et quoi, et quand, et où, et comment...

Seulement je vous demande une chose, Reb Scholem Alei'hem : ne le racontez pas dans vos livres. Et si, oui, une fois vous le racontez quand même dans vos livres, alors une chose seulement je vous demande : ne racontez pas le nom de Tèvié.

Et maintenant, je crois que j'ai assez *geschmusst*. C'est temps qu'on retourne chacun à ses affaires : vous, Reb Scholem Alei'hem, à vos pots d'encre, et moi, Tèvié, à mes pots de lait.

Geschmusst, bavardé.

LA BONNE AFFAIRE

RABBOSS ma'hschovoss belèv isch... », comme c'est, je crois, écrit dans notre sainte *Thorè*. Pas besoin de vous traduire, n'est-ce pas, Reb Scholem Alei'hem ? Mais ça veut dire autant comme quand nous disons : « Le plus malin cheval, il lui faut un fouet; le plus malin homme, il lui faut un conseil. » Contre qui est-ce que je parle, quand je dis ça ? Contre qui ? Contre moi. Parce que, si j'aurais eu l'intelligence de rentrer chez un ami, et de lui raconter toute l'affaire, et ceci et cela et pourquoi et comment, l'affaire aurait fini autrement... Seulement quoi ? Si Dieu veut punir un homme, il lui prend le sé'hel, l'intelligence !... Combien de fois je me suis pensé : « Voyons, réfléchis un peu, Tèvié : tu n'es pourtant pas un *schlemyhl !* Alors pourquoi est-ce que ça vient que tu te laisses toujours conduire dans le bain ?... Est-ce que ça te gênerait beaucoup, par exemple,

Thorè, Loi de Moïse.
Schlemyhl, sot.

si, à côté de ton lait et de ta crème, et de ton beurre, qui te font un nom à Boïberik et à Yéhoupetz et partout sur le monde, — tu aurais, en plus, quelques pièces qui sonnent bien, enterrées quelque part dans un coffre, — et qu'aucun ne le saurait?... Parce que : à qui est-ce que ça regarde, je vous demande un peu, si Tèvié a de l'argent ou si Tèvié n'a pas? Ah! oui, il s'est beaucoup intéressé sur Tèvié, le monde, quand Tèvié mourait de faim trois fois par jour, avec sa femme et ses enfants (à aucun Yid je ne le souhaite!) Non! non! c'est seulement quand Dieu a commencé de regarder sur Tèvié, pour faire du bonheur à Tèvié, et quand Tèvié a commencé de mettre une rouble de côté, — alors seulement Tèvié a grandi sur le monde; et Tèvié est devenu quoi? Tèvié est devenu *Reb* Tèvié!... Alors, tout d'un coup, les bons amis sont arrivés! Quand Dieu donne avec la cuillère, avec la louche les amis donnent : celui-ci me donne une épicerie (avec mon argent), et celui-là me donne une mercerie (avec mon argent), et celui-ci une maison avec un bout de jardin, et celui-là me donne un terrain avec un bout de forêt!... Et moi je leur dis : « Comment est-ce que je dois acheter tout ça? Est-ce que vous croyez que je suis devenu *Brodsky*? A tous, je souhaite autant comme il me

Reb, Monsieur.
Brodsky, nom d'un millionnaire célèbre en Russie.

manque pour faire trois cents roubles, et même deux cents roubles, et même cent roubles! »

Bref, pour vous raccourcir, nous voulons laisser nos *Yids*. Dieu m'en a envoyé un qui me suffit, je vous garantis : un de la famille, un parent de loin, comme on dit, le manche du fouet de mon cheval, comme on dit. Mena'hem-Mendel, qu'il s'appelle : un qui va et qui vient, qui court et qui tourne (sur aucune bonne place, jamais qu'il ne reste!) Celui-là a su me trouver! et il m'a rempli la tête avec ses 'holomoss, ses chimères, comme vous dites! — Vous allez me demander comment moi, Tèvié, je viens juste avec ce Mena'hem-Mendel. Et moi, je vous réponds : « Avodim hoïnou », nous avons été esclaves chez Pharaon, en Égypte : c'est Dieu qui l'a voulu, pas moi! » Et maintenant, écoutez l'histoire.

Un jour, au commencement de l'hiver, j'arrive à Yéhoupetz avec ma marchandise, vingt livres de beurre frais, du vrai beurre de *Butterland!* et des fromages je ne vous dis que ça! — de la croûte en argent et de la croûte en or! — je vous en souhaite toute l'année des pareils!... Naturellement, ma marchandise, je la vends tout de suite, comme si ce serait du sucre. Je n'ai pas seulement le temps de rentrer chez tous mes clients, les riches

Yids, juifs.
Butterland, le Pays du Beurre.

de Yéhoupetz, qui restent dans les villas de Boïberik, et qui attendent sur moi comme sur Moschia'h, le Messie!... Mais, comme le prophète dit : « Laisse les autres te louer, la bonne marchandise se loue bien toute seule ! »

Bref, pour vous raccourcir, une fois que j'ai eu vendu ma marchandise et jeté sous mon cheval un peu de foin, je suis été dans la ville faire un tour. « Odom yessodo meiofor », l'homme n'est que poussière, n'est-ce pas ? Et Tèvié n'est qu'un homme : il veut aussi regarder un peu autour, sur le monde, et prendre l'air dans la poitrine, et voir les belles choses qui sont derrière les fenêtres des beaux magasins de Yéhoupetz, et qui disent : « Avec les yeux tu peux toucher ; mais prendre avec les mains : « isch dir ôsser ! » ça, c'est défendu !... » Et juste, je suis devant la fenêtre d'un beau magasin comme ça, où il y avait, ma foi, une belle marchandise : des roubles, toutes sortes, des roubles en or et des roubles en argent, et des roubles en papier, des tas et des tas ! Et je me pense : « Ribono schel olom », Seigneur, Maître du monde ! si j'aurais seulement la dixième part de ce qui est là, qui est-ce qui serait mon pareil sur la terre, et qu'est-ce que Dieu oserait me refuser? D'abord primo, pour commencer, je marierais mon aînée ; et cinq cents roubles de dot que je lui donnerais, en dehors des cadeaux, et du linge, et de la dépense

pour la noce !... Et puis, je vendrais mon cheval, et la voiture, et les vaches, — et j'irais à la ville, pour rester, et je m'achèterais une place à la *schoul,* du côté du Mizra'h, où le soleil se lève, et où les millionnaires s'asseyent ! Et à ma femme (longtemps qu'elle vive !), je donnerais des perles et de la *tsedokè* pour distribuer aux pauvres, comme ça se convient à la femme d'un riche. Et je vous garantis que ça ne serait plus Yankel Scheigetz qui présiderait pour l'enterrement des morts; assez longtemps déjà il boit du vin fin et il mange des foies gras sur le compte de la *killè !* »

Je me pensais tout ça, et voilà que j'entends derrière moi quelqu'un qui dit : « Salut sur vous ! Reb Tèvié. *Comment va le Yid ?* » Je me tourne, je regarde; pour sûr, je le connais ! « Sur vous salut ! que je réponds. *D'où est le Yid ?* » — « D'où est le Yid ? qu'il me fait : de Mazèpovkè. Je suis juste cousin avec vous, c'est-à-dire : la grand'mère à votre femme Goldè était cousine à la cousine de ma grand'mère Rivkè. » — « Halte ! que je dis. Est-ce que vous n'avez pas marié la fille de Borou'h-Hersch, le fils de Leiè-Dvossè ? » — « Presque, qu'il

Schoul, synagogue.
Tsedokè, justice, charité, aumône.
Killè, communauté.
Comment va le Yid ? Comment va le Juif ? Pour dire Comment allez-vous ?
D'où est le Yid ? D'où êtes-vous ?

me dit. J'ai marié une fille à Borou'h-Hersch, le fils de Leiè-Dvossè; et ma femme s'appelle Scheinè-Scheindel de Borou'h-Hersch de Leiè-Dvossè. » — « Halte! que je dis. La grand'mère à la mère de votre femme Sorè-Yentè, était cousine avec la tante à ma femme, Froumè-Zlatè, et, si je n'ai pas d'erreur, c'est la troisième fille à Borou'h-Hersch de Leiè-Dvossè, que vous avez mariée? Seulement, comment est-ce qu'on vous appelle? Ça, je ne me rapelle pas. » — « Comment est-ce qu'on m'appelle? On m'appelle tout simplement Mena'hem-Mendel de Borou'h-Hersch de Leiè-Dvossè; c'est comme ça qu'on m'appelle à la maison, à Mazèpovkè » — « Si c'est comme ça, mon cher Ména'hem-Mendel, on veut se dire « tu », veux-tu? Voyons, racontemoi un peu qu'est-ce que tu fais là; et la mère de ta femme, qu'est-ce qu'elle fait? et le père de ta femme, qu'est-ce qu'il fait? (longtemps qu'ils vivent!) Et comment va la santé? Et comment va le commerce? » — « Pour la santé, ça va toujours; mais pour le commerce, ça ne va pas toujours. » — « Ça ira mieux, Dieu aidera », que je dis. Et je regarde sur ses habits, *nèbisch* tout frottés partout, et ses bottes déchirées... « N'aie pas peur, que je dis : Dieu aidera! Comme c'est écrit : « Hakol hével », tout est vanité, le monde est un

Nèbisch, hélas!

rêve ! L'argent est rond : un jour il va là, un jour il va là. Le principal, c'est la confiance : un Yid doit avoir la confiance !... Mais comment est-ce que tu viens tout d'un coup à Yéhoupetz ? » — « Qu'est-ce que vous voulez dire, que je viens tout d'un coup à Yéhoupetz ? Je ne viens pas tout d'un coup : voilà déjà un an et demi que je reste ici ! » — « Alors tu vis à Yéhoupetz ? » — « Chut ! qu'il me fait ; chut ! chut ! » Et il regarde autour, de tous les côtés. « Ne criez pas si fort, Reb Tèvié, qu'il dit. Personne ne doit savoir : je reste à Yéhoupetz, mais je ne vis pas à Yéhoupetz ! »

Je regarde sur lui comme sur un fou-meschugguè. « Est-ce que tu es sauvé de prison, que tu te caches, comme ça, au milieu du marché ? » — « Ach ! ne m'en parlez pas, Reb Tèvié ! Vous connaissez pourtant quelque chose dans *les lois* de Yéhoupetz ! Venez un peu, que je vous raconte : vous verrez qu'est-ce que ça veut dire, de rester à Yéhoupetz, et de ne pas vivre à Yéhoupetz ! » Et il me raconte toute une *Meguillè :* les règlements, et les Yids, et la police, et ci et ça !... « Sais-tu quoi ? que je lui dis : viens au village, pour un jour, avec moi ; repose une fois tes os un moment ! Ma vieille

Les lois : le séjour de la plupart des villes était interdit aux Juifs sous le gouvernement tsariste.

Meguillè, rouleau, livre, et plus spécialement le Livre d'Esther, qui a la réputation d'être une fort longue histoire.

veut être hors d'elle de joie, je te garantis ! »

Bref, pour vous raccourcir, il ne se laisse pas longtemps prier ; et nous partons... Quand nous venons à la maison, vous vous pensez quels cris ; le petit-fils à la cousine de la cousine d'une grand'-mère, c'est quand même quelque chose, pour un Yid : si on est de la famille, on est de la famille, comme on dit... Et elle en demande, ma Goldè, des questions : « Eh ! bien, quoi de neuf à Mazèpovké ? L'oncle Bourou'h-Hersch, qu'est-ce qu'il fait ? Et la tante Leiè-Dvossè, qu'est-ce qu'elle fait ? Et l'oncle Yossel-Ménasché, qu'est-ce qu'il fait ? Et la tante Dobrisch, qu'est-ce qu'elle fait ? Et les enfants, qu'est-ce qu'ils font ? Qui est-ce qui est malade ? Et qui est-ce qui est mort ? Et qui est-ce qui a marié ? Et qui est-ce qui a divorcé ? Et qui est-ce qui a accouché ? Et qui est-ce qui veut accoucher ? » — « Qu'est-ce que ça te regarde, à toi, — que je dis, à ma vieille, — qui veut accoucher et qui ne veut pas accoucher ? Donne-nous plutôt quelque chose pour mettre dans la bouche. Si tu as de la soupe au choux, ça va : et si tu as seulement de la carpe farcie, eh ! bien, ça va aussi ! pourvu qu'on attend pas dessus trop longtemps. »

Bref, pour vous raccourcir, on *lave les mains*, et, comme c'est écrit dans le *possuq :* « Vayo'hlou »,

Lave les mains, usage rituel avant le repas.
Possuq, verset.

on a joliment bien soupé ! « Mange, mange seulement, Mena'hem-Mendel ! que je disais : la santé et le plaisir, c'est dans la marmite que tu les trouves, comme disait ma grand'mère Ne'hamè *sélig* (en bénédiction que Dieu s'en rappelle : c'était, ma foi, une intelligente *Yidenè !*) » Mon pauvre Mena'hem-Mendel, ses mains tremblaient ! Et il en faisait, des compliments, sur l'ouvrage de ma vieille : jamais, qu'il disait, il n'avait mangé des choses pareilles ! « Schtouss, bêtises ! que je lui répondais : si tu goûterais seulement les *noudeln* qu'elle fait, tu saurais qu'est-ce que c'est le paradis, le Gan Eiden sur la terre ! »

Quand on a eu fini de manger, et fini de *bentschen,* on a commencé de causer, naturellement, moi de mon commerce, et lui de son commerce. Et je parlais de celui-ci et de celui-là, et de grenier, et d'oignons, et de vermicelles ; et lui, de nouveau il parlait de son commerce. Et il racontait des histoires d'Odessa et de Yéhoupetz, comment dix fois il avait été sur le cheval, et dix fois sous le cheval, aujourd'hui un riche et demain un *kabtsen,* et de nouveau un riche et de nouveau un kabtsen ! Il vendait des choses que je n'ai jamais entendues

Sélig, bienheureuse.
Noudeln, nouilles.
Bentschen, dire les bénédictions après le repas.
Kabtsen, miséreux.

de ma vie : des hausses, et des baisses, et des actions et des transactions, et des *Poutilof*, et des *Malzof*, est-ce que je sais quoi ? Et des chiffres qu'il disait ! qu'on peut devenir foumeschugguè : des dix mille et des vingt mille, de l'argent, comme si ce serait du bois !

« Vrai, que je lui dis, Mena'hem-Mendel, il faut que tu sois joliment capable pour tout ça ! Mais d'une chose je m'étonne : comment est-ce que ta femme, selon comme je la connais, te laisse aller comme ça de tous les côtés, et qu'elle ne vient pas te rencontrer, à cheval sur son balai ? » — « Ach ! Reb Tèvié, qu'il répond avec un soupir, ne me rappellez pas d'elle : elle me fait déjà assez chaud et froid ! Si vous écouteriez seulement qu'est-ce qu'elle m'écrit, vous diriez que je suis un tsadiq, oui, un saint, pour tout ce que je supporte ! Mais ça n'est rien : on a une femme, c'est pour qu'on supporte, n'est-ce pas ? Seulement il y a encore une autre fortune que je possède : ma belle-mère ! » — « Tu as toutes sortes, que je réponds, — comme dans le troupeau de Laban, « akoudim, nekoudim », des tachetés et des rayés ; c'est à dire une plaie qui est une plaie, et sur la plaie un abcès. » — « Juste comme vous dites, Reb Tèvié : la plaie est une plaie, mais plus pire que la plaie est l'abcès ! »

Poutilof, *Malzof*, célèbres valeurs russes.

Bref, pour vous raccourcir, jusque dans la nuit nous avons *geschmusst*. Et la tête me tournait, de toutes ces histoires de milles qui haussent et de milles qui baissent, et de millions plus riches que des Brodsky ! Et, toute la nuit, ça me rêvait de Yéhoupetz et de roubles, mélangés avec des Brodsky et avec des belles-mères.

Le matin seulement, Mena'hem-Mendel a dégonflé son cœur : « Comme ça va maintenant chez nous, à Yéhoupetz, qu'il me dit, et que l'argent est devenu très haut et la marchandise très bas, vous avez à présent dans la main, Reb Tèvié, de gagner des roubles et des roubles. Vous devez faire ça pour vous, Reb Tèvié, et, dans le même temps, pour moi, vous faites avec un mort un vivant. » — « Tu parles comme un enfant, Mena'hem-Mendel, que je réponds. Est-ce que tu crois qu'il y a chez moi de l'argent de Yéhoupetz, des roubles en or ? Ce qui me manque pour être un Brodsky, je me souhaite, et je te souhaite, de le gagner depuis aujourd'hui jusque *Peissè'h !* » — « Oui, oui, je sais, — qu'il dit. Mais vous pensez que, pour travailler dans mon affaire, c'est obligé qu'on met beaucoup d'argent ? Jamais de la vie. Si vous me donnez seulement, au jour d'aujourd'hui, un billet de cent, je fais, avec, dans trois quatre jours, un billet de trois cents, ou

Geschmusst, bavardé.
Peissè'h, Pâque.

de six cents, ou de sept cents, et pourquoi pas un billet de mille ? » — « Oui, que je réponds, — comme dans le *possuq :* Korov lis'hor.....; c'est de l'argent sûre, seulement, elle est encore loin de la poche ! Tu parles, ma foi, bien ; mais il faut, d'abord primo, les cent roubles pour commencer. » — « Ach ! voyons, Reb Tèvié, qu'il me dit, — un billet de cent on trouve encore chez vous, avec votre affaire, et avec votre grand nom ! » — « Qu'est-ce que j'ai avec un grand nom ? que je réponds. Pour sûr, un grand nom est quelquechose ; mais, *lehavdil* ne pas confondre ! j'ai le nom, et Brodsky a l'argent !... Est-ce que tu veux savoir ma fortune ? Même pas cent roubles en tout ! Et, avec ça, dix-huit choses à soigner : d'abord primo, mon aînée, que je veux marier... » — « Tout juste, qu'il me dit, vous avez une occasion : vous mettez vos cent roubles dans l'affaire, et vous gagnez assez pour marier toutes vos filles ensemble, et la prochaine avec. »

Et maintenant vient une autre histoire. Trois heures sur l'horloge, il veut m'expliquer comment, avec un, il fait trois et, avec trois, il fait neuf. « D'abord primo, qu'il dit, tu apportes tes cent roubles, et tu achètes dix... (Dix quoi ? quelle mar-

Possuq, verset.
Lehavdil, littéralement : pour séparer (sous-entendu : le sacré du profane).

chandise ? Je n'ai pas encore aujourd'hui compris !). Et puis tu attends un jour, deux jours, jusque ça monte. Et puis tu télégraphies une dépêche, quelque part, là-bas : ils doivent vendre, et, avec l'argent, ils doivent acheter deux fois autant. Après, ça monte de nouveau, et de nouveau tu télégraphies une dépêche, et de nouveau ils vendent, et de nouveau ils achètent. Et après, tu recommences et tu recommences, jusque cent devient deux cents, et deux cents devient quatre cents, et quatre cents devient huit cents, et huit cents devient seize cents : « Nissim veniflôss », comme on dit, — des vrais miracles !... « Il y en a, qu'il me dit, — à Yéhoupetz, qui, pas plus tard qu'hier, promenaient sans bottes ; et, au jour d'aujourd'hui, ils ont des maisons, et ils ont des femmes qui ont mal à l'estomac, et ils voyagent aux bains, pour la santé, et ils promènent sur des roues en caoutchouc, et ils ne reconnaissent plus seulement un *Yid !* »

Bref, qu'est-ce que je dois vous prolonger ? Je sentais déjà l'envie d'essayer, moi aussi. Je me pensais : « Peut-être c'est Dieu qui me l'envoie ? Souvent et souvent, j'ai entendu qu'à Yéhoupetz des Yids deviennent des millionnaires, qui avaient juste leurs cinq doigts à leurs mains. Est-ce que je n'en ai pas autant comme eux ? Ce Mena'hem n'est pour-

Yid, Juif.

tant pas un *schkormasager ;* il ne fait pas tous ces miracles seulement dans sa tête ? Peut-être que ça tourne maintenant du bon côté pour Tèvié ? et Tèvié devient quand même un homme, dans ses vieilles années ?... Jusque quand est-ce que je dois m'échiner, le jour et la nuit, avec mon cheval et avec ma voiture, et avec mon beurre et avec mon fromage ? C'est temps, Tèvié, que tu dois aussi une fois te reposer, et, aussi une fois être un baleboss, un monsieur, comme on dit, et aller dans le *beiss-mèdresch,* et étudier dans un livre... Mais si, 'hellilè Dieu garde, ça ne réussit pas ? et si 'hellilè Dieu garde, la tartine tombe le beurre en bas ? Mais pourquoi est-ce que je dois juste penser qu'elle tombe le beurre en bas ? Et pourquoi est-ce que je ne dois pas aussi penser qu'elle tombe le beurre en haut ? »

« Eh ! bien, Goldè, que je dis à ma vieille, dis un peu comment ça te plaît, son idée. » — « Qu'est-ce que je dois dire ? qu'elle me répond. Une chose je sais : Mena'hem-Mendel n'est pas, 'helilè Dieu garde, un n'importe-qui qui vient *schwindeln* chez toi. Sa famille, oumbeschrïè, ne sort ni d'un tailleur, ni d'un cordonnier ! Son père est un homme qui est, ma foi, un homme très bien ; et son grand'père

Schkormasager, menteur.
Beiss-mèdresch, maison d'école.
Schwindeln, escroquer.

sélig aussi, était un homme qui était, ma foi, un homme très bien : toute la journée il était assis, et il était aveugle, et il lisait dans la *Thorè*. Et la grand'mère Tseitel sélig, aussi, était une femme qui était, ma foi, une femme très bien. Elle... » — « Qu'est-ce que tu me viens avec la grand'mère Tseitel sélig ? Je te parle de l'affaire, et toi tu me viens avec la grand'mère Tseitel sélig, qui cuisait des *butterkuchen*, et avec le grand'père Schaïé sélig, qui buvait du schnaps ! »

Bref, pour vous raccourcir, on décide que nous faisons kippè, une société : moi, je mets l'argent, et lui, il met le sé'hel, l'intelligence. Et, ce que nous gagnons, si Dieu veut, moi, je reçois la moitié, et lui reçoit la moitié. « Croyez-moi seulement, Reb Tèvié, qu'il me dit, vous aurez de l'argent, et de l'argent, et de l'argent. » — « Omein, ainsi soit-il ! que je réponds ; Dieu doit le prendre, direct de ta bouche dans son oreille !... Mais comment est-ce que le chat veut marcher sur l'eau ? Moi, je suis ici, et toi, tu es là-bas, et l'argent est l'argent, comme dit Abraham, notre père : je ne le pense pas en mal, Mena'hem-Mendel, seulement c'est mieux réfléchir cent fois, que regretter une. » — « Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ? qu'il me dit. Peut-être, vous voulez

Sélig, bienheureux.
Thorè, Loi de Moïse.
Butterkuchen, gâteaux au beurre.

signer un papier? Avec honneur! » qu'il me dit. « Un papier? que je dis. Pourquoi un papier? Si l'homme ne paie pas, est-ce que le papier paie? Et si je pends après un pied, est-ce que je ne peux pas pendre après deux pieds? » — « Vous pouvez me croire, Reb Tèvié, ausssi vrai que Dieu doit m'aider : je ne suis pas venu chez vous pour vous *anschwindeln;* je partage tout avec vous, moitié moitié : à moi cent roubles, à vous cent roubles ; à moi deux cents roubles, à vous deux cents roubles ; à moi trois cents, à vous trois cents ; à moi quatre cents, à vous quatre cents ; à moi mille, à vous mille. »

Bref, pour vous raccourcir, je sors mes roubles du coffre ; trois fois je les compte et trois fois je les recompte, et trois fois je lui dis que, cet argent, c'est mon sang, et le sang de ma femme, et le sang de mes enfants ; et j'appelle ma vieille pour témoin ; et les billets, je les couds à Mena'hem-Mendel dans la poche de sa poitrine (Dieu garde 'helilè, qu'on lui vole sur la route!). Et je lui dis adieu, et je l'embrasse, comme on embrasse un de la famille.

Et quand je reste seul, voilà qu'il me vient des idées dans la tête, et des rêves, des rêves ! je voudrais qu'ils durent toujours. Je vois devant les yeux une grande maison, au milieu de la ville, une maison avec de la tôle sur le toit, avec des écuries,

Anschwindeln, escroquer.

avec des grandes chambres et avec des petites chambres, avec des caves et avec des greniers ; et une balebostè, une dame, comme on dit, tourne, dedans, avec les clefs ; et cette dame, c'est ma Goldé. Elle a reçu tout à fait une autre figure, un ponem avec deux mentons, et un cou avec deux cents perles ! Et elle s'enfle terriblement, et terriblement elle éclate après les domestiques !... La cour est remplie avec des poules, et des canards et des oies... Mes filles sont là, habillées comme pour *schabess ;* elles ne trempent plus seulement une main dans l'eau froide !... Le feu brille dans le four ; le souper cuit, le somovar bout. Et, devant la table, il y a un Reb Tèvié, un Reb Tèvié avec une robe de chambre et une calotte. Et, autour du Reb Tèvié, tous les plus riches de la ville, qui lui parlent, et qui lui flattent. « Ne me le prenez pas en mal, Reb Tèvié !... Pardon, excuse, Reb Tèvié !... » Et je me pense : « Le diable emporte l'argent ! »

« Quoi ? crie ma vieille. Qui est-ce qui emporte l'argent ? » — « Personne, que je réponds. Je rêvais seulement. Mais dis-moi un peu, ma Goldè, mon cœur, est-ce que tu sais dans quel commerce il fait, Mena'hem-Mendel, ton cousin ? » — « Que tous mes mauvais rêves d'hier et d'avant-hier, et de toute l'année, te tombent sur la tête ! qu'elle

Schabess, sabbat.

répond. Comment ? vingt-quatre heures, du soir au soir, tu es assis avec lui, et tu causes de l'affaire ! Et maintenant, tu demandes dans quel commerce est-ce qu'il fait ? Vous avez pourtant quelque chose convenu ? » — « Pour sûr, que je dis, nous avons quelque chose convenu ! Seulement quelle chose nous avons convenu, ça je ne sais, ma foi, pas, quand même tu m'ôtes la tête !... Mais ça ne fait rien, ma Goldè, ma reine ; tu ne dois pas avoir des *dayiess ;* le cœur me dit que tout est bien. Nous allons, si Dieu veut, gagner beaucoup de *Geld.* Donc, dis : « *Omein* », et cuis le souper. »

Bref, pour vous raccourcir, une semaine passè, et deux semaines passent, et trois semaines : de mon associé, aucune nouvelle. Je ne sais plus qu'est-ce que je dois me penser : « Ça ne peut pourtant pas être qu'il a oublié d'écrire ! Il sait comment nous attendons ici sur sa lettre !... Et qu'est-ce que je peux commencer, s'il garde tout le bénéfice pour lui, là-bas, et qu'il dit, après, qu'il n'a rien gagné ? Mais ça il ne peut pas faire ! Je l'ai pourtant traité comme un de la famille ; tout qu'est-ce que je me souhaite, à lui aussi je le souhaite ; et lui me souhaiterait des choses pareilles ? » Et, de nouveau, je me pense : « Le bénéfice, qu'il le garde ! Mais le

Dayiess, soucis.
Geld, argent.
Omein, amen.

capital, que Dieu me le rende ! »... Et tout à coup, je sens froid dans toutes les jambes, et je me crie : « Fou-meschugguè que tu es ! Si seulement tu aurais encore les billets, et que tu achèterais une paire de bons chevaux, et que tu changerais ta charrette pour uue voiture avec des ressorts ! »

« Eh ! bien, Tèvié, que ma vieille me dit, pourquoi est-ce que tu ne réfléchis pas un peu à l'affaire ? » — « Comment, je ne réfléchis pas ? Je réfléchis tant, que la tête me tombe ! Et elle vient, et elle me demande pourquoi je ne réfléchis pas ! » —« Pour sûr, qu'elle répond, quelque chose s'est passé avec lui sur la route : ou bien les voleurs sont tombés sur lui, ou bien le diable l'a pris, ou bien, 'helilè Dieu garde, il est mort. » — « Tu viens tout de suite avec le plus pire ! » — « C'est que, dans sa famille, ma foi... Ses trois sœurs qu'il a eues : la première n'a pas marié, et elle est morte ; et la deuxième a marié, et elle est morte ; et la troisième a divorcé, et elle est morte !... » — « Mourir,... nous mourons tous, ma Goldè ! L'homme est comme le charpentier : le charpentier vit jusqu'il meurt ; l'homme aussi. »

Bref, pour vous raccourcir, nous sommes d'accord que je pars à Yéhoupetz. Un peu de marchandise s'était ramassée entre temps ; du fromage, du beurre, de la crème, première qualité. J'attache mon cheval après la voiture, et je roule à Yéhou-

petz. Pendant que je suis seul dans la forêt, vous pouvez vous imaginer, voilà qu'il me vient des pensées et des pensées. « Ce serait pourtant beau, que je me pense, si je demanderais après mon Yid, et qu'on me répondrait : « Mena'hem-Mendel ? Ta, ta, ta ! Il a une maison, maintenant, et il a une carrosse, maintenant, et il dort maintenant dans les plumes ! » Je me ferais un cœur, que je me pense, et je viendrais chez lui... « Halte ! qu'on me crierait devant la porte ; ne vous poussez pas comme ça ! » Et avec le coude, on me pousse dans la poitrine. — « Mais je suis de la famille, que je réponds. Sa grand'mère *sélig* était cousine à la cousine de la grand'mère sélig à ma femme ! » — « Maseltof, je félicite ! qu'on répond ; mais il y a, quand même, de la place devant la porte !... » Alors je me penserais : « Peut-être on donne quelque chose ? Quand tu graisses la roue, elle tourne... » Et je donnerais quelque chose, et j'entrerais. — « Bon matin, Mena'hem-Mendel ! » que je dirais... Mais lui : « Ein omer veein devorim », pas une parole ! pas un mot ! Il ne me connaît seulement plus. — « Qu'est-ce que voulez-vous ? » qu'il me dit... Presque je tombe en évanouissement. — « Quoi ? que je dis. Vous ne me connaissez plus ? Je suis pourtant de la famille : Tèvié, vous savez bien,

Sélig, bienheureuse.

Tèvié !... » — « Tèvié ? Oui, c'est un nom que j'ai entendu... — Et les *knepflich* de ma femme, vous les avez entendus ? Et sa carpe farcie, vous l'avez entendue ? »

Et puis, voilà de nouveau que je me pense juste le contraire : « J'entrerais chez Mena'hem-Mendel : — « Salut sur vous, qu'il me dirait. Mettez-vous assis, Reb Tèvié. Eh ! bien, qu'est-ce que vous faites ? Et votre femme, qu'est ce qu'elle fait ? Déjà longtemps, j'attends sur vous. Nous voulons une fois compter ensemble... » Et plein un chapeau de roubles en or ! qu'il me verserait. Et il me dirait : « Ça, c'est le bénéfice ; le capital, il reste dans l'affaire. Et tout ce que nous gagnons, après comme avant, nous partageons moitié moitié : moi cent, vous cent ; moi deux cents, vous deux cents ; moi trois cents, vous trois cents ; moi quatre cents, vous quatre cents ; moi mille, vous mille. »

Bref, pour vous raccourcir, j'arrive à Yéhoupetz, et d'abord primo, naturellement, je vends ma marchandise ; et ensuite, je cherche après mon associé. Je tourne une heure, et une heure, et une heure : « Vehayéled einénou », le garçon n'est pas là !... Alors, je commence d'arrêter les *Yids* sur la rue, et je demande : « Est-ce que vous n'auriez pas vu ou entendu d'un Yid, Mena'hem-Mendel qu'il s'ap-

Knepflich, boulettes de farine.
Yids, Juifs.

pelle? » — « Ah! qu'ils me répondent, Mena'hem-Mendel qu'il s'appelle? Alors *maseltof* pour lui : des Mena'hem-Mendel, il y en a, 'helilè Dieu garde, beaucoup sur le monde! » — « Le mien, c'est le Mena'hem-Mendel qu'on appelle Mena'hem-Mendel de Bourou'h-Hersch de Leiè-Dwossè. » — « Ah! qu'ils me font, c'est le Mena'hem-Mendel qu'on appelle Mena'hem-Mendel de Borou'h-Hersch de Leiè-Dwossè? Mais dans quel commerce est-ce qu'il fait, votre Mena'hem-Mendel de Borou'h-Hersch de Leiè-Dwossè? » — « Dans quel commerce est-ce qu'il fait? Il achète des hausses, et il vend des baisses et des *Poutilof*, et il télégraphie des dépêches, là-bas, quelque part, est-ce que je sais, moi? » — « Ah! ah! — qu'ils répondent; et ils tordent leurs côtes de rire. Il vend des hausses et des baisses et des Poutilof? Eh! bien, allez un peu de l'autre côté, là, en face. Il y a des lièvres qui courent; peut-être le vôtre court aussi. »

« Plus qu'on vit, plus qu'on apprend », que je me pense. — « Alors, maintenant, il y a des lièvres qui courent sur la rue, à Yéhoupetz? » — que je me pense. Et je viens sur l'autre côté, en face, et je vois des Yids et des Yids, oumbeschrïè, autant comme sur la foire : je ne peux pas seulement passer à

Maseltof, félicitations.
Poutilof, nom d'une importante entreprise métallurgique.

travers. Ils courent comme des fous-meschugguè, celui-ci par ici et celui-là par là, et celui-ci par dessus et celui-là par dessous, le vrai tohou-vovohou, le chaos, comme vous dites. Et on parle, et on crie avec la bouche, et on crie avec les mains : « Poutilof !... J'offre !... A compte !... Je paie !... Je prends!... Un chien, que tu es!... Sur ton *ponem* je crache!... Faillite, me'houlè!... Ganef, voleur!... » Je crois, ma foi, que les gifles veulent neiger!... « Vayivra'h Yacov », et Jacob s'enfuya, que je me pense : « Prends tes jambes avec ton cou, Tèvié, ou tu en reçois aussi bientôt une, de gifle! que je me pense... Dieu est, ma foi, un Père, que je me pense, et Yéhoupetz est, ma foi, une ville, et Mena'hem-Mendel est, ma foi, un commerçant!... Mais s'ils appellent ça ici une affaire, alors elle est belle, ton affaire, Tèvié! »

Bref, pour vous raccourcir, je m'arrête devant une fenêtre d'un magasin, avec dedans des pantalons, toutes sortes, et je regarde un temps ; et dans le brillant de la vitre, qu'est-ce que je vois ? : Mon Mena'hem-Mendel ! mon commerçant ! Et quand je le vois, mon cœur me tremble. Si j'ai une fois quelque part un ennemi, ou si vous avez une fois quelque part un ennemi, Reb Scholem Alei'hem, alors je me souhaite, et je vous souhaite, une vie

Ponem, figure.

longue assez pour le voir dans l'état comme il était, mon commerçant! Qu'est-ce que c'est que ça pour un habit? Et qu'est-ce que c'est que ça pour des bottes? Et cette figure, ce ponem! On peut ma foi l'enterrer!... « Et toi aussi, que je me pense, Tèvié, on peut, ma foi, t'enterrer! C'est comme on dit : « Lo doubim velo yaar », adieu l'ours dans la forêt, et adieu la forêt! Adieu les roubles de Tèvié, et adieu Tèvié! »

Et lui aussi, il est tout retourné; pas un mot; comme des coqs nous restons cloués, et l'un regarde sur l'autre. « Reb Tèvié!... » qu'il dit, pas plus fort que le silence; et il mange ses larmes. « Reb Tèvié!... si on n'a pas la chance, le masel, voyez-vous, on ne devrait pas naître sur ce monde! » — « Sais-tu qu'est-ce que tu mérites, Mena'hem-Mendel? que je réponds; tu mérites qu'on te couche ici par terre, sur la place de Yéhoupetz, et qu'on te berce avec les poings, jusque tu ailles naître sur l'autre monde!... Calcule un peu ce que tu as fait! Calcule! Tu as pris tout une famille de Yids, *nèbisch,* et, sans couteau, tu as les égorgés, oui, geschescht! Avec quoi est-ce que je veux retourner maintenant chez ma femme et mes enfants? Bandit! ganef! voleur! » — « Émess, c'est vrai, qu'il fait. C'est vrai, c'est vrai! » Et il se serre contre le mur. « L'enfer, que je dis,

Nèbisch, les pauvres!

oui, le guénem, n'est pas assez pour toi ! » — « Émess, qu'il dit, Reb Tèvié ! Émess, émess, c'est vrai !... Plutôt qu'une vie pareille... Plutôt qu'une vie pareille... » Et il laisse tomber sa tête.

Et je suis là, et je regarde sur lui, le schlemmasel, le malchançard, comme il est là, avec sa tête qui tombe, et avec sa casquette qui tombe. Et avec chaque soupir qu'il gémit, il arrache une part de mon cœur.

« Pourtant, que je dis, quand je réfléchis autour et autour, je dois quand même me penser que tu ne l'as pas fait exprès. Nous avons mis dans l'affaire chacun moitié moitié, moi mon argent, et toi ton sé'hel, ton intelligence ; j'ai perdu ma mise, mais toi aussi, tu as perdu la tienne !... Pour sûr, tu voulais le bien, pas le mal ; mais le bien n'a pas voulu ! Ça n'était pas pour nous. Comme on dit : l'homme pense, Dieu danse. Qu'est-ce que nous pouvons ? Regarde un peu, lemoschel par exemple, mon affaire à moi ; c'est une affaire sûre, n'est-ce pas ? Et pourtant, la dernière automne, une vache m'est crevée ('helilè Dieu garde que ça soit toi !) Ah ! la viande *treifè* n'était pas chère à la maison après ça, je te garantis !... Et après la vache, un veau !... Pour vingt roubles, je ne l'aurais pas donné !... Eh ! bien, qu'est-ce qu'elle m'a servi, mon intelligence ? Quand

Treifè, rituellement impur ; la viande d'une bête morte sans égorgement rituel, est treifè.

ça va, ça va; et quand ça ne va pas, ça ne va pas : voilà toute l'intelligence... Je ne veux seulement pas te demander après mon argent. Où est-ce qu'elle est? Je le sais. Elle est où est-ce qu'est la neige de l'hiver passé. Et qui est-ce qui a la faute? Moi, Tèvié, j'ai la faute; oui, moi, Tèvié! Parce que je me suis laissé *vorschmussè* des bêtises pareilles !... L'argent, vois-tu, Mena'hem-Mendel, mon frère, avec la sueur, avec le sang tu dois la gagner. Des gifles ! que je mérite, oui, des gifles !... Mais qu'est-ce que ça sert maintenant, que je crie? Je peux crier et crier; comme on dit : la raison et le regret sont toujours trop tard... « Haschem nossan... », Dieu a donné, Dieu a repris... Et, comme *Raschi* explique : Viens frère, allons boire une goutte de schnaps. »

Voilà, Reb Scholem Alei'hem, comme il s'est fini, mon rêve de millionnaire. Vous pensez peut-être que je me suis fait de la bile, parce que j'ai tout mon argent perdu? Je veux avoir autant de malheur comme je m'en suis fait, de la bile! Vous savez pourtant le *possuq :* « Li hakessef... », à moi est l'argent à moi est l'or, dit Dieu. Et Tèvié traduit : « Pour l'homme, l'argent est autant comme rien; le principal, c'est l'homme... » Mais qu'est-ce qui a fait de la

Vorschmussè, blaguer.
Raschi, nom d'un exégète.
Possuq, verset.

peine à mon cœur? Une chose seulement : que le rêve est fini. Ach ! si j'aurais pu être un riche, im 'holem, en rêve, une minute seulement ! « Non, toi, Tèvié, tu oses rêver de beurre et de fromage; pas d'autre rêve pour Tèvié ! » dit Dieu.

Et l'espérance, alors? Et la confiance? Eh ! bien, c'est juste ainsi, pas autrement : plus qu'il y a de la misère, plus qu'il faut de la confiance; et plus qu'il y a de la pauvreté, plus qu'il faut de l'espérance.

LES ENFANTS D'AUJOURD'HUI

Les enfants d'aujourd'hui, que vous dites?... « Bonim guidalti, » j'ai élevé des enfants, comme on lit chez *Schaïé,* le prophète... Va, tu peux les élever! le jour et la nuit tu peux trimer pour eux, et devenir noir de misère! Et après?... Selon comme tu es, ou selon qu'est-ce que tu as, tu te penses : « Ils feront ceci, ils feront cela!... » Moi, pour les miennes..... Naturellement, je ne veux pas me comparer avec *Brodsky!* Mais est-ce que j'ai besoin d'être juste en bas? Est-ce que Tèvié est un n'importe-qui? « Dieu merci, comme dit ma Goldé, notre famille ne sort ni d'un tailleur ni d'un cordonnier! » Et je compte que mes filles arriveront à quelque chose.

« Pourquoi juste vos filles? » que vous demandez. Pourquoi juste mes filles? D'abord primo, parce que Dieu les a bénies avec des belles figures; et une belle figure, un beau ponem, c'est déjà une belle dot. Et ensuite secundo, parce que, au jour d'au-

Schaïé, Isaïe.
Brodsky, nom d'un millionnaire célèbre en Russie.

jourd'hui je ne suis déjà plus le Tèvié comme j'étais à l'époque ; et pour mes filles j'ose, ma foi, regarder sur le plus beau parti, oui, même à Yéhoupetz. Seulement, voilà : il y a un Dieu, « Eil ra'houm ve'hanoun », un Dieu bon, un Dieu de pitié, un Dieu qui fait des miracles, exprès pour Tèvié ! un Dieu qui m'envoie l'été et qui m'envoie l'hiver, qui met un jour Tèvié en haut et qui met l'autre jour Tèvié en bas. Et il me dit : « Vois-tu Tèvié, ne te fourre surtout pas des bêtises dans la tête ; laisse aller le monde où il va. » Et qui est-ce qui rencontre toutes les chances sur le monde ? Naturellement le malchançard, le schlemmasel, Tèvié !

Bref, qu'est-ce que je dois vous prolonger plus longtemps ? Pour sûr, vous vous en rappelez, Reb Scholem Alei'hem, de mon histoire avec le cousin Mena'hem-Mendel (son nom et son souvenir, que Dieu les efface !), et de la bonne affaire que nous avons faite, à Yéhoupetz, avec les roubles en argent et les roubles en or, et les hausses et les baisses, et les *Poutilof* et les *Malzof* ... Le monde entier, j'avais mis dans l'affaire, et le monde entier j'avais perdu. Et je me pensais : « Malheur à toi ! plus de Tèvié. »

« Schlemyhl, imbécile ! que ma vieille me dit, —

Poutilof, Malzof, noms de deux célèbres entreprises industrielles.

est-ce que tu n'as pas bientôt assez, avec tes soucis ? Tu vas juste seulement te manger le cœur. Tu ferais mieux de te penser que les voleurs sont venus et qu'ils ont volé tout. Promène-toi plutôt un peu. Tiens, va une fois chez Leizer Wolf, le boucher, à Anatewké ; il a, qu'il dit, quelque chose très pressé à te parler. » — « Qu'est-ce qu'il a si pressé à me parler ? S'il pense à notre mauvaise vache, alors il peut prendre un bâton, et chasser cette pensée hors de sa tête ! » — « Pour le lait, et le beurre, et le fromage que tu en reçois !... » — « Je ne regarde pas sur le fromage, ni sur le beurre ni sur le lait, je regarde sur la bête. Donner à la sche'hittè, pour égorger, une âme vivante d'une vache pareille, ce serait un péché, oui, une vraie nefère ! Il y a, chez nous, dans la sainte *Thorè*... » — « Oui, oui, Tèvié, le monde le sait, que tu es un *Yid* qui sait la Thorè : obéis la Thorè, quand tu veux obéir la Thoré ; mais quand ta femme veut que tu écoutes sur ta femme, écoute sur ta femme, et va chez Leizer Wolf. Chaque jeudi, quand notre Tseitel vient chercher la viande chez lui, dans la boucherie, il lui parle, à notre Tseitel, et il ne lui laisse plus respirer. » — « Tu dois dire au père qu'il doit venir, qu'il dit, que je dois lui parler, quelque chose très pressé ! qu'il dit. »

Thorè, Loi de Moïse.
Yid, Juif.

Bref, qu'est-ce que je veux vous prolonger plus longtemps? On doit aussi écouter une fois sur sa femme, n'est-ce pas? Je me suis laissé dire, et je suis été chez Leizer Wolff, deux, trois verstes loin de chez nous. J'entre, et je ne le trouve pas chez lui. « Où est-ce qu'il est? » que je demande une *Yidenè* avec un nez court, qui tourne partout dans la maison. « Il est parti ce tôt-matin, qu'elle répond : on tue un bœuf, on schaecht, aujourd'hui. Mais il veut revenir bientôt. »

Je reste seul et je commence de regarder dans la maison, sur les belles choses qu'il a, Leizer Wolf, (à tous mes amis j'en souhaite des pareilles !) : des casseroles en cuivre (pour cent roubles tu ne les aurais pas !), et des plats en cuivre, et un samovar, et encore un samovar, et deux chandeliers en argent, et des gobelets dorés, et une *'Hanikèlampè* en fer fondu, et encore beaucoup de belles choses, toutes sortes. « Ribono schel olom », Seigneur, Maître du monde ! que je me pense ; des belles choses pareilles, quand est-ce que j'en verrai une fois chez mes enfants? (longtemps qu'elles vivent !) Quel *bar-masel,* ce boucher, quelle chance il a ! Il est riche, et ce n'est pas encore assez : il n'a que deux filles ; il n'a que deux filles, et ce

Yidenè, Juive.
'Hanikèlampè, lampe pour la fête des Macchabées.
Bar-masel, fils de la chance.

n'est pas encore assez : elles sont mariées ; elles sont mariées, et ce n'est pas encore assez : il est veuf ! »

Bref, pour vous raccourcir, Dieu m'a aidé, et la porte s'est ouverte, et qui est-ce qui est entré ? Leizer Wolff. Et il était en colère ! et il criait, il criait après le *scho'het :* « Il était fort comme un chêne, ce bœuf ! qu'il criait ; et pour un rien du tout sur le poumon, pour un rien du tout pas plus gros que la tête de l'épingle, ce scho'het dit que c'est défendu de le manger pour un Yid, et que c'est défendu de l'acheter pour un Yid, et que c'est défendu de le vendre pour un Yid, et que c'est *treifè* (3) pour un Yid ! Eh bien lui aussi, il est treifè pour un Yid, ce scho'het !

Et quand il a bien crié après le scho'het : « Salut sur vous, Reb Tèvié, qu'il me fait. Pourquoi est-ce que vous ne venez jamais, quand on demande après vous ? Et *comment va le Yid* ? » — « Comment va le Yid ? Comment est-ce qu'il peut aller, le Yid ? Il va et il va, et jamais ça ne va ! C'est juste comme dans le proverbe : « Lo meouktsé'h,... » ni le fiel ni le miel, ni la santé, ni l'argent, ni la peau ni la vie ! » — « Qu'est-ce que vous parlez comme ça,

Scho'het, sacrificateur.
Treifè, impur.
Comment va le Yid, comment va le Juif, pour dire : Comment allez-vous ?

Reb Tèvié ? C'est un péché, oui, une nefèrè ! Contre ce que vous étiez un temps, à l'époque, vous êtes riche, *oumbschrïè,* maintenant. » — « Riche? que je réponds. Ce qui me manque pour avoir ce que vous me donnez, je me souhaite et je vous souhaite, de le gagner dans toute la vie ! Mais ça n'a rien à faire ; je dis quand même merci à Dieu, comme dans la *Guemorè :* « *Askoudè demaskantè* »... Et je me pense : « C'est autant dans la Guemorè, comme un boucher connaît quelque chose dans la Guemoré ! » — « Vous me venez toujours avec votre Guemorè, qu'il me répond; parce que vous savez lire les *petites lettres,* et moi, je ne sais pas lire les petites lettres. Mais qu'est-ce que ça sert, ce que tu sais ? Nous voulons plutôt parler de l'affaire. Mettez-vous assis, Reb Tèvié »...

Et il crie : « Du thé ! »... Et voilà que la Yidenè avec son nez court sort, comme de dessous la terre; elle prend le samovar, et elle l'emporte dans la cuisine, comme le vent.

« Maintenant, qu'il me fait, nous sommes là tout seuls. Nous pouvons une fois schmussè, bavarder, entre les quatre-z-yeux. Déjà longtemps j'ai voulu

Oumbeschrië, ne nous vantons pas trop.
Guemorè, Guemora.
Askoudè demaskantè, mots sans aucune signification.
Petites lettres, écriture dont la lecture n'est familière qu'aux initiés.

vous parler, Reb Tèvié. Combien de fois, lemoschel par exemple, je vous ai laissé dire par votre Tseitel, votre fille... Vous devez savoir que j'ai jeté un œil sur... » — « Oui, je sais que vous avez jeté un œil dessus, Reb Leizer Wolff. Mais, même si vous auriez jeté deux œils dessus, ça ne veut pas aller, Reb Leizer Wolff, ça ne veut pas aller ! » — « Et pourquoi ? » qu'il me fait ; et il regarde sur moi, tout effrayé. « Pourquoi ? D'abord primo, parce que ça ne me presse pas, l'eau ne brûle pas encore ! » — « Sur quoi est-ce que vous voulez attendre, quand vous pouvez tout de suite... » — « Et ensuite secundo, parce que Tèvié a pitié pour une âme vivante ! » — « Regardez un peu comme il en fait, des manières ! qu'il dit avec un petit rire. On pourrait, ma foi, jurer qu'elle est une et unique ! Il me semble pourtant, Reb Tèvié, que vous en avez d'autres encore, de la même sorte, oumbeschrié ! » — « Je les ai et je les garde, que je réponds. Et celui qui ne me les souhaite pas, je ne lui en souhaite pas une, toute sa vie ! » — « Qui est-ce qui vous dit que je ne vous les souhaite pas, Reb Tèvié ? Juste parce qu'elles sont toutes, oumbeschrié, réussies, juste à cause de ça, j'en demande une ! Est-ce que vous comprenez maintenant, Reb Tèvié, oui ou non ? Et vous ne devez pas oublier que ça fera du bien à vous aussi, Reb Tèvié. » — « Oui, sûr, Reb Leizer Wolff ! Il sert grand'chose,

le bien que vous faites ! Juste comme la glace en hiver ! Quand je me rappelle, à l'époque... » — « Qu'est-ce que vous comparez à l'époque contre aujourd'hui ? qu'il me fait, tout sucré : à l'époque c'était comme c'était à l'époque ; et aujourd'hui c'est comme c'est aujourd'hui. Nous voulons pourtant être maintenant mé'houtten, la même famille, n'est-ce pas ? » — « Quoi, qu'est-ce que vous dites, mé'houtten ? » —« Mais oui, qu'il me dit, mé'houtten. »

« De quoi est-ce que vous pensez que nous parlons tout ce temps, Reib Leizer Wolff ? » que je dis. « Et vous, Reb Tèvié, qu'il me dit, de quoi est-ce que vous pensez que nous parlons tout ce temps ? » — « De quoi je pense que nous parlons tout ce temps ? que je dis. De ma mauvaise vache que vous voulez m'acheter, que je dis. Voilà de quoi nous parlons tout ce temps », que je dis. « Ah ! ah ! ah ! qu'il dit. Et il devient fondu de rire. Oui, c'est juste d'une vache ! et d'une mauvaise encore !... » — « Alors de quoi est-ce que vous pensez que nous parlons tout ce temps ? que je dis. Voyons, dites seulement, Reb Leizer Wolff ! Moi aussi, que je rie une fois ! » — « De votre Tseitel, de votre fille nous parlons tout ce temps ! qu'il me dit. Est-ce que vous croyez que je suis fou-meschugguè, pour rester toute ma vie veuf, sans une femme ? Alors je me suis pensé : Qu'est-ce que j'ai

besoin d'aller chercher à l'étranger, et de faire avec des *schad'honem* et des *démonem* ? Vous êtes là et je suis là ; vous me connaissez et je vous connais ; vous avez l'objet et l'objet me plaît. Et moi, je suis aussi quelqu'un, sans me vanter, oumbeschrïé : j'ai ma maison et j'ai ma boucherie, et j'ai dedans tout ce qu'il faut, oumbeschriè ; et aussi des peaux qui sèchent sur la chambre haute, et aussi de l'argent qui dort dans le coffre. Alors qu'est-ce que nous voulons causer encore longtemps ? Tapons plutôt dans la main, et disons : une, deux, trois ! Est-ce que vous comprenez, maintenant, Reb Tèvié, oui ou non ? »

Bref, pour vous raccourcir, quand il a eu fini de parler, je suis d'abord été sans langue, comme celui qui entend, 'helilè Dieu garde, d'une mauvaise nouvelle. Et je me pensais : « Leizer Wolff... Ma Tseitel... Il a déjà des filles aussi âgées comme elle !... » Mais tout de suite, je me répondais : « Un pareil bonheur ! un pareil masel !... Et tout ce qu'elle va encore avoir !... Peut-être, il n'est pas toujours beaucoup donnant ? Mais au jour d'aujourd'hui, est-ce que ça n'est pas mieux ? Quand tu es bon pour les autres, comme on dit, tu es mauvais pour toi... Peut-être aussi, il ne sait pas beaucoup

Schad'hen, pluriel schad'honem, agent matrimonial.
Démonen, pluriel comique du mot français démon.

dans la *Thorè*? Eh bien, est-ce que chacun doit être un liseur de livres, un yodéia-seifer? Combien est-ce qu'il y en a, des riches, à Anatewkè, et à Mazepowkè, et même à Yéhoupetz, qui ne font pas seulement la différence entre un *Olef* et un *Tov*? Et pourtant je voudrais vivre autant d'années comme ils reçoivent d'honneurs sur ce monde! C'est comme on dit dans le *Péreq :* « Im ein kéma'h... », là où il n'y a pas de pain, il n'y a pas de Thorè; la Thorè, elle est dans ton coffre, et la sagesse dans ta poche! »

« Eh bien, Reb Tèvié, qu'il me fait, pourquoi est-ce que vous vous taisez? » — « Est-ce que je dois peut-être crier? » que je réponds; et je fais semblant comme si j'hésiterais : « Voyez-vous, Reb Leizer Wolff, c'est quelque chose qu'il faut qu'on réfléchit autour! Pensez un peu! La première que je marie! » — « Juste le contraire, qu'il répond; de la façon comme vous mariez maintenant la première, vous marierez mieux la deuxième après, et la troisième après; est-ce que vous comprenez, oui ou non? » — « Oui, que je dis, marier les filles n'est pas une *kunscht*, si seulement Dieu envoie à chacune son chacun. » — « Non, Reb Tèvié, c'est

Thorè, Loi de Moïse.
Olef et *Tov*, première et dernière lettres de l'alphabet.
Péreq, section du Pirkè Abot, recueil de maximes.
Kunscht, art, tour de force.

autre chose que je me pensais. Je me pensais qu'avec tout ce que j'ai, oumbeschriè, votre Tseitel, n'a, ma foi, pas besoin de dot ; c'est moi qui soigne aussi pour la noce et pour les robes, et pour le linge et pour tout ce qu'une fille a besoin ; et, si vous voulez, vous recevez encore quelque chose par-dessus le marché, dans votre tiroir. » — « Pfoui ! que je réponds. Vous parlez, ma foi, comme si vous seriez à la boucherie ! Pfoui ! qu'est-ce que vous me venez avec votre marché et avec votre tiroir ? Ma Tseitel n'est pourtant pas une que je vends pour de l'argent ! Pfoui ! je vous dis ! » — « Je le pensais en bien, qu'il me répond ; mais si vous dites pfoui, alors je dis aussi pfoui ! Le principal c'est que ça doit aller vite ; je suis pressé d'avoir ma femme dans ma maison, est-ce que vous comprenez, oui ou non ? »

« Méha'hé teissè » moi, je n'ai rien contre, que je réponds. Mais je dois pourtant *schmussè* avec ma vieille ; elle a aussi sa connaissance là-dessus. Et ma Tseitel, il faut aussi la demander ce qu'elle pense. Autrement, ce serait comme on dit : toute la noce est venue, et la *kallè* n'est pas venue ! » — « Qu'est-ce que vous voulez la demander ? qu'il répond : vous venez chez vous, et vous racontez la

Schmussè, bavarder.
Kallè, fiancée.

chose, et vous mettez la *'houpè,* et c'est fini. » — « Qu'est-ce que vous vous pensez, Reb Leizer Wolff! Ma fille n'est pourtant pas une veuve, 'helilè Dieu garde ! » — « Naturellement, qu'il dit, une fille est une fille, et une fille n'est pas une veuve. Juste à cause de ça, il faut parler en son temps des robes qu'il faut soigner, et de ci et de çà, est-ce que vous comprenez, oui ou non? Et jusque là, Reb Tèvié nous voulons boire une goutte de *schnaps,* le 'haïm à la vôtre; est-ce que voulez-vous, oui ou non? » — « Une goutte de schnaps? je ne dis, ma foi, pas non ; mais qu'est-ce que ça vient faire dans l'affaire? Comme on dit : « Odom, odom », un homme est un homme, et un schnaps est un schnaps... »

Bref, pour vous raccourcir, nous avons bu une bonne goutte de schnaps, « kakossouv », comme c'est commandé. Et pendant ce temps, la Yidenè avec le nez court a apporté le samovar, et nous avons bu chacun un verre de punch, et nous avons causé comme deux amis, de celui-ci et de celui-là, et du parti, et de nouveau de celui-ci et de celui-là, et de nouveau du *schiddish.*

« Est-ce que vous savez seulement quel brillant elle est, ma Tseitel? que je lui dis. Un brillant

'Houpè, dais nuptial.
Schnaps, eau-de-vie.
Schiddisch, parti.

comme ça, sur la balance de la boucherie, il ne se laisse pas peser ! » — « N'ayez seulement pas peur, Reb Tèvié, qu'il me dit : ce qu'elle mangera la semaine chez moi, elle n'a pas mangé chez vous le *schabess !* » — « Manger ! manger ! que je lui réponds ; le riche ne mange pas des roubles, et le pauvre ne mange pas des pierres !... Ma Tseitel, je vous dis ; même si vous auriez des deux cent mille, elle vaut mille fois plus dans son petit talon, que vous dans vos deux cent mille ! »

Bref, pour vous raccourcir, je crois que nous avons crié un peu, et trinqué un peu ; et quand je suis venu à la maison, c'était tard dans la nuit, et mes pieds étaient lourds à porter. Ma femme, tout de suite elle a connu que je n'étais pas en ordre, et elle m'a donné le bonsoir comme je méritais.

« Voyons, ne te fâche pas, que je lui dis. Et j'étais content, que j'aurais voulu danser !... Ne crie pas si fort, ma Goldè, mon cœur ; et dis-moi *maseltof !* » — « Un maseltof de malheur que je te souhaite qu'est-ce que tu as fait encore ! Pour sûr, la vache est perdue, n'est-ce pas ? Tu l'as vendue à Leizer Wolff ? » — « Bien plus pire, que je réponds. » — « Alors tu l'as changée contre une autre ? Ce pauvre Leizer Wolff, tu l'as *gehoutzt*, 'helilè Dieu garde ? » —

Schabess, sabbat.
Maseltof, félicitations.
Gehoutzt, grugé.

« Encore bien plus pire » — « Eh bien parle, voyons, dis quelque chose ! Combien est-ce qu'on doit te payer pour une parole, maintenant ? » — « Maseltof à toi ma Goldè, que je dis, maseltof à toi et maseltof à moi : notre Tseitel est devenue une fiancée, oui, une fiancée, une kallè ! » — « Je vois qu'est-ce que c'est, qu'elle répond. Tu es *schicker*, n'est-ce pas ? Tu as bu un schnaps ? » — « Un schnaps, oui, ça c'est vrai, j'ai bu un schnaps avec Leizer Wolff ; et un punch aussi j'ai bu avec Leizer Wolff ; mais je suis quand même encore dans ma raison ; et je te dis : Maseltof, maseltof, ma Goldè ; notre Tseitel, notre fille est devenue une kallè avec Leizer Wolff ! »

Et je lui ai raconté l'entière histoire, depuis Olef jusqu'à Tov, depuis A jusqu'à Z, et quand, et quoi, et comment ; et je n'ai pas laissé tomber un cheveu.

« Sais-tu une fois, Tèvié ? qu'elle me répond. Aussi vrai que Dieu m'aide, mon cœur me l'avait dit, que ce Leizer Wolff ne demandait pas toujours pour rien après toi. Mais je n'osais pas seulement me le penser : j'avais peur qu'à la fin des fins, ça ne donnerait, 'helilè Dieu garde, rien du tout. Mais, Dieu soit loué !... « Beauscher ouvekoved », en honneur et richesse qu'elle vieillisse avec lui !... Sa première femme, Froumè-Sorè *sélig*, ne l'a pas toujours

Schicker, gris.
Sélig, défunte, bienheureuse.

eu bon, c'est vrai... Mais elle était une Yidenè qui ne s'arrangeait avec personne (qu'elle me le pardonne, je ne devrais pas le dire, la nuit surtout !) Notre Tseitel, *oumbeschrïè*, c'est autre chose, (longtemps qu'elle vive !) Merci, mon Dieu, merci, merci!... Eh! bien, Tèvié, qu'est-ce que je te disais, *schlemyhl* ? Est-ce qu'un homme a besoin de se faire des *dayiess* ? Quand ça doit arriver, ça arrive ! »... « Oui, que je réponds, c'est comme dans le *possuq*... » — « Qu'est-ce que tu me viens de nouveau avec un possuq, quand on doit soigner pour la *'hassenè* ? qu'elle me dit. Avant tout, je veux compter avec Leizer Wolff, tout ce que ma Tseitel a besoin. Elle n'a pas seulement un fil de linge et pas non plus une paire de bas ! Maintenant il lui faut des robes, tu comprends : une en soie, pour la 'hassenè, et une en laine pour l'été, et une pour l'hiver ; et des chemises qu'il lui faut, et des jupons, et des manteaux, — un avec du chat pour la semaine, et un avec des rubans pour le *schabess ;* et des bottes aussi avec des talons, qu'il lui faut ; et un corset, et des gants, et des mouchoirs et une ombrelle qu'il lui faut, et tout ce qu'une fille a

Oumbeschrïè, ne la vantons pas trop !
Schlemyhl, bêta.
Dayiess, soucis.
Possuq, verset.
'Hassenè, noce.
Schabess, sabbat.

besoin au jour d'aujourd'hui. » — « Mais, ma Goldè, mon cœur, que je dis, d'où est-ce que tu as tout à coup toutes ces connaissances ? » — « Et pourquoi est-ce que je ne dois pas les avoir? qu'elle répond. Est-ce que je suis été avec des bêtes ou est-ce que je suis été avec des gens ? Laisse-moi seulement faire. Dieu merci, Leizer Wolff est un *Yid* qui a quelque chose ; et il ne voudra pas non plus qu'on montre sur lui avec le doigt ! »

Bref, pour vous raccourcir, nous avons ainsi parlé jusqu'au matin. « Mets ensemble le fromage et le beurre, que je dis à ma vieille, et laisse-moi partir à Boïberick. Tout est beau et bien, mais le commerce est quand même le commerce. »

Le tôt-matin, il faisait encore noir, j'ai attaché le cheval après la voiture, et je suis parti à Boïbérik. Et quand je suis arrivé sur le marché, à Boïbérik, (est-ce qu'il y a un secret pour les Yids ?) on me lance tout de suite déjà des *maseltof* de tous les côtés : « Maseltof ! maseltof ! Reb Tèvié. Eh bien, quand est-ce qu'on va à la noce ? » — « Pareillement, que je réponds, mais c'est de nouveau comme on dit : le père n'est pas encore né, et vous mariez la fille ! » — « Schtouss, des bêtises ! qu'ils répondent : vous devez quand même payer un verre de schnaps ! »

Bref, pour vous raccourcir, d'abord primo, je place

Yid, juif.
Maseltof, félicitations.

ma marchandise, première qualité comme toujours, et vite comme toujours ; ensuite je bois le schnaps avec la compagnie, le 'haïm, à la santé ; et après, je me mets assis sur la voiture et je pars à la maison, vivant et content comme un *'hossid*. Je roule dans la forêt ; c'est l'été, le soleil cuit ; mais il y a l'ombre des arbres de chaque côté, et l'odeur des sapins, « me 'haïè nefoschèss », qui ressuscite les âmes ; et je me fais large, comme un baron, dans la voiture, et je lâche les rênes à mon cheval, et je lui dis : « Tu peux, ma foi aller tout seul ; tu connais le chemin, camarade ! » Et à ma voix aussi, je lâche les rênes, et je chante le *Hallel*. Et je regarde dans le ciel, en haut, et mes pensées descendent sur la terre, en bas : « Haschomaïm schomaïm... », le ciel est pour Dieu ! et la terre, aux enfants des hommes, il en fait cadeau ! Voilà pourquoi : « Ohavti », j'aime Dieu ; parce qu'il écoute sur ma voix et sur ma prière, et il penche son oreille vers Tèvié, quand Tèvié a le daless et le tsoress, la pauvreté et la misère tout autour. Une fois, c'est une vache qui me crève en plein jour, et une autre fois, c'est un de ma famille, un malchançard, un schlemmasel de Mena'hem Mendel qui m'emporte le dernier billet ! Et je me pense déjà, « behofzi », trop pressé, —

'Hossid, pieux, saint, nom d'une secte mystique.
Hallel, psaumes qui se chantent à l'occasion de certaines Fêtes et de la Nouvelle-Lune.

que c'est fini avec Tèvié et que le monde est tombé sur Tèvié. Alors Dieu, qu'est-ce qu'il fait? Dans Leizer Wolff il met une pensée : que Leizer Wolff doit prendre ma Tseitel, ma fille, comme elle est et comme elle a! A cause de ça, « Ode'ho, ode'ho! », je te loue deux fois, mon Dieu! parce que tu as fait attention sur Tèvié et que tu es venu pour aider Tèvié, et que j'aurai de la satisfaction de ma fille, quand j'irai chez elle en visite, et que je rencontrerai du linge plein les armoires, et le garde-manger plein avec du *gaenseschmaltz* et des confitures, et des cages pleines avec des poulets et avec des volailles, et avec des oies, et avec des canards. »

Et je roule comme ça, encore une, deux verstes; et qu'est-ce que je m'aperçois, au milieu sur le chemin? Quelqu'un qui a la forme comme d'une femme. Je roule plus près, et je regarde dessus : Ma Tseitel, ma fille!... Pourquoi quelque chose a déchiré dans mon cœur, quand je l'ai vue, ça je ne sais pas!

Je saute en bas de la voiture : « C'est toi, Tseitel? Qu'est-ce que tu fais ici? » Et voilà qu'elle me tombe sur le cou en pleurant. « Dieu est avec toi, ma fille! Qu'est-ce que tu pleures? » — « Oh papa! qu'elle me dit, papa! papa! »; et elle barbouille toute sa figure avec ses larmes. Ça me devient sombre dans les yeux et serré dans le cœur. « Quoi? qu'est-ce

Gaenseschmaltz, graisse d'oie.

qui t'est arrivé, ma fille? » que je lui dis. Et je la prends autour du cou, et je la caresse et je l'embrasse. Et elle, d'une voix comme un souffle, elle dit : « Oh! papa, mon petit papa... Chaque trois jours, un morceau de pain, si tu veux!... Mais ra'hmoness! pitié! Aie pitié pour moi : je suis si jeune, papa! je suis si jeune!... »

Et elle tombe presque en évanouissement!... « Qu'est-ce que tu as besoin de pleurer? » que je lui dis. « Hakol hével », tout est vanité; même la carpe farcie, on ne la digère pas toujours!... Allons! grimpe plutôt sur la voiture. La maman attend sur nous : elle doit se figurer qui sait quoi! »

Bref, pour vous raccourcir, nous nous sommes assis tous les deux sur la voiture, et j'ai commencé avec les paroles : « Vois-tu, que je lui dis, nous n'avons pensé, 'helilè Dieu garde, rien de mal, aussi vrai comme Dieu sait la vérité. Nous avons voulu seulement ton bien. Si ça ne se laisse pas faire, ça ne se laisse pas faire! Mistamè, sans doute, ça n'était pas destiné pour toi, ma Tseitel, d'être au large et de devenir une balebostè, une dame, avec une maison et avec tout ce qui est bien. Et, pour nous, ça n'était pas non plus destiné d'avoir un peu de bon dans nos vieilles années, contre tout ce que nous avons trimé le jour et la nuit : jamais une minute, toujours tirer la brouette, toujours tirer le daless, la misère ; et toujours la

malchance, le schlemmasel tout autour ! » — « Oh ! papa ! papa, » qu'elle me fait. Et de nouveau elle commence avec des larmes. « Je veux chercher une place, et porter la terre, et creuser la terre ! » — « Qu'est-ce que tu te penses ? sotte fille, que je réponds. Est-ce que je te dis quelque chose ? est-ce que je te fais des raisons ? Non, je dis seulement que c'est sombre dans mon cœur, et je cause au « Ribono schel olom », au Maître du monde : comment est-ce qu'il se conduit avec Tèvié ! Il est un « Av hora'hmon », un Père de miséricorde ; il a pitié pour moi, et il soigne pour moi ! Mais il sait, ma foi, aussi régler mon compte ! Et je dois quand même dire : « Haï veqaïom », tu es le Vivant, l'Éternel ! Il est en haut, dans la hauteur, et nous, nous sommes en bas, dans la profondeur, enfoncés profond, profond, dans la terre, et nous devons dire qu'il est juste et que sa justice est juste ! Et si je veux une fois seulement voir autrement, est-ce que je ne suis pas un grand *schlemyhl ?* Qu'est-ce que je veux crier, et qu'est-ce que je veux faire du bruit ? Qu'est-ce que cela signifie, si moi, un petit ver de terre, qui rampe sur la terre... Le plus petit vent qui souffle, et, en un petit clignement d'œil, je ne suis plus rien du tout, si Dieu veut !... Et je me mettrais en avant, et, avec mon intelligence de

Schlemyhl, sot.

schlemyhl, je voudrais lui dire des raisons, comment il doit conduire le monde ? Qu'est-ce que je peux commencer ? Dans nos livres, c'est écrit : Quarante jours avant que la fille est seulement créée dans le ventre de la mère, un ange vient et crie : « La fille d'une telle sera la femme d'un tel ! » Tseitel, la fille de Tèvié, peut, ma foi, marier Gutel, le fils à Sora'h, si Dieu veut ; et Leizer Wolff, le boucher, il peut, où il veut, chercher sa bouchère ! Celle qui est pour lui ne s'en sauvera pas ; et celui qui est pour toi, ma Tseitel, il viendra aussi ! Mais vite, qu'il vienne : Omein, ainsi soit-il !... Si seulement la maman ne crierait pas trop fort ! Ach ! du lieber Gott, mon Dieu, mon Dieu ! qu'est-ce que tu vas entendre, Tèvié ! »

Bref, pour vous raccourcir, nous sommes arrivés chez nous, et je défais le cheval de la voiture, et je me mets assis près de la maison, sur l'herbe ; et je réfléchis qu'est-ce que je pourrais bien trouver pour une histoire de Mille et une Nuits, pour ma femme, pour me sortir de là... C'est l'été : le soleil tombe ; les grenouilles, là-bas, font coa, coa, coa ; le cheval grignote l'herbe ; les vaches viennent du commun, et elles sont au-dessus des seilles, et elles attendent qu'on doit les traire ; l'herbe sent bon tout autour : un paradis, un vrai Gan Eiden !

Et je reste assis, et je regarde, et je me pense, comme avec intelligence le « Ribono sohel olom »,

le Maître du monde, a créé le monde, et comme chaque créature, depuis l'homme jusque la bête, — *lehavdil* ne pas confondre ! — doit se gagner son pain ! Rien pour rien : toi, vache, tu veux brouter ? Eh ! bien laisse qu'on te traie, et donne ton lait pour un Yid, avec sa femme et avec ses enfants. Et toi, cheval, tu veux mâcher ? Eh ! bien, cours là-bas et retour, à Boibérik, avec la voiture pleine. Et toi, homme, tu veux un morceau de pain ? Eh ! bien, va, trime, trais les vaches, porte les seilles, fais le beurre, fais le fromage, attache le cheval à la voiture et traîne-toi tous les matins devant les villas à Boïbérik ! et courbe-toi devant tous les riches de Yéhoupetz, et souris-leur, et flatte-leur, et glisse-toi dans leur cœur, et surtout fais attention qu'ils ne soient pas vexés, 'helilè Dieu garde !... »

Mais une petite question reste quand même : « Ma nischtano ? » Où est-ce que c'est écrit que c'est juste Tèvié qui doit trimer pour eux, et se lever le tôt-matin, quand Dieu dort encore, pour qu'ils aient, avec leur café bon chaud, un frais morceau de fromage et de beurre ? Où est-ce que c'est écrit, que c'est juste Tèvié qui doit se couper en quatre pour manger la soupe avec l'avoine, et que, eux, les riches de Yéhoupetz, ils doivent reposer devant les villas, et ne pas tremper seulement

Lehavdil, littéralement : pour séparer (sous-entendu : le sacré du profane).

une main dans l'eau froide, et manger des canetons et des *knepfflich* ? Est-ce que je suis un autre Yid qu'eux ? Est-ce qu'il ne serait pas juste que Tèvié aussi doit s'asseoir une fois un été devant une villa ?... Mais alors, qui est-ce qui irait porter le beurre et le fromage ? Et qui est-ce qui irait traire les vaches ? Eux, peut-être, n'est-ce pas ? les riches de Yéhoupetz ? »... Et je commence de me tordre de rire, d'avoir pensé seulement une bêtise pareille ! Comme on dit : « Si Dieu voudrait écouter tous les schlemyhls, il serait joli, le monde ! »...

« Un bon soir, Reb Tèvié », que j'entends quelqu'un qui appelle. Je regarde tout autour : je le connais, ma foi ; c'est Mottoul Kamisol, un garçon tailleur de Anatewké. « Borou'h habo », béni celui qui vient ! que je réponds. Moschia'h, le Messie, qu'il vienne aussi vite !... Allons, mets-toi un peu assis sur la terre de Dieu et dis-moi comment est-ce que tu arrives ici tout à coup. » — « Comment est-ce que j'arrive ici ? Avec les pieds », qu'il me fait Et il se met assis à côté de moi sur l'herbe, et il regarde là-bas où sont les filles, qui tournent avec les pots et avec les brocs...

« Je voulais déjà longtemps venir chez vous ; qu'il dit ; mais je n'ai pas seulement une minute. Je suis maintenant tailleur chez moi, et l'ouvrage,

Knepfflich, boulettes de farine.

« Boré'h Haschem, » Dieu soit loué, elle ne manque pas ! Chaque tailleur en a, cet été, de l'ouvrage ; tous les jours, c'est une noce : chez Bérel Fontasch, c'est une noce, et chez Yossel Scheigetz, c'est une noce ; chez Mendel Sayika, c'est une noce, et chez Yankel Pisskatsch, c'est une noce ; chez Moschè Gorgel, c'est une noce et chez 'Haïm Loschek, c'est une noce ; et même chez Trigubicha la veuve, c'est une noce. » — « Oui, que je réponds, chez le monde entier, c'est une noce ; chez Tèvié seulement ce n'est pas une noce. « Mistamè », sans doute, Dieu pense que Tèvié ne mérite pas. » — « Vous vous trompez, Reb Tèvié, qu'il fait. Si vous auriez voulu, ce serait, maintenant, une noce aussi chez Reb Tèvié. » — « Quoi ? comment ? qu'est-ce que tu dis ? que je réponds. Est-ce que peut-être tu saurais un parti pour ma Tseitel ? » — « Pour votre Tseitel, sûr, que je sais un parti ! » — « Quelque-chose au moins qui irait ? » que je réponds ; et je me pense : « Ce serait beau, s'il penserait à Leizer Wolff, le boucher ! » — « Quelque chose qui irait sur mesure », qu'il me répond ; et il regarde toujours là-bas, sur les filles. — « Le garçon, d'où est-ce qu'il est ? que je dis. S'il sent après la boucherie, je ne veux pas seulement entendre un mot ! » — « 'Helilé Dieu garde, qu'il sente après la boucherie ! Non, non, Reb Tèvié ! vous le connaissez

très bien. » — « Alors dis une fois qui est-ce que c'est, le garçon ? » — « Qui est-ce que c'est le garçon ? qu'il me fait. Le garçon, c'est moi. »

Quand il a eu ça prononcé, je suis sauté sur mes pieds, et lui, sur ses pieds il est sauté ; et nous avons resté l'un contre l'autre, comme des coqs.

« Est-ce que tu es devenu fou-meschugguè, que je lui dis, ou bien est-ce que tu as seulement perdu l'esprit ? Alors tu es le *schad'hen*, et tu es le *'hossen* ? c'est toi qui demandes pour le garçon, et c'est toi qui es le garçon ? c'est toi qui es la noce, et c'est toi qui es la musique de la noce ? — Une chose pareille je n'ai jamais de ma vie entendue ! » — « Ce que vous dites, qu'il me répond, Reb Tèvié, que je suis fou-meschugguè, à mes ennemis je le souhaite ! Mais moi, *oumbeschrïé*, je ne le suis pas. Pour vouloir votre Tseitel, on n'a, ma foi, pas besoin d'être fou-meschugguè. Voulez-vous une preuve ? Leizer Wolff est le plus grand riche chez nous ; et votre Tseitel, il a voulu la prendre, comme elle est et comme elle a... Toute la ville le sait déjà... Et, ce que vous dites, que le schad'hen doit causer-schmussè pour le garçon, et que le garçon ne doit pas causer-schmussè pour le garçon, moi, je vous dis : A quoi

Schad'hen, agent matrimonial.
'Hossen, fiancé.
Oumbeschrïé, sans trop me vanter.

est-ce que ça sert tant causer-schmussè? Moi, et votre Tseitel nous avons, déjà un an, donné la parole que nous marions! »

S'il m'aurait planté un couteau dans le cœur, ça m'aurait fait plaisir autant comme ces paroles. D'abord primo, comment est-ce qu'un Mottoul tail leur vient à être un gendre pour Tèvié? Et ensuite secundo, qu'est-ce que ça signifie : ils ont donné la parole qu'ils marient ensemble? « Et alors, moi, Tèvié, où est-ce que je suis? que je lui dis. Est-ce que j'ai aussi à dire une opinion pour mon enfant, oui ou non? Ou bien est-ce qu'on ne me demande déjà plus rien? » — « 'Helilè Dieu garde, qu'on ne vous demande pas, qu'il fait. Je suis pourtant juste venu causer, aussitôt quand j'ai entendu que Leizer Wolff veut prendre votre Tseitel, votre fille, que j'aime, un an déjà. » — « Naturellement, je comprends, que je réponds. Quand Tèvié a une fille comme ma Tseitel et quand toi tu t'appelles Mottoul Kamisol et que tu es un garçon tailleur, pourquoi est-ce que tu ne l'aimerais pas, ma Tseitel? » — « Non, qu'il répond, ça n'est pas comme ça, c'est autrement que je voulais vous dire; je voulais vous dire que j'aime votre Tseitel, un an déjà, et que votre Tseitel aussi m'aime, un an déjà, et que nous avons donné la parole que nous marions. Mais j'ai remis sur plus tard de vous parler, jusque j'ai une paire de roubles de côté, pour acheter une machine

à coudre, et aussi pour m'habiller comme ça se convient ; parce qu'au jour d'aujourd'hui, un garçon qui se convient doit avoir au moins deux habits et aussi beaucoup de gilets ! » — « Mais qu'est-ce que vous voulez devenir, enfants que vous êtes, et qu'est-ce que vous allez faire après la noce ? Qu'est-ce que tu vas donner à ta femme à manger ? des gilets ? » — « Eh ! qu'il me fait, vous m'étonnez, ma foi, Reb Tèvié, quand vous dites des choses pareilles. Et vous, quand vous avez marié, est-ce que vous aviez une maison ? Et c'est allé pour vous quand même, n'est-ce pas ? Et le peuple d'*Isroèl* ? Est-ce que le peuple d'Isroèl a une maison ? Et, pour le peuple d'Isroèl, c'est allé quand même, n'est-ce pas ? Alors quand ça va pour le peuple d'Isroèl, pourquoi est-ce que ça n'irait pas aussi pour un enfant du peuple d'Isroèl ? qu'il dit... Et puis, j'ai aussi mon travail, qu'il dit, le travail de mes mains... »

Bref, pour vous raccourcir, je réfléchissais, et je me pensais : « C'est vrai ! Comment est-ce que les Yids marient chez nous ? Si nous, les pauvres, on voudrait regarder sur tout, est-ce qu'on marierait jamais ?... » Mais une chose me fâchait, et je ne pouvais pas comprendre : « Qu'est-ce que ça signifie qu'ils donnent la parole, eux sans moi, et qu'ils

Isroèl, Israël.

marient, eux sans moi? Qu'est-ce qu'est que ça pour un monde, au jour d'aujourd'hui? Comment? un garçon fréquente avec une fille, et il lui dit : nous devons donner la parole que nous nous marions ensemble? Alors quoi? Les oignons n'ont plus de maîtres?... » Seulement, quand je regarde sur mon Mottoul, comme il est là, qui laisse tomber la tête, comme un qui a fait un péché, et comme il est sérieux et sans mauvaise idée dans son cœur, alors je me pense : « Qu'est-ce que tu as besoin de faire tant d'histoires, Tèvié? Est-ce que tu es d'une si grande famille? Est-ce que Reb Tsotselè est ton grand-père? Ou bien est-ce que peut-être c'est pour la dot que tu lui donnes, à ta Tseitel, ou pour les robes, ou pour le linge? Mottoul Kamisol est un garçon tailleur, c'est vrai; mais un bon garçon, et un honnête garçon; et avec son ouvrage il peut gagner le pain pour sa femme et le pain pour ses enfants. Alors qu'est-ce que tu as contre lui? Allons, Tèvié, laisse toutes tes manières, et dis une fois : oui; comme dans le *possuq* : « Sola'hti kidevoré'ho », selon comme Dieu commande, j'ai pardonné!... Oui, mais qu'est-ce que je veux commencer avec ma vieille? Pour sûr, je vais recevoir d'elle sur l'assiette et sur le plat, comme elle dit! Comment est-ce que je veux lui dire la chose, pour qu'elle aussi dise : oui? »

Possuq, verset.

« Sais-tu quoi Mottoul? que je dis au garçon; va toi à la maison; et ce temps-là, moi je veux mettre tout en ordre ici, comme ça se convient, et *schmussè* avec celui-ci et avec celui-là; et demain, si Dieu veut, nous arrangeons la chose. Va en santé, et une bonne nuit, et des bons rêves! »

Et moi aussi, je me mets pour dormir. Seulement le sommeil ne prend pas. Et je me pense, je me pense, et je me casse la tête de penser, comment est-ce que je dois faire, pour que ma vieille aussi dit oui. Et quand je dors... Écoutez maintenant, Reb Scholem Alei'hem, le nouveau miracle : le miracle que Tèvié fait exprès pour Tèvié.

« Vayehi ba'hatsi halailo », c'était dans la moitié de la nuit. Tous ronflaient avec appétit dans la maison; et voilà, tout à coup, que Tèvié se réveille, et que je commence de crier : « Au secours! au secours! », avec toute ma voix... Ça se comprend que toute la maison se réveille aussi, et, avant tout, ma Goldè. « Dieu est avec toi, Tèvié! » qu'elle me fait. Et elle me secoue et elle me dit : « Lève-toi, voyons; qu'est-ce que tu as, que tu cries au secours? »

J'ouvre les yeux, je regarde tout autour, et j'appelle : « Où est-ce qu'elle est? Où est-ce qu'elle est? » — « Qui, elle? Qui est-ce que tu cherches? »

Schmussè, causer.

— « Froumè-Sorè *sélig*, la femme à Leizer Wolff : il n'y a pas longtemps, elle était là ! » — « Tu parles en fièvre, que ma vieille répond. Dieu est avec toi, Tèvié ! La Froumè-Sorè de Leizer-Wolff, déjà longtemps elle est sur le vrai monde, là-haut ! » — « Qu'elle est morte, je sais, — que je dis. Mais, quand même, elle a été là, ici, près de mon lit ; elle parlait avec moi, elle me prenait à la gorge ; pour sûr, elle voulait m'étrangler ! » — « Dieu est avec toi, Tèvié ! — que ma vieille me dit. Qu'est-ce que tu *schmuss* ? Tu as rêvé un rêve, un 'holem ! Crache trois fois, et raconte qu'est-ce que tu as rêvé. Je veux te le tourner en bien. »

« Donne-moi d'abord un verre d'eau, et, après, je veux te raconter mon 'holem que j'ai rêvé. Seulement, tu ne dois pas t'effrayer, ma Goldè, et penser qui sait quoi ! 'hélilè Dieu garde : parce que c'est écrit dans nos livres, que seulement la troisième part de nos rêves devient de la vérité après ; le reste, c'est des schtouss, des bêtises... Et maintenant, ma reine, voilà qu'est-ce que j'ai rêvé. Il y avait chez nous une fête, une sim'hé... Qu'est-ce que c'était pour une sim'hé ? Une fiançaille ? Une noce ? Je ne sais pas. Il y avait des hommes, toutes sortes, et des Yids et des femmes, et le *Râv* et le

Sélig, bienheureuse.
Schmuss, bavardes.
Râv, rabbin.

scho'het, et des musiques aussi. Et voilà la porte qui s'ouvre. Et qui est-ce qui entre? C'est la grand' mère Tseitel *sélig,* paix sur elle! »

Quand ma vieille a entendu parler de la grand' mère Tseitel sélig, elle est devenue pâle comme le mur, et elle a dit : « La grand'mère Tseitel sélig! Comment est-ce qu'elle avait l'air? » — « Comment est-ce qu'elle avait l'air? » que je réponds; à tous mes ennemis je le souhaite, l'air comme elle avait! Jaune comme la cire, avec le *sargueness,* tout blanc, 'helilè Dieu garde! » — « Et qu'est-ce qu'elle disait, la grand'mère Tseitel sélig? » — « Maseltof, je félicite, Tèvié ! qu'elle disait. J'ai du contentement, que vous avez choisi pour votre Tseitel — qui a le même nom comme moi — un beau *'hossen,* qui est un qui s'appelle Mottoul, comme le petit nom de mon oncle Morde'hè sélig, — et qui est un bon garçon, quand même il est un garçon tailleur... »

« Quoi? dit ma Goldè. Qu'est-ce que tu dis? Comment est-ce qu'un garçon tailleur viendrait dans notre famille? Dans notre famille, il y a, *oumbeschriè,* des melamed qui apprennent les enfants, et des 'hazen qui chantent à la *schoul,* et des

Scho'het, sacrificateur.
Sélig, défunte, bienheureuse.
Sargueness, vêtement mortuaire.
'Hossen, fiancé.
Oumbeschriè, sans trop nous vanter.
Schoul, synagogue.

schamess qui gardent à la schoul, et des minienlaït qui font le dixième quand on prie à la schoul ! Mais des schnaider, des tailleurs, il n'y en a pas, 'helilè Dieu garde ! » — « Laisse-moi parler ! que je lui réponds. Ta grand'mère Tseitel sélig doit pourtant savoir autant comme toi ! Moi aussi, je lui ai dit, à la grand'mère Tseitel sélig : Pourquoi est-ce que vous dites, grand'mère Tseitel sélig, que le fiancé à notre Tseitel s'appelle Mottoul et qu'il est un tailleur, quand le fiancé à notre Tseitel s'appelle Leizer Wolff et qu'il est un boucher ? » — Et la grand'mère Tseitel sélig m'a répondu : « Non, le fiancé à votre Tseitel s'appelle Mottoul Kamisol, et il est un tailleur, et elle doit vieillir avec lui « beauscher ouvcoved », en honneur et en richesse. » — « Bien, que je réponds, grand'mère Tseitel sélig. Mais alors qu'est-ce que nous voulons commencer avec Leizer-Wolff ? Je lui ai pourtant donné hier la parole ? » — Et quand j'avais seulement dit ces mots, je fais un regard : la grand'mère Tseitel n'est plus là ! et, à sa place, c'est la Froumè-Sorè sélig de Leizer-Wolff qui a poussé ! — Et elle me dit : « Reb Tèvié, je vous ai toujours cru pour un Yid qui est gelernt, qui a de l'instruction ! Alors comment est-ce que ça vient que vous voulez me faire des choses pareilles ? que votre Tseitel doit m'hériter et rester dans ma maison, et tenir mes clefs, et mettre mes robes, et mettre mes perles ? » — « Qu'est-ce que j'en peux ? que je lui

réponds; c'est Leizer-Wolff qui a voulu ! » — « Leizer-Wolff, Leizer-Wolff ! qu'elle me fait ; Leizer-Wolff, une mauvaise mort il mourra ! Et votre Tseitel, Reb Tèvié, dommage pour elle ; mais quand elle sera seulement trois semaines chez lui, je viens la nuit, et je lui étrangle le cou, à votre fille Tseitel, oui, je lui étrangle le cou, comme ça !... » Et dans le même temps, la Froumè-Sorè sélig de Leizer-Wolff commence de me pousser avec ses mains sur le cou, de me pousser, de me pousser !... Et si tu ne m'aurais pas réveillé, ma Goldè, mon cœur, sûr, jusque dans l'autre monde elle m'aurait poussé ! »

« Tfu ! tfu ! tfu ! que fait ma vieille; et, trois fois, elle crache. — Dans le fleuve ça doit couler ! Dans la terre, ça doit tomber ! Dans le toit ça doit grimper ! Dans le bois ça doit rester ! Seulement à nous et à nos enfants, ça ne doit pas être méchant !... Un vilain 'holem que tu as rêvé ! Tèvié ! Sur les jambes de Leizer-Wolff, et sur les bras de Leizer-Wolff et sur la tête de Leizer-Wolff, ton rêve doit venir ; et Mottoul Kamisol, pas un seul doigt il ne doit perdre ! Et quand même il est un tailleur, puisqu'il a son nom comme le petit nom de l'oncle Morde'hè sélig, sûr, il n'est pas un tailleur de naissance ! Et si la grand'mère Tseitel sélig (la paix sur elle !) se dérange exprès, depuis l'autre monde, pour venir nous dire *mæseltof*, c'est que notre

Maseltof, félicitations.

Tseitel, notre fille, doit marier Mottoul Kamisol; et moi je dis : *Oméin !* »

Voilà juste le miracle que Tèvié a fait pour Tèvié, vous comprenez maintenant, Reb Scholem Alei'hem ? Parce que, si Tèvié n'aurait pas fabriqué toute cette histoire de rêve, depuis Olef jusque Tov, depuis A jusque Z, et si Tèvié n'aurait pas raconté de Froumè-Sorè sélig, et de grand'mère Tseitel sélig, ma vieille n'aurait jamais dit : « Oméin ! »... Qu'est-ce que voulez-vous ? Comme Schlomo hamélè'h, le roi Salomon, disait : « Une *Yidenè* reste une Yidenè, et une femme reste une femme ! »

Mais qu'est-ce que je dois vous prolonger plus longtemps ? Naturellement, le jour après, ça a été chez nous la fiançaille, et plus tard bientôt la noce ; et les deux, la paire, ils vivent, « Bore'h Haschem », Dieu soit loué ! tout à fait contents. Lui fait le tailleur, et il promène dans Boïbérik, d'une villa sur l'autre villa, et il reçoit de l'ouvrage. Et elle, le jour et la nuit, elle est attelée : bouillir et cuire, et laver, et graisser, et porter l'eau ; et, quand même, rien à manger dans la maison ! Si je ne leur apporterais pas, une fois ou l'autre, du lait, ou du beurre, ou du fromage, et aussi, par-ci par-là, quelques groschen, ça n'irait, ma foi, pas du tout

Oméin, amen.
Yidenè, Juive.

bien pour eux. Mais, ma Tseitel, elle dit quand même que ça va, et que si son Mottoul est en santé, tout est en santé !...

Eh ! bien, allez maintenant, Reb Scholem Alei-'hem, et causez aux enfants d'aujourd'hui ! C'est comme je vous ai dit au commencement : « Bonim guidalti », j'ai élevé des enfants... Tu peux trimer pour eux ! tu peux taper ta tête contre le mur pour eux !... « Vehem poschou bi » : sur toi ils n'écoutent quand même pas. Ils comprennent mieux, qu'ils disent !...

Qu'est-ce que voulez-vous, Reb Scholem Alei-'hem ? Les enfants d'aujourd'hui sont trop intelligents !

HODEL

Pour sûr, vous êtes étonné, Reb Scholem Alei'hem, qu'on ne voit plus Tèvié depuis si longtemps, et qu'en un coup, il est tout gris devenu ? Mais quand vous saurez seulement avec quelles tsoress, quelles misères, Tèvié se promène ! Comme on dit : « L'homme est plus faible que la mouche et plus fort que le fer ! »

C'est vrai, quand il y a seulement quelque part un coup à recevoir, qui est-ce qui le reçoit ? Tèvié !... Peut-être parce que je crois tout sur parole ? Oui, je sais, nos sages ont souvent dit : « Kabdéhou ve'haschdéiou », tu dois respecter, mais tu dois soupçonner !... Seulement, qu'est-ce que voulez-vous ? Si c'est chez moi une nature comme ça !... Je suis pour la confiance, et je ne fais pas de raisons contre celui qui vit là-haut : comme il fait, bien il fait. Et quand vous voulez faire des raisons contre lui, qu'est-ce que ça vous sert ? Je le dis toujours à ma vieille : « C'est un péché, Goldè, une nefèrè ! Il y

a chez nous une histoire, un *mèdresch...* » — « Qu'est-ce que tu me viens avec ton mèdresch? qu'elle répond. Nous avons une fille à marier; et après la fille, nous avons, *oumbeschriè*, deux filles, et après les deux filles, nous avons, oumbeschriè, trois filles! » — « Eh bien, qu'est-ce que ça fait, Goldè? que je dis. Nos sages ont juste vu ça d'avance : il y a chez nous un autre mèdresch... » — « Qu'est-ce que tu me viens maintenant avec un autre médresch ? qu'elle répond. Quand j'ai encore six filles à marier, oumbeschriè, je n'ai ma foi pas besoin d'un autre mèdresch !... » Qu'est-ce que voulez-vous qu'on cause avec une *Yidenè*, après ça!

Bref, c'est pour vous dire que les filles, c'est une marchandise qui ne manque pas beaucoup chez moi; regarder vous pouvez, et choisir vous pouvez; une plus belle que l'autre. Ça ne se convient pas que Tèvié le dit, mais chacun le dit : toutes, autant comme elles sont, des beautés. « Veal koulom », et par-dessus toutes, ma deuxième, ma Hodel, celle qui vient tout de suite après ma Tseitel, vous vous rappelez? ma Tseitel, qui s'était enflammée après le garçon tailleur... Elle est belle, je vous dis, ma Hodel; comme un morceau d'or elle brille! Et,

Mèdresch, pour midrasch ; parabole talmudique.
Oumbeschriè, sans trop nous vanter.
Yidenè, Juive.

pour le malheur de Tèvié, elle a une tête aussi : elle écrit le yiddisch, et elle écrit le russe ; et elle lit, elle lit : elle avale les livres comme des *knepflich !*

Pour sûr, vous demandez comment la fille de Tèvié vient avec les livres, quand le père de la fille de Tèvié vient seulement avec le beurre et avec le fromage ? Je demande juste la même question à toutes ces jeunesses d'aujourd'hui qui ne portent pas seulement une culotte, (sans vous blesser) et qui veulent quand même étudier! Étudier quoi? Étudier qui ? Est-ce que ma chèvre doit sauter dans le jardin du *goï ?*... Et qui est-ce qui étudie ? Les enfants des ouvriers, les enfants des garçons tailleurs, oui, aussi vrai comme Dieu doit m'aider! On part à Odessa, on part à Moscou ; on reste sur des greniers ; pendant des mois et des mois, on mange, pour viande et pour légumes, makess et be'horess, misère et misère ; et quand c'est fête, quand c'est Yontef, pour acheter un bout de hareng et un bout de pain, on se met à six ; on fabrique une société !

Bref, pour vous raccourcir, un de la compagnie est aussi venu chez nous : un... que je connaissais son père, qui était dans les cigarettes, et qui était

Knepflich, boulettes de farine.
Goï, non-juif, chrétien.

dans les *schnorrers* aussi. Que son père était dans les cigarettes, je ne lui fais pas reproche : si notre grand Reb Yo'honon Hassandlèr était assez bon pour coudre des bottes, — lui était ma foi assez bon pour avoir un père qui roulait les cigarettes ! Une chose seulement je lui reproche : est-ce qu'un schnorrer a besoin d'étudier ?... Il a une bonne tête, c'est vrai ; Pertschik, qu'il s'appelle en russe ; en yiddisch nous avons traduit : Pfefferl ; et il a juste l'air comme un pfefferl, un poivron, tout noir et tout petit. Seulement il a une bouche ; et, sa bouche, il l'ouvre, ma foi, grande ; et savez-vous qu'est-ce qui en sort, de sa bouche ? « Eisch lèhovo », du feu et de la flamme, du soufre et de la poix !

« Vayehi hayiom », et il arriva un jour... Je m'en retournais de Boïberik... J'avais vendu toute ma petite marchandise, mon fromage, mon beurre, ma crème, mes verdures, tout première qualité ; j'étais assis sur ma voiture, et je me pensais toutes sortes de choses : des choses du ciel et des choses de la terre, et de celui-ci et de celui-là ; et des riches de Yéhoupetz qui ont tant de chance, et de Tèvié qui a tant de malchance, et du petit cheval de Tèvié qui a autant de chance comme Tèvié... C'est l'été ; le soleil cuit, les mouches mordent. Comme le monde est grand et ouvert et vivant tout autour !

Schnorrer, mendiant.

Allons, Tèvié, lève-toi, et vole, vole jusque là-haut! Ou bien étends-toi et...

Je baisse mes yeux, et qu'est-ce que je vois? Un garçon, attelé à ses deux jambes, et qui marche sur le sable, avec son paquet sous son bras; et qui transpire, et qui se vente, et qui souffle, qui souffle toute son âme! « Ohé! Reb Yokeì! que je lui fais, allons! grimpe une fois sur ma voiture! Je suis vide, je te conduirai un peu. Comme c'est chez nous écrit : Si tu rencontres l'âne de ton frère, tu ne dois pas le laisser : encore plus pas, si c'est un homme! » Il rit, le pauvre, et il ne se laisse pas longtemps prier, et il grimpe dedans sur la voiture.

« D'où vient un garçon comme toi? » que je dis. « Un garçon comme moi vient de Yéhoupetz », qu'il répond. « Qu'est-ce qu'un garçon comme toi a à faire à Yéhoupetz? » que je dis. « Un garçon comme moi a à faire pour ses examens », qu'il répond. « Qu'est-ce qu'un garçon comme toi veut apprendre pour un métier? » que je dis. « Est-ce qu'un garçon comme moi sait déjà qu'est-ce qu'il veut apprendre pour un métier? » qu'il répond. « Alors pourquoi est-ce qu'un garçon comme toi se casse la tête à étudier? » que je dis. « N'ayez pas de *dayiess* pour un garçon comme moi, Reb Tèvié, qu'il répond. Un garçon comme moi sait qu'est-ce qu'il

Dayiess, soucis.

se veut. » — « Si un garçon comme toi sait qui est-ce que je suis, que je réponds, dis-moi aussi un peu qui est-ce que tu es ? » que je dis. « Qui est-ce que je suis ? qu'il répond. Je suis un homme. » — « Je vois, que je dis, que tu n'es pas une bête. Mais dis-moi aussi un peu de qui est-ce que tu es l'enfant ?» — « De qui est-ce que je suis l'enfant ? qu'il répond. Je suis l'enfant de Dieu. » — « Je sais, que je dis, que tu es l'enfant de Dieu ; mais dis-moi aussi un peu de qui est-ce que tu es sorti ? » — « De qui est-ce que je suis sorti ? qu'il répond, je suis sorti d'Adam. » — « Je sais, que je dis, que tu es sorti d'Adam, mais dis-moi enfin comment est-ce que ton père s'appelle. » — « Comment est-ce que mon père s'appelle ? qu'il répond. Mon père s'appelait Pertschik. »

« Alors qu'est-ce que tu as besoin de tourner comme ça autour ? que je dis. Ton père était Pertschik, qui faisait dans les cigarettes ? » — « Mon père était Pertschik, qui faisait dans les cigarettes. » — « Et tu étudies dans les classes ? » — « Et j'étudie dans les classes. » — « Et comment est-ce que tu vis ? » que je dis. « Comment est-ce que je vis ? qu'il répond. Je vis avec ce que je mange. » — « Et qu'est-ce que tu manges ? » que je dis. « Qu'est-ce que je mange ? qu'il répond. Je mange qu'est-ce qu'on me donne. »

« Je comprends, que je dis : quand il y a, tu

manges ; et quand il n'y a pas, tu ne manges pas. Voilà qu'est-ce que c'est, quand on veut étudier dans les classes, comme les riches de Yéhoupetz font ! » — « Les riches de Yéhoupetz? qu'il répond. Avant que je fais comme eux, ils doivent tous crever, tous tant comme ils sont ! » — « Ça m'a l'air que tu es très *broguess* après les riches ! que je dis. Est-ce qu'ils ont peut-être partagé ensemble ce que tu devais de ton père hériter ? » — « Juste le contraire ! qu'il répond. C'est vous, Reb Tèvié, c'est moi, c'est nous tous bientôt qui hériterons les riches, je vous garantis ! » — « Sais-tu quoi ? que je lui fais : laisse plutôt tes ennemis, qu'ils répondent à ta place ; ils sont tes ennemis moins que toi ! Une chose je sais seulement : que tu es un pas mauvais garçon, et qu'on n'a, ma foi, pas besoin d'aiguiser ta langue ! Si tu as du temps, tu peux toujours venir à la maison aujourd'hui, le soir ; nous voulons *schmussè* ensemble et peut-être, en causant, tu attrapes chez nous un souper. »

Il ne se l'est pas laissé dire deux fois, et, le même soir, il est venu, quand le *borscht* était déjà sur la table, et que les *knepflich* étaient encore sur le four. « Allons, que je lui dis ; va et lave tes

Broguess, fâché.
Schmussé, bavarder.
Borscht, soupe aux choux.
Knepflich, boulettes de farine.

mains, comme c'est commandé dans la sainte *Thorè*. Et si tu ne vas pas et si tu ne laves pas tes mains, ça va aussi : je ne suis pas la police du bon Dieu ; je ne te donne ma foi pas le fouet pour ça ! »

Ainsi nous causons avec lui ; et quelque chose me tire vers le bonhomme. Quoi ? je ne sais moi-même pas, mais quelque chose me tire. Vous comprenez, Reb Scholem Alei'hem, Tèvié aime aussi parler une fois avec quelqu'un sur un *possuq* ou sur un *mèdresch,* ou réfléchir ensemble sur les choses du ciel. Qu'est-ce que voulez-vous ? Je suis comme je suis.

Voilà comment, depuis l'époque, le garçon a commencé de venir chez nous presque tous les jours. Le soir, quand il avait une fois fini avec ses leçons à donner, il venait reposer et schmussè. Est-ce que vous vous figurez, Reb Scholen Alei'hem, quelle peine c'est, ces leçons, pour un garçon ? Le plus grand riche de Yéhoupetz ne donne pas seulement dix-huit guilden dans la semaine ; et, pour ça, il faut encore déchiffrer les dépêches, et écrire les adresses, et soigner pour les commissions : si tu veux manger ton pain, tu dois savoir pourquoi ! Chez nous aussi il donnait des heures, oui, à mes filles : « Aïn ta'hass aïn », un œil pour un œil, une

Thoré, Loi de Moïse.
Possuq, verset.
Mèdresch, parabole talmudique.

gifle pour une gifle, comme on dit. Et il était comme un fils dans la maison ; les filles lui apportaient un verre de lait, et ma vieille soignait pour qu'il ait une chemise sur la peau et des bas aux pieds. Et c'est à l'époque que nous l'avons appelé Pfefferl le poivron, en place de Pertschik...

Une chose seulement ne voulait pas me plaire : souvent il se levait, il partait, et : « Vehayéled einénou », plus de Pfefferl ! « Où est-ce que tu t'es envolé, mon oiseau ? » que je lui disais : juste comme un poisson, l'oiseau répondait !... Je ne sais pas si vous aimez ça, Reb Scholem Alei'hem ; mais moi, je n'aime pas quand un homme a des secrets ; ce que j'aime c'est : « Vayedaber », et il dit, — et « Vayomer », et il parla...

Mais, par exemple, quand il commençait de parler, mon Pfefferl, pour le feu et pour l'eau il n'aurait pas arrêté ! Il parlait sur Dieu, et sur Moschia'h le Messie, et sur ce qui est juste, et sur ce qui n'est pas juste. Et ce qu'il disait était tout de travers, avec les pieds en haut et la tête en bas, comme, lemoschel par exemple, qu'un riche serait juste bon pour manger la crotte, et un pauvre serait bon pour manger le *butterkuch ;* parce que « le mieux, qu'il dit, c'est le travail avec les mains. » — « Oui, que je réponds ; mais le porte-monnaie avec

Butterkuch, gâteau au beurre.

l'argent, c'est encore mieux ! » Alors il devient en colère, et il crie que l'argent c'est le plus grand péché sur le monde, parce que l'argent fait le mensonge, et l'argent fait l'injustice sur le monde. Et il jette des exemples qui collent sur moi juste comme les petits pois sur le mur ! « Alors, que je lui réponds, avec ton raisonnement de foumeschugguè, ce serait injuste aussi, que je trais ma vache et que je fais trotter mon cheval ? » Et je lui demande des questions, comme Tèvié sait demander. Mais mon Pfefferl aussi sait disputer ; beaucoup trop qu'il sait, 'helilè Dieu garde ! et quand il a quelque chose dedans, il faut que ça vient dehors !

Une fois, nous étions assis, avant le soir, et nous causions, comme ça, de philosophie, qu'on appelle, et voilà que mon Pfefferl me dit : « Savez-vous, Reb Tèvié ? vous avez des filles, ma foi, très réussies. » — « Vraiment beèmess, que je réponds ; merci de la nouvelle. » — « Une surtout, qu'il fait : Hodel, l'aînée ; c'est une connaissante, Reb Tèvié, vous savez ! » — « Elle a à qui ressembler, que je dis : la pomme tombe près du pommier ! » Et dans le temps que je disais ça, je sentais que mon cœur devenait enflé de plaisir. Est-ce qu'il y a sur le monde un père qui n'aime pas faire louange de ses enfants ? Et qui est-ce qui pouvait se penser que bientôt, de ce louangement, 'helilè Dieu garde !...

Mais écoutez plutôt, Reb Scholem Alei'hem, écoutez !

« Vayehi érèv, vayehi vôkèr », et il fut soir, et il fut matin... Et voilà qu'une fois, entre jour et nuit, c'était l'été et je roulais avec ma voiture à travers les villas de Boïberik, et quelqu'un m'arrête. Je fais un regard : c'était Éfroïm le *schad'hen,* qui est comme tous les *schad'honem :* il fait dans les mariages. « Pardon excuse, Reb Tèvié, qu'il me fait ; je dois vous dire quelque chose. » — « Je n'ai rien contre, que je réponds, si c'est quelque chose de bon. » — « Vous avez, Reb Tèvié, une fille ? » qu'il dit. « J'ai, que je réponds, Reb Éfroïm, sept filles. » — « Je sais, qu'il répond, que vous avez sept; moi j'ai aussi sept. » — « Alors, que je réponds, nous avons quatorze filles ! » — « Plaisanterie de côté, qu'il dit, voilà la chose. Je suis, comme vous savez, un schad'hen, n'est-ce pas ? Donc j'ai pour votre fille un fiancé, un 'hossen ; mais un premier des premiers, un 'hossen de *'Hossenland.* » — « C'est-à-dire ? que je réponds. Qu'est-ce que vous appelez chez vous un premier des premiers, un 'hossen de 'Hossenland ? Si c'est un 'haïet qui fait des habits, ou un sandler qui fait des souliers, ou un melamed qui apprend les

Schad'hen, pluriel, *schad'honem.* agent matrimonial.
'Hossenland, Pays des Fiancés.

enfants, il peut ma foi rester assis là où il est ; un comme moi je n'ai pas besoin. Comme c'est écrit dans le *médresch*... » — « Voilà que vous recommencez déjà de nouveau avec vos *medroschem*, qu'il me fait. Quand on veut parler avec vous, Reb Tèvié, on doit serrer d'abord sa ceinture ; vous couvrez le monde avec vos medroschem, vous couvrez le monde ! Taisez-vous plutôt une fois et écoutez quel parti Éfroïm le schad'hen vous parle. »

Et il sort un papier et il lit des choses ! D'abord primo, l'endroit est un très bel endroit. Ensuite secundo, le garçon est le fils de quelqu'un, et je regarde beaucoup là-dessus, vous savez, Reb Scholem Alei'hem ; parce que Tèvié aussi n'est pas n'importe qui. Et puis il est un yodéïa-seifer, un qui se connaît dans les livres ! même qu'il peut lire les *petites lettres* ! Et là-dessus aussi je regarde beaucoup, parce qu'un *Yid* qui ne sait rien, je l'aime autant comme un Yid qui mange du *speck*. Vous pouvez aller sans chemise, si vous voulez ; si seulement vous savez qu'est-ce que *Raschi* pense, je vais avec vous ! Qu'est-ce que voulez-vous ? Tèvié est comme il est...

Médresch, pluriel, *médroschem*, parabole talmudique.
Les petites lettres, caractères dont la lecture est moins courante que celle des grands caractères de l'écriture hébraïque.
Yid, juif.
Speck, lard.
Raschi, célèbre commentateur.

« Et en plus, qu'Éfroïm dit, le garçon est bourré avec l'argent ; il a une voiture, un landau qu'il appelle, avec deux chevaux qui courent comme la fumée ! » — « L'argent, que je me pense, l'argent n'est pas une faute. J'aime encore mieux un riche qu'un *schnorrer*. Comme on dit : Dieu n'aime pas le schnorrer. Et pourquoi est-ce que Dieu n'aime pas le schnorrer ? Parce que, si Dieu aimerait le schnorrer, le schnorrer ne serait, ma foi, pas schnorrer ! »

« Et qu'est-ce que vous avez à dire encore ? » que je demande Éfroïm. « Que le jeune homme se languit de faire un parti avec vous, qu'il répond ; parce qu'il en veut une belle, une belle comme votre fille ! » — « Et qu'est-ce qu'il est pour un parti ? Un garçon, un veuf, un divorcé ? » — « Il est un garçon, un garçon déjà un peu dans les années, mais un garçon. » — « Et comment est-ce qu'il s'appelle ? » — « Ça, seulement, il ne veut pas dire. Apportez une fois votre fille à Boïberik, et alors je dirai comment est-ce qu'il s'appelle. » — « Qu'est-ce que ça signifie, que je réponds ; apporter ma fille à Boïberik ? Est-ce que ma fille est un cheval, ou une vache à vendre sur la foire, que je dois l'apporter à Boïberik ? »...

Bref, pour vous raccourcir, vous savez qu'un schad'hen, avec des paroles, fait qu'un mur n'est

Schnorrer, mendiant.

plus un mur. C'est décidé qu'après *schabess*, j'apporte ma fille à Boïberik... Et je me pense déjà toutes sortes d'idées. Je vois déjà ma Hodel, qui roule sur un landau, avec des chevaux qui courent comme la fumée, et le monde est jaloux sur le landau et sur les chevaux, et sur l'argent que Tèvié peut donner aux pauvres, ou prêter pour rien, avec l'argent de sa fille : vingt-cinq roubles à celui-ci, et cinquante roubles à celui-là, et cent roubles à celui-là... Parce que : le pauvre aussi est un homme !...

Et comme je me pense toutes ces idées, voilà deux gens qui sortent de la forêt, un qui a l'air comme un garçon, et une qui a l'air comme une fille. Ils marchent tout contre l'un de l'autre ; et comme ils causent bien ensemble ! « Qui est-ce que ça peut être ? » que je me pense. Je regarde à travers la flambée du soleil : je pourrais, ma foi jurer, qu'un des deux est Pfefferl ! « Avec qui est-ce qu'il va si tard, le pauvre ? » Je me cache du soleil, avec ma main, et je regarde encore plus fort. « Qui est cette fille ? Ça m'a l'air que ce serait ma Hodel !... Oui, oui, aussi vrai que je suis un Yid, c'est ma Hodel !... Alors voilà pourquoi ils étudient ensemble dans la grammaire et qu'ils lisent ensemble dans les livres !... Ach ! Tèvié ! quel beheimè, quel animal, tu es ! », que je me pense. J'arrête mon petit cheval, et je leur interpelle : « Bien le bonsoir, que je dis. Quoi

Schabess, sabbat.

de neuf sur la *guerre ?* Qu'est-ce que vous venez chercher ici ? Et sur quoi est-ce que vous attendez ? Sur la journée d'hier ? »

Quand ils ont entendu cette bénédiction, mes petits sont restés comme en l'air, une bonne paire de minutes, tout retournés, sans une parole, avec du rouge sur leur figure et les yeux baissés en bas. Et après, ils commencent de regarder sur moi ; et moi je regarde sur eux, et eux, ils regardent l'un sur l'autre. « Eh ! bien, qu'est-ce que vous avez à regarder sur moi, comme si vous ne m'auriez trois ans pas vu ? Je suis toujours exact le même Tèvié comme j'ai toujours été », que je leur fais, moitié vexé et moitié pour de rire. Alors ma Hodel, ma fille, devient encore plus rouge que du feu et m'interpelle : « Papa, tu dois nous dire un *maseltof*. » — « Je dois vous dire un maseltof ? Eh ! bien, je vous dis un maseltof !... Mais pourquoi est-ce que je dois vous dire un maseltof ? Est-ce que vous avez dans la forêt trouvé un trésor ? Ou bien est-ce que vous êtes sauvés du loup ? » — « Non, papa : tu dois nous dire un maseltof, parce que nous sommes 'hossen-kallè ! » — « Qu'est-ce que ça signifie que vous êtes 'hossèn-kallè ? » que je dis. « Vous ne savez pas qu'est-ce que ça signifie 'hossen-kallè ? que Pfefferl répond. Ça signifie que

La guerre, il s'agit de la guerre russo-japonaise.
Maseltof, félicitations.

moi je suis son fiancé, son 'hossen, et qu'elle est ma kallè, ma fiancée. » Et il me regarde direct dans mes yeux. « Alors, que je lui réponds, c'est, pour sûr, un miracle ! Mais pourquoi est-ce que vous n'avez rien dit jusqu'aujourd'hui ? » — « Est-ce qu'il fallait crier ? qu'il me fait. Nous n'aurions aujourd'hui encore rien dit ; mais, comme nous quittons bientôt l'un de l'autre, nous avons décidé que nous allons d'abord sous la *'houpè,* pour marier tout de suite. »

Ça, j'ai été, comme on dit, vexé « ad nofesch » jusqu'à l'âme. Qu'ils sont fiancés 'hossèn-kallè, il aime elle, elle aime lui, ça va. Mais tout de suite la 'houpè, ça, je ne comprends pas ! Et lui, mon 'hossen, il voit bien que Tèvié est vexé. « Si vous voulez savoir l'explication, Reb Tèvié, qu'il dit, voilà : c'est que je dois partir d'ici. » — « Tu pars ? quand est-ce que tu pars ? » — « Bientôt. » — « Et où est-ce que tu pars ? » — « Ça je n'ose pas dire ; c'est un secret. »

Vous entendez, Reb Scholem Alei'hem ? Comment est-ce que ça vous plaît ? Voilà un petit noiraud de Pfefferl qui nous arrive, qui se déguise en fiancé, et qui veut tout de suite mettre la houpè et tout de suite marier, et tout de suite partir seul après ? Et la bile ne doit pas tout de suite vous partir aussi ?

'Houpè, dais nuptial.

« Bien, que je lui dis, bien ; un secret est un secret, et tu es tout entier en secrets. Mais donne-moi seulement à comprendre quelque chose, mon petit frère : tu es pourtant un homme qui est pour la justice, n'est-ce pas ? de la tête jusqu'aux pieds tu es frotté avec de l'humanité ! Alors comment est-ce que ça vient que tu prendrais tout d'un coup une fille chez Tèvié et que tu ferais, avec elle, une femme sans mari ? Est-ce que ça s'appelle chez toi justice ? humanité ? Et est-ce que je dois peut-être te dire encore merci parce que tu ne m'as pas volégeganft, ou allumé le feu à la maison ? »

« Mon petit papa, que Hodel me dit, si tu saurais comme nous sommes heureux, lui et moi, maintenant que nous t'avons raconté, sur le secret ! C'est une pierre ôtée du cœur !... Viens, nous voulons nous embrasser. » Et ils ne réfléchissent, ma foi, pas longtemps. Ils me prennent autour du cou, les deux, elle par un côté, et lui par l'autre côté, et ils m'embrassent, et je les embrasse, et ils s'embrassent !...

Bref, qu'est-ce que je dois vous prolonger plus longtemps ? On a mis la houpè, et on a fait le mariage... Ach ! malheur, quel mariage, Tèvié *nébisch !*... Et une paire d'heures après, Tèvié attache le cheval après la voiture, et sur la voiture nous nous mettons assis les trois, moi, le père, et

Nébicsh, hélas !

elle la fille, et lui le gendre... et marche ! en route pour la gare de Boïberik !

Et quand je roule assis comme ça sur la voiture avec eux, je regarde sur eux, un peu de côté, et je me pense : « Quel grand Dieu nous avons ! et comme il mène drôlement le monde ! Et quelles drôles de créatures il a créées, et quelles drôles d'âmes on trouve chez lui !... Voilà, lemoschel par exemple, deux petits, à peine s'ils sortent du four ; lui part, le diable sait où ! et elle reste, — et pas seulement une petite larme !... Mais Tèvié n'est pas une femme, une *Yidenè !* Tèvié regarde, et il attend, et, lui non plus, il ne dit rien !

Et sur la gare je vois des garçons qui sont venus pour dire adieu, des miséreux, des kabsten, mais qui sont comme s'ils seraient fiers sur leurs bottes trouées ! Est-ce que vous comprenez ça, Reb Scholem Alei'hem ? Un surtout ! un voyou pour sûr, avec une chemise qui lui pend, pardon excuse, par devant la culotte ! « Qu'est-ce qu'il dit tout bas, avec mon Pferffel ? Fais attention, Tèvié, que tu es peut-être venu dans une bande, avec des gens qui volent les chevaux, et qui coupent les bourses, et qui déchirent les serrures ou qui fabriquent la fausse monnaie ! »

En voyageant retour, de Boïberik à la maison,

Yidenè, Juive.

avec ma Hodel, je ne peux plus m'empêcher, et je dis tout qu'est-ce que je pense sur cette jolie *'hevrussè*. Ma Hodel, savez-vous qu'est-ce qu'elle fait? Elle s'éclate de rire et elle veut me laisser croire qu'ils sont tous, tant comme ils sont, des braves gens, des distingués gens, comme elle dit,— que toute leur vie est seulement rapport au bonheur du monde, et qu'ils ne pensent jamais à eux, même dans leur talon gauche ! « Lemoschel par exemple, qu'elle dit, celui avec sa chemise par-dessus la culotte, tu as vu? Eh! bien, c'est le fils de quelqu'un, oui, qui est un riche de Yéhoupetz ! qu'elle dit; et il a ses père et mère abandonné, et il ne veut même plus un groschen accepter d'eux ! » — « Ah! oui, Dieu du ciel ! que je réponds. C'est un garçon comme il faut; avec ses cheveux qui lui descendent et sa chemise qui lui sort, il lui manque juste un harmonica dans les mains et un chien dans les pieds, pour qu'il sera tout à fait distingué ! »

Et comme ça, je règle mon compte avec elle, *nèbisch,* et aussi avec lui, et, tout ce que j'ai d'amer dans mon cœur, je le laisse sortir. Et elle? Elle fait semblant comme si elle ne comprendrait rien. Je lui dis : « Pfefferl. » Et elle répond : « Touvass haklal », le bonheur pour tous, les tra-

'Hevrussè, société.
Nèbisch, la pauvre!

vailleurs, des *schtouss* quoi! « Qu'est-ce que ça me sert, que je lui dis, votre bonheur pour tous, et vos travailleurs, si tout se fait dans le secret chez vous? Comme on dit dans le proverbe : « Là où il y a du secret, là il y a du malhonnête... » Ou bien, alors, dis-moi où est-ce qu'il est parti, et pourquoi est-ce qu'il est parti? » — « Tu peux tout demander, qu'elle répond; seulement pas ça. Attends plutôt un peu : avec le temps tu dois tout savoir; et dans bientôt, si Dieu donne, tu entendras du neuf et du bon, tu verras! » — « Omein, ainsi-soit-il! que je réponds; que Dieu le prenne de ta bouche direct dans son oreille! Seulement, je souhaite, à mes ennemis, autant pour leur santé, comme je comprends un mot de tout ce qui se fabrique chez vous! » — « C'est juste le malheur! que tu ne peux pas comprendre », qu'elle répond. « Est-ce que c'est si difficile? que je dis. Tèvié a peut-être compris déjà des choses aussi difficiles? » — « Non, avec l'intelligence, avec le sé'hel seul, ça ne se laisse pas comprendre, qu'elle répond : ça, on doit sentir avec le cœur! » Voilà comment elle parle, ma Hodel, ma fille; et, dans le même temps, sa figure brûle comme du feu, et ses yeux aussi brûlent... Ne me parlez pas des filles de Tèvié, Reb Scholem Alei'hem ; voilà comme elles sont : quand une fois

Schtouss, sottises.

elles cuisent dans quelque chose, elles cuisent avec le cœur; et avec la peau et avec la vie elles cuisent; et avec le corps et avec l'âme! »

Bref, qu'est-ce que je dois longtemps vous raconter? Une semaine s'en va, et deux semaines, et trois, et quatre, et cinq, et six et sept : « Ein kol », pas une voix, pas un mot, aucune lettre, aucune nouvelle! « Il s'est perdu, mon Pfefferl », que je me pense. — Je jette un œil sur ma Hodel, nèbisch : pas une goutte de sang dans sa figure! Pour oublier toutes ses misères, elle cherche la grosse ouvrage dans la maison. Mais pas une parole; comme s'il n'y aurait jamais eu un Pfefferl sûr le monde!...

Une fois seulement, comme je rentre à la maison, je vois qu'elle a pleuré ; elle va partout avec ses yeux enflés. Je demande ; et j'entends qu'un est venu, avec des longs cheveux, et qu'il a causé des secrets avec elle. « Ah! ah! que je me pense; c'est, pour sûr, celui de la compagnie, qui a ses riches père et mère abandonné et laissé sa chemise tomber par devant ses culottes! » Je ne pense pas longtemps : j'appelle ma Hodel dehors, sur la cour, et je la demande : « Eh! bien, ma fille, est-ce que tu as un bonjour de ton prédestiné ? » — « Il est loin », qu'elle répond. — « Où loin? » — « Il est assis en prison. » — « Il est assis en prison? Pourquoi est-ce qu'il est assis en prison ? »

Elle regarde dans mes yeux, et elle se tait. « Dis-

moi seulement une chose, ma fille, que je fais. Autant comme je peux comprendre, il n'a pas geganft-filouté, n'est-ce pas ? Alors pourquoi est-ce qu'il est assis en prison ? pour quelles « massim tovim », pour quelles bonnes actions ? » Elle se tait... Et je me pense : « Tu ne dis pas ? Eh ! bien, ne dis pas. Il est ton mari, pas mon mari ! » Seulement, je sens quelque chose qui fait mal dans mon cœur ; la pitié du père sur l'enfant : « Kera'hèm ov al bonim », comme on dit le matin dans la prière. Un père reste un père.

Bref, pour vous raccourcir, un jour... C'était *Erèv Schaïnè Rabè*... Vous devez savoir que, le *Yontef*, c'est chez nous l'habitude que je repose, et le petit cheval aussi repose ; comme c'est écrit dans la Thorè : « Ato veschore'ho », toi, et ton bœuf, et ta femme et ton âne, et ton petit cheval... Et puis, qu'est-ce qu'il y aurait à faire dans Boïberik ? Tout de suite qu'on a soufflé le *schofar* pour le Nouvel An, tous ceux des villas s'en sauvent, comme des souris quand c'est famine ; et Boïberik est vide. Alors j'aime rester chez moi, à la maison, assis sur le four. Pour moi, c'est le meilleur bout de temps. Les jours sont des cadeaux. Le soleil ne

Erèv Schaïnè Rabè, veille de Hoschana Raba, dernier jour de la fête des Tabernacles.
Yontef, jour de fête.
Schofar, trompette.

cuit déjà plus ; il fait seulement des caresses, « méi'hayè nefoschess », il ressuscite les âmes. Les sapins sentent encore bon la résine; et ça a l'air comme si la forêt serait en fête, une *soukè* du bon Dieu... Et la nuit avant Schaïnè Rabè! C'est comme un Gan Eiden, oui, un paradis! Le ciel est si bleu, et les étoiles là-haut font bouger leurs lumières, et elles donnent des signes à Tèvié, comme des hommes avec des yeux!.. Et voilà, juste, qu'une étoile s'envole comme une flèche qui sort de l'arc, et elle laisse, derrière, un ruban vert, et elle tombe : le bonheur de quelqu'un est tombé! Parce que chaque étoile qui tombe, vous savez, c'est une chance, un masel ; et autant qu'il y a d'étoiles, autant il y a de masels... « Pourvu que ça ne soit pas mon mauvais masel! » que je me pense... Et, tout de suite aussi, je pense à ma Hodel. Depuis déjà quelques jours, elle est un peu réveillée et plus vivante devenue ; elle reçoit tout à fait une autre figure. Quelqu'un lui a apporté une petite lettre; une lettre de lui, que je me pense. Je voudrais savoir qu'est-ce qu'il écrit, mais demander, je ne veux pas; elle se tait, je me tais : Tèvié n'est pas une femme, une *Yidenè*, Teivié a le temps d'attendre...

Et, juste comme je pense à ma Hodel, voilà qu'elle

Soukè, tabernacle.
Yidenè, Juive.

vient près de moi; elle se met assise sur le four, elle régarde de tous les côtés, et, tout bas, elle me dit : « Écoute, papa, tu dois entendre quelque chose : aujourd'hui, nous devons dire adieu ensemble... pour toujours. » Ainsi elle dit tout bas, ma Hodel, à peine qu'on l'entend; et sur moi elle regarde, avec un regard, un regard!... Dans l'éternité Tèvié ne pourra pas l'oublier.

« Qu'est-ce que ça veut dire, que je lui fais, que nous devons dire adieu ensemble pour toujours? » Et je regarde en bas, pour qu'elle ne voie pas que je regarde comme un mort. « Ça veut dire que je pars demain matin, qu'elle répond; on ne se verra plus, papa, plus jamais. » — « Et où est-ce que tu pars, si je peux savoir? que je dis. « Je pars chez lui. » — « Et où est-ce qu'il est, à présent? » — « A présent il est encore assis en prison; seulement dans bientôt on veut l'envoyer... là-bas. » — « Et tu pars lui dire adieu, que je fais comme si je ne comprendrais pas. — « Non je pars pour rester avec lui, toujours, là-bas. » — « Là-bas? Comment est-ce que ça s'appelle, là-bas? » — « On ne sait pas encore juste comment l'endroit s'appelle, qu'elle dit : mais c'est loin, très loin, avec du danger, beaucoup, pour la vie... »

Ainsi elle me parle, ma Hodel; et ça m'a l'air qu'elle serait aussi fière comme si elle méritait une médaille qui pèserait vingt-quatre livres!... Qu'est-ce

qu'on doit répondre sur une chose pareille, je vous demande un peu, Reb Scholem Alei'hem? Sur une chose pareille, un père crie après sa fille et lui fait cadeau d'une paire de gifles, pour lui sortir ses idées de la tête, n'est-ce pas?. . Mais Tèvié n'est pas une Yidenè et j'ai toujours dit que la colère, c'est « avodè zorè », un péché bon pour le *goï*. Et je lui réponds à ma Hodel, comme mon habitude, avec un *possuq* : « Je vois ma fille, que je dis ; tu fais comme c'est écrit : « Al kéin yaazov », tu abandonnes tes père et mère ; tu pars pour ton Pfefferl dans un endroit, on ne sait pas où, quelque part dans les déserts, sur la glace, là-bas où *Alexandre Moukdoun* a voyagé et s'est perdu sur l'océan, jusque chez des gens sauvages, très loin... comme j'ai une fois lu dans une histoire. »

Ainsi je parle, moitié fâché, moitié riant ; mais je sens, en dedans, mon cœur qui pleure. Seulement Tèvié n'est pas une Yidenè, Tèvié sait encore se tenir ; et ma Hodel aussi, elle sait se tenir. Elle répond sur chaque question, tranquille, réfléchie, sans courir. Ah! elles savent parler, les filles de Tèvié!... Et, quand même je tiens ma tête en bas, et mes yeux fermés, ça m'a l'air comme si je la verrais avec mes yeux, ma Hodel ; sa figure est blanche,

Goï, non-juif, chrétien.
Possuq, verset.
Alexander Moukdoun, Alexandre le Grand, de Macédoine.

comme la figure de la lune... et sa voix, qui étouffe!... Est-ce que je dois lui tomber autour du cou? et lui prier, et lui supplier qu'elle ne doit pas partir?... Je sais pourtant bien que ça ne servirait de rien : les filles de Tèvié, quand elles aiment quelqu'un, c'est avec le corps et avec l'âme, avec le cœur, et la peau, et la vie!...

Bref, pour vous raccourcir, nous sommes restés assis sur le four, un bon bout de temps, peut-être toute la nuit presque. Et nous avons tu, et nous avons parlé, et aussi quand nous parlions nous ne parlions pas... Une chose seulement je voulais savoir d'elle : où est-ce que ça c'est entendu qu'une fille marie un garçon exprès pour aller avec lui sur l'autre bout du monde et dans les noires années? » — « Avec lui, qu'elle répond, partout! même sur l'autre bout du monde et dans les noires années! »

Naturellement, je veux lui donner à comprendre, avec des raisons, qu'elle n'a pas raison; mais elle, avec ses raisons, elle veut me donner à comprendre que je ne comprends pas ses raisons. Alors, je lui apporte un exemple, avec une poule qui a des canetons couvé; et tout de suite quand ils se sont seulement mis sur leurs pattes, les canetons sont courus, et ils se sont mis sur l'eau; et la pauvre poule, nèbisch, fait : cocorico! cocorico! — « Eh! bien fillette, que je lui dis : qu'est-ce que tu dis là-dessus? Réponds une fois. » — « Qu'est-ce

que tu veux que je dis là-dessus ? qu'elle répond. Bien sûr, c'est pitié pour la pauvre poule nèbisch, si elle fait : cocorico ! mais si elle fait cocorico ! est-ce que juste à cause de ça, les canetons ne doivent pas nager ? » Est-ce que vous comprenez ça, Reb Scholem Alei'hem? Moi, je ne comprends pas. Elles ne parlent pas toujours clair, les filles de Tèvié !

Mais, pendant ce temps, le temps n'arrête pas. Déjà le jour commence de crier, et, dans la maison, ma vieille marronne. Plus d'une fois, elle m'a laissé dire, par les enfants, que c'est l'heure d'aller au lit ; et, comme elle voit que ça ne sert de rien, elle sort elle-même sa tête à travers la fenêtre, et elle crie : « Eh bien ! Tèvié, qu'est-ce que tu te penses ? ». — « Et toi, ma Goldè, qu'est-ce que tu te penses aussi ? Est-ce que tu as oublié que c'est aujourd'hui Schaïnè Rabè, et que cette nuit un Yid ne doit pas se coucher, parce que là-haut Dieu met son cachet sur nos papiers pour l'année prochaine ? Souffle plutôt pour allumer le samovar, ma Goldè ; et pendant ce temps, j'attache le cheval à la voiture ; nous voulons aller, Hodel avec moi, sur la gare de Boïberik.

Et naturellement je dois encore raconter un mensonge ; que Hodel part à Yéhoupetz, et de Yéhoupetz encore plus loin, pour une affaire rapport à quelque chose à hériter ; et c'est peut-être destiné qu'elle doit rester là-bas tout l'entier hiver,

et peut-être aussi l'été avec, et peut-être aussi encore l'autre hiver avec. « Tu dois lui donner du manger pour la route, Goldè, et un peu de linge, et une paire d'oreillers, avec des taies de rechange, et çi et ça, et le reste. »

Et je commande qu'il ne doit pas y avoir une larme dans la maison à cause du *Yontef*. « C'est *Schaïnè Rabè,* jour de fête, que je dis ; et dans le Talmud c'est écrit : à *Schaïnè Rabè,* défense qu'on pleure sur le monde ! » Naturellement, on m'écoute juste comme le chat ; autant comme elles sont, toutes, exprès le'ha'hless, elles pleurent : la maman, et les filles, et même ma Hodel aussi ! Et, principalement, quand elle se dit adieu avec ma Tseitel... Parce que, vous devez savoir, quand c'est Yontef, ma Tseitel vient toujours chez nous avec son tailleur, son Mottoul Kamisol... Voilà que les deux sœurs se jettent autour du cou, et elles pleurent, elles pleurent, et elles ne peuvent plus séparer ! Moi seul, Tèvié, je reste dur comme le fer et l'acier... C'est-à-dire, je fais semblant, mais en-dedans, je sens que ça bout, comme dans le samovar. Seulement en dehors je ne laisse pas voir : Tèvié n'est pas une femme, Tèvié n'est pas une Yidenè, n'est-ce pas ?

Toute la route vers Boïberik, Hodel et moi, pas

Yontef, jour de fête.
Schaïné Rabé, dernier jour de la fête des Tabernacles.

un mot. Mais quand nous tenons déjà pas loin du chemin de fer, je la demande pour la dernière fois : « Voyons, dis-moi quand même qu'est-ce qu'il a fait, ton Pfefferl, pour qu'on l'envoie, comme ça, dans la glace ! Chaque chose a une raison, pourtant ! » que je dis. Alors elle devient en feu, et elle me jure tous les jurements qui sont sur le monde, qu'il est plus pur que l'or fin : « Il est un homme, qu'elle dit, qui ne pense seulement pas pour lui ; tout ce qu'il commence, c'est pour les autres, pour le bien de tous, pour le bonheur du monde ! et, principal, pour ceux qui travaillent avec leurs mains ! » — Si vous êtes un malin, un 'ho'hem, Reb Scholem Alei'hem, vous devinez peut-être qu'est-ce que ça signifie ? Moi pas. « Oui, il soigne pour l'univers, que je dis ; mais est-ce que l'univers soigne aussi pour lui ?... Eh ! bien, tu dois l'embrasser pour moi, ton Alexandre Moukdoun. Et puisqu'il est un juste des justes, tu dois lui dire que je donne ma fille à sa justice, et qu'il ne doit pas me la détourner, et l'empêcher d'écrire, dans son temps, une petite lettre à son vieux papa ! »

Et, juste comme je dis ça, elle me tombe autour du cou et elle commence de pleurer : « Nous voulons maintenant dire adieu, qu'elle dit. Sois bien portant, papa... Dieu sait quand nous nous voyons de nouveau... »

Et maintenant je ne pouvais plus, je ne pouvais plus tenir... Ça me venait sur la pensée, vous comprenez, que c'était la même Hodel que je tenais sur les mains, quand elle était une toute petite, une miette... Ne me le prenez pas en mal, Reb Scholem Alei'hem, que maintenant, Tèvié, comme une femme, comme une Yidenè... Si seulement vous sauriez qu'est-ce que c'était, ma Hodel !... Si vous verriez seulement une fois quelles lettres elle écrit.. Une Hodel du Bon Dieu qu'elle est... Je la sens là-dedans... je la sens... je ne peux pas vous dire .. je ne peux pas vous dire...

Savez-vous quoi, Reb Scholem Alei'hem, nous voulons plutôt parler de quelque chose de gai : quoi de neuf sur la guerre ?..

'HAWÈ

« Hodou ladonoï, ki tov », chantons à l'Eternel, car il est bon ! comme on dit au *Seider*... Ce que Dieu fait est bien fait ; c'est-à-dire... il faut que c'est bien fait. Autrement, soyez un malin, un 'ho'hem ; essayez un peu, Reb Scholem Alei'hem, et faites mieux, pour voir ! Moi aussi, j'ai voulu être un 'ho'hem ; j'ai tourné la chose par ci et j'ai tourné la chose par là, pour comprendre. Qu'est-ce que ça m'a servi ? Rien, que ça m'a servi. Alors j'ai ôté ma main de dessus mon cœur, et je me suis pensé : « Schlemyhl, imbécile ! est-ce que tu veux refaire le monde ? Celui qui est là-haut nous a donné une bonne fois l'élevage des enfants ; et l'élevage des enfants, qu'est-ce que c'est ? C'est l'élevage de la misère. Eh ! bien, nous devons dire : « Ça aussi, « gam zou », c'est pour le bien ; et accepter avec amour. »

Voilà, lemoschel par exemple, mon aînée, ma

[1] *Seider*, repas de Pâque.

Tseitel, que je vous ai parlé, avec son tailleur, son Mottoul Kamisol. Ils ont déjà des enfants, la maison pleine; une chose manque seulement : le pain. Ça, c'est mon numéro un.

Maintenant, mon numéro deux, ma Hodel, que je vous ai raconté. Dieu sait quand mes yeux doivent la revoir! Sur l'autre monde peut-être, dans cent vingt ans!... Quand je parle seulement d'elle, Reb Scholem Alei'hem..., je ne peux plus... je ne peux plus... Je devrais l'oublier, que vous dites? Est-ce qu'on oublie une vivante créature et, principal, une telle enfant comme est ma Hodel? Ils sont très bien là-bas, dans la Sibérie, qu'elle m'écrit : lui est assis, en prison; et elle gagne, elle lave le linge, et elle lit les livres, et elle se voit, avec lui, chaque semaine une fois. Et elle a l'espoir que, pendant ce temps-là, ça va s'allumer chez nous, et que bientôt le soleil monte, et qu'il fait clair... Alors, qu'elle écrit, elle vient retour, avec son Pfefferl, et avec une quantité comme lui, et ils commencent le vrai travail, et ils mettent le monde la tête en bas et les pieds en l'air!... Comment est-ce que ça vous plaît, Reb Scholem Alei'hem? Bien, n'est-ce pas?...

Mais le « Ribono schel olom », le Maître de l'univers, qu'est-ce qu'il fait, lui?... Il est un « Eil ra'houm ve'hanoun », un Dieu de pitié et de miséricorde, n'est-ce pas? Et il dit à Tèvié : « Attends seulement un peu ce que je fais pour toi, Tèvié;

toutes tes misères, toutes tes tsorèss, tu dois les oublier ! » Vous allez entendre, Reb Scholem Alei'hem, vous allez entendre ! A aucun autre je n'aurais raconté... Pourquoi ? Parce qu'il y a là-dedans du chagrin, voyez-vous, et de la honte aussi, de la honte plus grande que le chagrin. Mais devant vous, Reb Scholem Alei'hem, est-ce que Tèvié a un secret caché ? Une chose seulement je vous prie : ça doit rester entre nous, parce que... A cause du grand chagrin, vous comprenez, et aussi à cause de la honte.

Bref, pour vous raccourcir, le « Borè'h Haschem », le Saint, béni soit-il, voulait faire un bonheur aux fils d'Isroèl, n'est-ce pas ? Alors il leur donna une Thorè et des commandements. Et le Saint, béni soit-il, voulait aussi faire un plaisir à Tèvié, n'est-ce pas ? Alors il lui donna sept enfants femelles, c'est-à-dire sept filles, toutes réussies, complètes, sages, belles et fraîches, et en bonne santé comme les sapins de la forêt. Ach ! halevaï, s'il aurait seulement plu à Dieu qu'elles seraient plutôt vilaines et dégoûtantes ! ça aurait peut-être été mieux pour elles, et pour Tèvié aussi ! Parce que, je vous demande un peu qu'est-ce que c'est le résultat avec un beau cheval, quand il reste à l'écurie ? Et qu'est-ce que c'est le résultat avec des belles filles, quand on est caché avec elles dans un coin où pas un homme vivant ne se voit, en dehors d'Anton Popé-

rilè, le *goï* qui est le starots du village, et 'Hvodkè, qui est l'écriveur du village, avec son long cou et ses longues bottes, et le goï qui est le pope du village et qui rase les coins de sa barbe !

Celui-là, je ne peux pas entendre son nom (son souvenir, que Dieu l'efface !) ; pas à cause que je suis un *Yid* est que lui est un goï, non !... Au contraire, nous sommes très bien connus ensemble, depuis déjà beaucoup d'années... ; c'est-à-dire, on ne va pas se visiter, bien sûr, quand il y a une fête, un *sim'hè* ou une *Yontef*. Non, quand on se rencontre, on se dit seulement comme ça : « Un bon matin !... Une bonne année !... Quoi de neuf sur le monde ?... » Entrer avec lui dans des longues paroles ? Je n'aime pas. Pourquoi est-ce que je n'aime pas ? Parce qu'il commence tout de suite avec la vieille histoire : « Notre Dieu, votre Dieu ». Moi, je ne le laisse pas dire, et je passe par-dessus ce qu'il dit, et je l'interromps avec un bon mot, et je lui dis qu'il y a chez nous un possuq, un verset... Alors tout de suite, c'est lui qui ne me laisse pas dire, et qui passe par-dessus ce que je dis, et qui m'interrompt, et qui dit qu'un possuq, il en sait aussi bien que moi, et peut-être encore mieux que moi. Et il commence à me

Goï, non-juif, chrétien.
Yid, Juif.
Sim'hè, joie.
Yontef, jour de fête religieuse.

placer tout le *'Homesch,* naturellement comme un goï sait prononcer : « Béreschit bara éloquim... » Chaque fois la même chose ! Naturellement, je passe de nouveau par-dessus ce qu'il dit, et je lui dis qu'il y a chez nous un *mèdresch*... « Un midrasch ? qu'il répond ; un midrasch, c'est déjà du Talmud, et le Talmud je n'aime pas, parce que le Talmud, c'est le mensonge ! » Alors je deviens en colère, et je commence de lui lâcher tout ce qui me vient sur la langue. Pensez-vous que ça lui fait quelque chose ? Rien du tout, que ça lui fait ; il regarde sur moi, il rit en dedans, et il peigne sa barbe !... Voyez-vous, Reb Scholem Alei'hem, il n'y a rien de plus pire sur le monde que si vous criez après un homme et que vous laissez votre bile sortir, et que lui reste assis et sourit ! Moi, je ne comprenais pas, à l'époque : mais maintenant je sais qu'est-ce qu'il signifie, ce sourire.

Bref, pour vous raccourcir, je rentre une fois à la maison, vers la tombée du soir, et sur qui est-ce que je rencontre ? Sur 'Hvodkè, l'écriveur, qui se tient dehors, avec ma *'Hawè,* ma troisième, vous savez, celle qui vient après ma Hodel. Tout de suite que j'ai aperçu le garçon, il se tourne, il tire sa casquette et il s'en va. Je dis à ma 'Hawè : « Qu'est-ce

'Homesch, Pentateuque.
Mèdresch, parabole talmudique.
'Hawè, Eve.

que ce 'Hvodkè a ici à faire ? » — Elle dit : « Lui ? Rien du tout. » Je dis : « Quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire : rien du tout ? » Elle dit : « Nous avons *geschmusst.* » Je dis : « Quelle parenté est-ce que tu as avec ce 'Hvodkè, que tu *schmuss* avec lui ? » Elle dit : « Nous sommes connus ensemble déjà longtemps. » Je dis : « Maseltof, je félicite pour ta connaissance ! Une jolie compagnie, ce 'Hvodkè ! » Elle dit : « Est-ce que tu le connais seulement ? » Je dis : « Qui est-ce qu'il est, je ne sais pas ; je n'ai, ma foi, pas encore lu sa lettre de noblesse ! Je comprends qu'il doit sortir de quelqu'un : d'un gardien de nuit, probable, ou d'un gardien de cochons !... » Elle dit : « Qu'est-ce que son père a été, je ne sais pas, et je ne veux pas savoir ; chez moi, tous les hommes sont égals ; mais qu'est-ce que lui est, ça je sais ! » — « C'est-à-dire ? que je fais, quelle espèce de sorte d'homme est-ce qu'il est, ce 'Hvodkè ? » — « Si je te le dirais, qu'elle répond, tu ne comprendrais pas. 'Hvodkè, c'est un second Gorki. » — « Et qui est-ce qui a été le premier Gorki ? » que je fais. « Gorki, qu'elle dit, c'est aujourd'hui le premier homme sur le monde. » — « Et où est-ce qu'il reste, ton Tana, ton savant ? A quoi est-ce qu'il s'occupe ? Sur quoi est-ce qu'il

Geschmusst, causé.
Schmuss, bavardes.

prêche ? » — « Gorki, qu'elle dit, est un célèbre, un qui écrit, un homme de lettres, qu'on appelle, qui fait des livres, un homme bon, et rare, et chéri ; il sort de pauvres gens comme toi et moi ; nulle part il n'a étudié ; tout ce qu'il sait, c'est de lui qu'il a appris. Tiens, regarde son portrait. » Voilà comme elle me parle, ma 'Hawè ; et elle sort de sa poche une petite photographie, et elle me montre. « C'est ça, ton Juste, ton Tsadiq ? que je fais. J'aurais pu jurer que je l'ai quelque part vu, sur la gare, porter des sacs, ou dans la forêt, traîner des arbres. » — « Est-ce que c'est chez toi un défaut qu'un homme trime avec ses mains ? qu'elle répond ; est-ce que tu ne trimes pas, toi ? et nous, est-ce que nous ne trimons pas ? » — « *Iô, iô,* tu as raison ; il y a chez nous un *possuq :* « Yéguia capè'ho... » si tu ne trimes pas, tu ne manges pas. Seulement je ne comprends pas qu'est-ce que 'Hovdkè vient faire là-dedans. J'aurais mieux été content, si tu l'aurais connu de loin ! Tu ne dois pas oublier qu'est-ce que tu es, et qu'est-ce qu'il est. » — « Dieu a créé tous les hommes égals », qu'elle répond. « Oui, oui, Dieu a créé « odom horischon », l'homme en premier, et il a créé dans sa ressemblance tous les hommes. Mais il ne faut quand même pas oublier que chacun

Iô, oui.
Possuq, verset.

cherche son pareil, comme c'est chez nous écrit dans le possuq : « Isch bematnass yodo. » — « C'est, ma foi, beau ! qu'elle dit ; pour chaque chose, tu viens avec un possuq ! Est-ce qu'il n'y aurait pas aussi peut-être un possuq où ça serait expliqué pourquoi les hommes sont séparés en Yids et en *goyem,* en maîtres et en esclaves, en riches et en *schnorrers ?* » — « Ah ! que je réponds, tu veux qu'on soit déjà dans l'an six mille ? » Et je lui donne à comprendre que Dieu a arrangé les choses comme ça, sur le monde, déjà les six premiers jours, au commencement. « Et pourquoi est-ce qu'il a arrangé les choses comme ça sur le monde ? » qu'elle dit. « Et alors pourquoi aussi est-ce qu'il a créé le monde ? que je dis. Si nous commencerions à demander des questions pourquoi ci et pourquoi ça, jamais on ne finirait avec les questions ! » — « Pourtant, qu'elle répond, s'il nous a donné une raison, est-ce que ça n'est pas pour qu'on demande des questions ? »

« Vous n'avez pas fini bientôt de gargariser, là-bas ? que crie ma Goldè, depuis la fenêtre ; la soupe est déjà une heure sur la table ! » — « Voilà l'autre maintenant qui se mêle aussi ! Ça n'est pas pour rien que nos sages ont raconté : « Sur dix parts de bavardage qui sont dans le monde, la

Goyem, pluriel de goï, non-Juif.
Schnorrer, mendiant.

femme a pris neuf parts ! » Nous causons là sur les grandes choses, et elle me vient avec sa soupe ! » — « Ma soupe, que dit ma Goldè, ma soupe est peut-être une aussi grande chose comme toutes tes grandes choses ! » — « Maseltof, je félicite ! que je réponds ; nous avons, ma foi, une nouvelle philosophe, qui sort toute chaude du four ! Ça n'est pas assez que les filles de Tèvié sont devenues des têtes éclairées ; voilà déjà que la femme de Tèvié aussi monte jusque dans le ciel, par le trou de la cheminée ! » — « Eh ! bien, qu'elle répond, tu peux, toi, monter dans le ciel ou descendre sous la terre, pour moi c'est tout égal ! »... Comment est-ce que ça vous plaît, Reb Scholem Alei'hem, ce bonjour, le matin, quand on n'a encore rien pris dans l'estomac ?

Bref, pour vous raccourcir, nous voulons maintenant, comme on dit dans les histoires, laisser la bassmalkè, la fille de la reine, et retourner vers le benmélè'h, le fils du roi, c'est-à-dire vers le pope qui peigne sa barbe (son nom, que Dieu l'efface !) Une fois, avant la nuit, je revenais chez moi, à la maison, avec les cruches vides ; juste, je tournais pour entrer dans le village, et voilà que je le rencontre, le pope, sur sa voiture avec les roues ferrées, qui fouettait ses chevaux ; et le vent fouettait sa barbe. « Une jolie rencontre ! » que je me dis. « Un bon soir, Tével, qu'il me dit. Est-ce que tu

ne me connais plus ? » — « Ça te portera de la chance », que je réponds ; et je tire ma casquette, et je veux aller plus loin. « Reste un temps, Tével, qu'il me fait ; je dois te dire quelque chose, deux mots seulement. » — « Si c'est quelque chose de bien, c'est bien, que je réponds ; mais si c'est quelque chose de mal, je peux attendre une autre fois. » — « Qu'est-ce que ça veut dire chez toi : une autre fois ? » qu'il demande. « Une autre fois ? que je réponds ; ça veut dire chez moi : quand Moschia'h, le Messie, doit venir. » — « Le Moschia'h est déjà venu, » qu'il répond. — « Ça j'ai déjà entendu, petit père, que je fais ; dis-moi plutôt quelque chose de neuf. » — « C'est juste ce que je veux, qu'il répond ; je veux te parler de toi, Tével,..... c'est-à-dire de ta fille. »

Tout de suite, je sens quelque chose qui bat dans mon cœur : quel parent est-ce qu'il est avec ma fille, pour qu'il parle de ma fille ? « Mes filles, que je réponds, n'ont, ma foi, pas besoin qu'on parle pour elles, 'helilè Dieu garde ; elles parlent très bien toutes seules. » — « Oui, qu'il dit ; mais c'est juste une chose qu'elle ne peut pas elle-même parler, et qu'un autre doit parler pour elle. » — « Quelle chose ? » — « Son avenir. » — « Qu'est-ce que ça t'intéresse, l'avenir de mon enfant ? Est-ce que je suis son père, jusque pour cent vingt ans, oui ou non ? » — « Le père de ta fille, tu l'es, c'est vrai,

qu'il répond ; mais c'est un aveugle père que tu es ; ta fille se languit après un autre monde ; et toi, tu ne comprends pas, ou tu ne veux pas comprendre. » — « Si je ne comprends pas ou si je ne veux pas comprendre, ça c'est une autre question, et là-dessus nous pouvons causer. Mais qu'est-ce que tout ça te regarde, à toi, petit père ? » — « Beaucoup que ça me regarde, qu'il répond ; parce qu'elle est maintenant dans ma possession. » — « Qu'est-ce que ça veut dire, qu'elle est maintenant dans ta possession ? » — « Ça veut dire qu'elle est maintenant dans ma protection », qu'il me fait ; et il me regarde direct dans les yeux, et il peigne sa barbe. Naturellement je fais un saut et je dis : « Dans ta protection ? ma fille ? De quel droit ? » Et je sens que je commence de devenir en colère. Et lui, avec son sang tout froid et son petit sourire : « Ne te mets pas en fièvre, Tével. Nous voulons disputer doucement la chose. Tu sais que je ne suis pas ton ennemi, 'helilè Dieu garde, quand même tu es un Yid. Sur les Yids, je tiens beaucoup, et le cœur me fait mal, qu'ils sont si entêtés et qu'ils ne veulent pas comprendre qu'on pense seulement à leur bien. » — « Sur ce bien, que je réponds, nous voulons plutôt ne pas causer ensemble ; parce que chaque mot que tu dis est un poison pour moi et un couteau pour moi. Si tu es un tel bon ami, je te demande un seul bien : que tu laisses mon enfant

tranquille. » — « Tu es un *schlemyhl,* qu'il me dit ; aucun mal ne doit arriver à ta fille, 'helilè Dieu garde. Un grand bonheur est devant elle ; parce qu'elle est maintenant une fiancée, oui une kallè, aussi vrai que je veux vivre. » — « Omein, ainsi soit-il ! que je fais, avec l'air comme si je sourierais, mais l'enfer, le guénem dans le cœur. Mais qui est-ce qu'il est, le fiancé, si je mérite de savoir ? » — « Tu dois le connaître ; il est ma foi, un très brave et un très honnête garçon ; et bien instruit, quand même il a tout seul appris. Et il s'est enflammé après ta fille, et il veut la marier, et il ne peut pas la marier, parce qu'il n'est pas un *Yid.* »

« 'Hvodkè ! pour sûr, » que je me pense. Et ça me fait dans la tête une drôle de fièvre, et ça me couvre avec une froide sueur, — que je ne peux plus rester tranquille sur la voiture. Mais lui laisser voir ? non, ça je ne veux pas !... Et je prends le cheval par la guide ; et un coup de fouet ; hop ! et, sans un mot, Tèvié est parti.

Je viens à la maison... *Ach ! weh !* Tout est dessus dessous ! Les filles sont couchées, avec les figures dans les oreillers, et elles pleurent, elles pleurent ! Ma Goldè, elle est plutôt sur l'autre monde que sur ce monde. Je cherche après 'Hawè ;

Schlemyhl, sot.
Yid, Juif.
Ach, weh ! Hélas !

où est-ce qu'elle est, 'Hawè? Pas de 'Hawè! Demander où est-ce qu'elle est, ça je ne veux pas; je n'ai, ma foi, pas besoin. Ach, weh! ach, weh! Qu'est-ce qui t'arrive pour un malheur, Tèvié? Je sens le goût de toutes les punitions de la mort! Et une colère, qui brûle dans moi! Une colère après qui? Je ne sais pas. J'aurais voulu me donner des gifles! Et je lâche mon cœur sur les filles et sur ma vieille. Et je tourne partout dans la maison. Où est-ce que je veux me mettre?... Je vais chez mon cheval, dans l'écurie, lui donner à manger... Mais, en place de ça, je prends mon bâton, et je commence de lui en distribuer, et de lui éplucher la peau et de lui frictionner les os! « Crève, vieille bête, crève! Est-ce que j'ai seulement un grain d'avoine pour toi? Non, makess et be'horess je peux te donner, mes coups et ma misère, c'est tout qu'est-ce que j'ai pour toi! »

Voilà comment je lui parle, à mon cheval, *nébisch.* Mais tout de suite je me pense : « Qu'est-ce qu'il en peut? Qu'est-ce que tu le bats? Son âme, nébisch, tu la dois à Dieu, Tèvié! » Et je lui mets un peu de paille hachée, et je lui promets qu'il reçoit du foin à *schabess,* si Dieu donne! Et je rentre dans la maison, et je me mets couché, — couché dans mon lit et dans mon malheur. Et ma tête m'éclate

Nébisch, la pauvre.
Schabess, Sabbat.

presque, de penser, et de réfléchir et d'étudier et de demander : « Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'est-ce que j'ai péché, moi, Tèvié, plus que tout le reste du monde, — pour qu'on me punit, moi Tèvié, plus que tous les autres Yids ? Ach « Ribono schel olom », Dieu du ciel ! « Mé onou ? » qu'est-ce que nous sommes ? qu'est-ce que c'est, notre vie ? Qu'est-ce que je suis ? pour que jamais tu ne m'oublies, et que tu penses toujours à Tèvié, quand tu as, quelque part, un coup à faire cadeau à quelqu'un ?»

Et, le temps que je réfléchis comme ça, couché sur des charbons qui brûlent, j'entends comme ma vieille soupire, nébisch, que ça me déchire le cœur en morceaux : « Tu dors, ma Goldè? » que je dis. — « Ach! non... Qu'est-ce qu'il y a? » qu'elle fait. — « Nous sommes dans le fond du fond, hein, ma vieille? Est-ce que tu as seulement une idée, qu'est-ce qu'on pourrait commencer? » — « Une idée, que tu me demandes? Ach! malheur à moi! Voilà une enfant qui se lève, le tôt-matin, forte, en santé; elle me tombe autour du cou, elle m'embrasse, elle pleure; pourquoi? elle ne dit pas. Je me pense : elle n'est peut-être plus dans sa raison ? helilè Dieu garde ! Je la demande : Qu'est-ce que tu as, ma fille? Pas un mot qu'elle répond. Elle court dehors, vers les vaches, et on ne la voit plus! J'attends une heure, j'attends deux, j'attends trois : 'Hawè, où est-ce qu'elle est? Plus de 'Hawè! Je dis aux filles :

« Faites seulement un saut chez le pope, une minute... » — « Chez le pope? que je réponds; d'où est-ce que tu as su, ma Goldè?... » — « D'où est-ce que j'ai su? Ach! malheur à moi! Est-ce que tu crois que je n'ai pas des yeux? Ou bien, est-ce que je ne suis pas sa mère? » — « Puisque tu as des yeux et puisque tu es sa mère, pourquoi est-ce que tu ne m'as rien dit? » — « A toi je dois dire quelque chose? qu'elle répond. Quand est-ce que tu es à la maison, pour qu'on te dit quelque chose? Et si je te dis quelque chose, est-ce que tu m'écoutes seulement? A toi quand on dit quelque chose, tu réponds avec un possuq! Tu nous haches la tête, avec tes psuquem; et avec ça, tu es quitte! »

Voilà comme elle parle, ma Goldè; et j'entends comme elle pleure dans le sombre. « Peut-être elle a raison! que je me pense; qu'est-ce qu'une *Yidenè* comprend?... » Le cœur me fait mal, je ne veux pas entendre comme elle pleure et comme elle soupire. « Vois-tu, ma Goldè, tu es *broguess*, parce que j'ai, pour tout, un possuq? Et avec un possuq je dois encore te répondre. C'est écrit chez nous : « Kera'heim ov al bonim », le père a pitié sur ses enfants; le père aime ses enfants. Pourquoi est-ce que ça n'est pas écrit : la mère a pitié, la mère

Yidenè, Juive.
Broguess, fâchée.

aime? Juste parce qu'une mère est autre chose qu'un père : parce qu'un père peut juste causer à un enfant, autrement qu'une mère. Demain, si Dieu donne, quand je la verrai et que je lui causerai... » — « Oui, si seulement tu pourrais la voir, et lui aussi! Il n'est pas un *rôschè*, quand même il est un pope; il peut avoir pitié pour un homme! Peut-être, si tu vas et si tu tombes devant ses pieds, et si tu lui pries... » — « Qu'est-ce que tu dis? le 'homer, le païen (son nom, que Dieu l'efface!), Tèvié devrait se prosterner à lui et lui supplier? Est-ce que tu es folle-meschuggè, ou bien est-ce que tu as perdu la raison? Non, ça mes ennemis ne verront pas! C'est écrit chez nous... » — « Ah! ah! qu'elle interrompt; voilà que tu commences déjà de nouveau !... » « Quoi? que je réponds, qu'est-ce que tu t'es pensé? Tu crois que je me laisse conduire par une Yidenè? que j'accepte une raison d'une Yidenè, et qu'une Yidenè m'apprend comment Tèvié doit vivre? »

Voilà avec quels *schmuss* la nuit se passe. Tout de suite quand le coq a fait son cocorico, je me leve du lit, je mets mes *tfillin*, et, après, je prends mon fouet, et naturellement je vais où? Chez le pope. Quoi? Qu'est-ce que vous dites? Qu'une *Yidenè* n'est pas toujours une Yidenè, puisque Tèvié a

Rôschè, méchant, antisémite.
Tfillin, phylactères.
Schmuss, bavardages.

écouté sur sa femme?... Où est-ce que je devais aller? Dans la tombe?

Bref, pour vous raccourcir, quand j'arrive chez lui, sur la cour, voilà que ses chiens me disent un beau bonjour! et qu'ils veulent, avec leurs dents, m'arranger ma belle redingote, et goûter si des fesses *Yids* seraient peut-être bonnes pour des chiens *goï!* Heureusement que j'ai pris le fouet et que je leur ai expliqué le possuq : « Lo ye'hèrats kélèv. . », contre aucun Yid un chien ne doit aboyer gratis!... Tant ils crient, et tant je fouette, que le pope court dehors de la maison avec sa popesse; ils chassent toute la ribambelle, ils m'invitent que j'entre; ils me reçoivent comme un prince; ils veulent me mettre le samovar .. Je dis que le samovar, je n'ai pas besoin, et qu'avec le pope je veux causer sous quatre-z-yeux. Tout de suite il a compris, le goï; il a donné un signe à sa femme, qu'elle doit peut-être se déranger et fermer la porte par en dehors. Alors je ne fais pas longtemps : je vais direct à la chose. Je le demande d'abord primo : est-ce qu'il croit en Dieu ? Et ensuite secundo : qu'est-ce qui est chez lui une bonne action, une mitsvè, et qu'est-ce qui est chez lui une mauvaise action? Et après, il doit me dire s'il sait comment ça s'appelle, quand quelqu'un

Yids, Juives.
Goï, non-Juif.

vole une enfant à son père? Et encore une chose je veux savoir : qu'est-ce que ça a l'air qu'un homme vient chez un autre dans sa maison, et met les chaises sur les bancs, et les tables sur les lits? Naturellement, le goï est tout inondé et il me fait : « Tu es pourtant intelligent, Tével, qu'il dit, et tu demandes toutes ces questions à la fois? Et tu veux que je dois te répondre en un coup? Laisse que j'aie mon temps, et je veux te répondre la première en premier, et la dernière en dernier. » — « Non, petit père, que je dis. Pas une, que tu n'as besoin de répondre! Pourquoi? Parce que tout ce que tu penses, je le sais déjà d'abord. Une seule chose je veux que tu dises : est-ce que j'ai encore une espérance que je revois ma fille, oui ou non? » Il saute en l'air : « Qu'est-ce que ça signifie : revoir ta fille? A ta fille il n'arrive, 'helilè Dieu garde, rien de mal; au contraire! » — « Je sais, oui je sais; vous voulez la faire heureuse! De ça je ne parle pas. Je veux seulement savoir où ma fille est, et si je peux la voir encore, oui ou non? » — « Tout, mais pas ça, qu'il me fait. » — « Bon, que je réponds; tu dis maintenant des paroles claires. Porte-toi bien et, bekèfel kiflaïm, le double du double que Dieu te paie! »

Je m'en retourne à la maison et je trouve ma vieille toute roulée comme une pelote, et qui n'a plus seulement une larme dans ses yeux. « Allons,

que je lui fais, ôte tes souliers, ma Goldè; nous voulons faire le deuil, schivè sitzè, comme pour une morte : « Adonoï nossan »... Dieu a donné, Dieu a repris... Nous ne sommes pas les premiers, nous ne sommes pas les derniers... Nous n'avons jamais eu une 'Hawè, nous voulons nous le figurer, ou bien qu'elle est partie de nous comme Hodel, là-bas dans les montagnes de la nuit... et Dieu sait si nous devons une fois la revoir ! Il est un « Eil ra'houm », un Dieu de pitié et de miséricorde ; ce qu'il fait il sait pourquoi il fait ! »

Voilà comme je parle, pour vider mon cœur ; mais je sens mes larmes qui m'étouffent ; comme un os dans la gorge, elles ne veulent pas passer. Mais Tèvié n'est pas une femme, une Yidenè. Tèvié se retient ! Oui ! Que je dis !... Seulement !... Parce que... D'abord, la honte !... Et puis, comment est-ce qu'on peut se retenir, quand on perd, vivante, une pareille fille, un pareil brillant, qu'on a chauffé dans son cœur — le père et la mère — davantage presque que tous les autres enfants ! Pourquoi ? Je ne sais pas. Peut-être parce qu'elle a été beaucoup malade, quand elle était petite, parce qu'on a porté pour elle « kol hatsorèss », oui, toutes les misères ; des entières nuits, on restait là, assis à côté ; on criait des supplications pour l'arracher de la mort ; comme un petit poulet écrasé qu'on soigne, *nèbisch,*

Nèbisch, le pauvre,

on la faisait de nouveau vivante ; parce que, si Dieu veut, il fait les morts vivants, comme nous chantons dans le *Hallel* : « Lo omouss... » Et aussi parce qu'elle était une bonne petite, qui nous aimait toujours avec toute l'âme... Alors, qu'on peut demander : pourquoi est-ce qu'elle nous a fait ça ? Pourquoi ? D'abord, le masel, la malchance... Vous n'y croyez pas, Reb Scholem Alei'hem ? Moi, je le crois, des fois, que tout est destiné d'avance... Et puis il y avait aussi là-dedans une espèce de kischef, oui, une chose de magie... Vous pouvez rire sur moi, Reb Scholem Alei'hem : bien sûr, je ne suis pas si bête que je crois au diable, aux démons et à toutes ces bêtises ; mais aux tours des sorciers, voyez-vous, ça, oui, je crois !... Et qu'est-ce que ça aurait pu être autre que la sorcellerie ?... Écoutez un peu encore seulement ; et comme je dis, vous direz.

Bref, pour vous raccourcir, c'est écrit dans la Thorè : « Bal kor'ho'h ato 'haï » ; si tu veux vivre ou si tu ne veux pas vivre, c'est égal : tu dois vivre ! Il n'y a pas sur le monde une plaie qui ne se guérit jamais, une misère qui ne s'oublie jamais. C'est-à-dire, oublier... on n'oublie pas ; seulement qu'est-ce qu'on veut faire ? Un homme doit travailler, n'est-ce pas ? et trimer, et s'échiner, et s'esquinter, pour se gagner le morceau de pain. Qu'est-ce que voulez-

Hallel, psaumes à la gloire de Dieu.

vous ? Tous, on s'est remis au travail : la femme et les filles avec les vaches et avec le lait, moi avec le cheval et avec la voiture ; et le monde va de nouveau comme le monde va... J'ai averti à tous à la maison que le nom de 'Hawé je ne veux plus l'entendre ; plus de 'Hawè ; effacée, finie... J'ai chargé sur ma voiture mon fromage et mon beurre, rien que de la fraîche marchandise, et je suis été à Boïberik, chez le client...

Et quand j'arrive dans Boïberik, avec des grandes joies on me reçoit partout : « Eh ! bien, Reb Tèvié, *comment va le Yid?* Pourquoi est-ce qu'on ne vous voit plus ? Dites-nous un peu qu'est-ce que vous faites ? » — « Qu'est-ce que je dois faire? que je réponds. Le même schlemmasel, le même malchançard comme j'étais, je suis toujours : encore une vache qui m'est crevée toute jeune ! » — « Mais comment est-ce que ça se fait que c'est toujours à vous qu'il vient des miracles ? » qu'on me répond. Et le monde m'interroge, chacun à part : Qu'est-ce que c'est pour une vache qui m'est crevée ? Combien est-ce que ça m'a coûté ? Et ils rient tous, et ils sont contents, comme naturellement les riches aiment s'amuser sur un pauvre diable, nébisch, quand ils ont bien mangé, et qu'il fait beau dehors, et que le soleil est chaud, et que les arbres sont verts...

Mais Tèvié n'est pas un homme qu'on fait comme

Comment va le Yid, comment allez-vous ?

ça parler, avec des plaisanteries; on n'apprend pas si facile ce que j'ai sur le cœur. Tout de suite que j'ai fini avec le client, je me retourne à la maison à travers la forêt, avec mes cruches vides ; je lâche la bride au cheval, il doit aller comme il veut, nébisch, et chiper aussi une touffe d'herbe... Et moi je m'enfonce dans mes pensées ; et je réfléchis sur tout ce que vous voulez : sur la vie et sur la mort, et sur ce monde et sur l'autre monde ; et pourquoi est-ce qu'il y a un monde au monde, et qu'est-ce que c'est que le monde, et pourquoi l'homme vit sur le monde? Et mille choses encore je me pense, pour chasser mes pensées, et pour que je ne pense pas à elle, à ma 'Hawè !

Et voilà qu'exprès, le'ha'hlèss, elle me monte dans la pensée, ma 'Hawè ; devant mes yeux je crois que je la vois, haute, et belle, et fraîche comme un sapin, ou bien toute petite, comme un poussin malade que je tenais sur ma main ; et je la caresse, et, sur mon épaule, elle approche sa tête : « Qu'est-ce que tu veux, ma 'Hawelè ? Un petit bout de pain ? Un petit bout de sucre? » Et j'oublie, pour un temps, ce qu'elle a fait ; et mon cœur se languit après elle, et mon âme crie après elle... Mais voilà que je me rappelle tout, de nouveau ; et un feu s'allume dans moi, une colère après elle, et après lui, et après le monde entier et après moi aussi : pourquoi est-ce que je ne peux pas oublier seulement une minute ?

pourquoi est-ce que je ne peux pas la déchirer de mon cœur ? Est-ce qu'elle n'a peut-être pas mérité ça ? Quoi ? Tèvié a été, toute sa longue vie, un Yid entre les Yids, qui s'échine, le nez sur la terre, pour élever des enfants, et après ça, ils doivent s'arracher de lui et tomber comme la feuille de l'arbre, et que le vent les emporte ? Voilà, lemoschel par exemple, un chêne, qui pousse dans la forêt ; et un homme, avec une hache, vient, et il ôte une branche, et encore une branche et encore une branche. Qu'est-ce que ça vaut maintenant, le chêne sans les branches ? Allons, prends plutôt tout de suite ta hache, et coupe tout l'arbre, et que ça soit fini !...

Et, comme je me pense toutes ces pensées, voilà que je sens tout d'un coup que mon cheval s'est arrêté. Halte ! qu'est-ce qu'il y a ? Je lève mes yeux, je regarde ; ma 'Hawé ! la même 'Hawè comme avant, pas un cheveu en moins ; même ses habits ne sont pas changés ! ..

La première chose qui me vient sur l'idée, c'est de sauter de la voiture en bas, de la prendre, de l'embrasser... Seulement, tout de suite, il y a quelque chose qui me tire en arrière : « Est-ce que tu es une femme, une Yidenè, Tèvié ? » Et mon cheval aussi, je le tire en arrière : « Huë, *schlemmasel !* » Et je prends sur la droite. Et je fais un

Schlemmasel, malchanceux.

regard : elle aussi, ma 'Hawè, elle est sur la droite ; et elle me donne un signe avec la main, comme on dit : « Arrête un temps, j'ai besoin de te dire quelque chose ! » Et ça me déchire en dedans, et ça m'élance dans le cœur, et je sors déjà les jambes de la voiture, et je veux sauter en bas : voilà ! voilà !... Seulement je me retiens, et de nouveau je tire le cheval, et je prends sur la gauche... Et ma 'Hawè aussi, elle est sur la gauche, maintenant ; et elle regarde sur moi, — quel drôle de regard ! et sa figure, qui est morte !... « Qu'est-ce que je dois faire maintenant ? que je me pense. Est-ce que je reste ici, ou bien est-ce que je pars plus loin ? » Et, avant que j'ai seulement eu le temps de regarder un peu tout autour, ah ! ah !... Déjà elle tient le cheval avec la main, et elle me fait : « Papa, papa, je dois mourir, si tu bouges un pas seulement ! Papa, écoute-moi d'abord jusqu'au bout ! Écoute-moi, papa, papa ! »

« Ah ! c'est comme ça ? que je me pense. Tu veux me prendre avec la force ? Non, ma petite ! ton père, tu ne le connais pas encore ! » Et je tape sur mon cheval, tout ce que je peux taper ; et il va, et il court... Seulement il tourne sa tête, et il bouge avec ses oreilles... Mais « Huë ! » que je crie... Et moi, est-ce que vous pensez que je vais aussi tourner la tête, et faire aussi un regard ? un regard au moins, là-bas, sur la place où elle est restée ?... Eh ! bien non ! Tèvié n'est pas une femme ! Tèvié n'est pas

une Yidenè ! Tèvié sait comme il faut faire avec le Satan !

Bref, qu'est-ce que je dois vous prendre votre temps ? Si ça m'est destiné que je dois être puni sur l'autre monde, c'est déjà fait : je sais ce que c'est ; et si vous voulez connaître le goût du *guénem* et toutes les souffrances qui brûlent dans l'enfer, demandez seulement Tèvié, il vous le dira !... Toute la route que je fais, ça m'a l'air comme si ma 'Hawè courrait après la voiture et crierait : « Écoute-moi, papa, écoute-moi ! »... Et voilà qu'une pensée me vole dans la tête : « Tu prends beaucoup sur toi, Tèvié ! Qu'est-ce que ça te gêne, si tu t'arrêterais un temps, et si tu l'écouterais jusqu'au bout ? Peut-être elle doit te dire quelque chose que tu dois savoir ? Peut-être elle regrette, elle a 'herôtè, elle veut retourner en arrière ? Peut-être elle l'a mauvais chez elle, et elle veut te prier que tu l'aides pour sortir de l'enfer ? » Et peut-être, et peut-être, et encore peut-être ! Et tous ces « peut-être » me tournent à travers la tête, et je me rappelle aussi du possuq : « Kera'heim ov », est-ce qu'un enfant est jamais trop mauvais, pour un père ?... Et je me tourmente, et je me reproche et je me dis que je ne mérite seulement pas que la terre me porte ! « Qu'est-ce que tu as encore ? Qu'est-ce que tu te veux, avec ta

Guénem, enfer.

colère, fou-meschugguè, entêté ! Allons, tourne le cheval, va vers elle, pardonnez-vous ensemble ! Elle est ta fille !... »

Et voilà que des drôles d'idées me grimpent dans la tête : « Qu'est-ce que ça veut dire : *Yid,* et pas-Yid ? Et pourquoi est-ce que Dieu a créé des Yids ? Et pourquoi est-ce qu'ils sont, comme ça, séparés des autres ? Et pourquoi est-ce qu'ils ne doivent seulement pas regarder sur les autres, comme si celui-ci serait de Dieu et que celui-là ne serait pas de Dieu ? »... Et ça me chagrine que je ne me connais pas dans les livres, pour que je peux aussi répondre une fois sur toutes ces questions...

Mais je dois bien chasser ces pensées, n'est-ce pas ? Alors je commence de chanter : *Aschrei,* avec toute ma voix, et sur l'air comme Dieu a commandé. Seulement, qu'est-ce que ça sert de prier et d'orè, quand ça chante dans ton cœur un autre air, que Dieu n'a pas commandé : 'Hawè ! 'Hawè ! 'Hawè !... Et tant plus que je chante bien haut le *Aschrei,* tant plus haut que ça crie en moi : 'Hawè ! 'Hawè ! 'Hawè !... Et tant plus que je veux l'oublier, tant plus je la vois devant mes yeux, et tant plus ça m'a l'air comme si j'entendrais sa voix qui m'appelle : « Écoute-moi, papa, écoute-moi ! » Et je bouche mes oreilles pour que je n'entends pas, et mes yeux je

Yid, Juif.
Aschrei, heureux, premier mot d'une prière fameuse.

les ferme, pour que je ne voie pas... Et je dis le *Schemoné-Esré,* et je n'entends pas qu'est-ce que je dis ; et je frappe sur ma poitrine, je klopf oschamnou, et je ne sais pas qu'est-ce que je fais...

Et ma vie est toute brouillée ; et moi aussi, je suis tout dérangé. Et à personne je ne dis quelque-chose de la rencontre, à et personne je ne demande après elle, quand même je sais tout à fait bien où elle est, et où il est, et qu'est-ce qu'ils font. Mais personne ne doit savoir, personne ! Non, non, ils mourront, mes ennemis, plutôt qu'ils voient que je pleure devant quelqu'un ! Voilà comme il est, Tèvié !

Je voudrais, ma foi, bien savoir si tous les hommes sont comme ça, ou si c'est seulement Tèvié qui serait un tel fou-meschuggué... Par exemple, ça arrive des fois... Vous n'allez pas rire sur moi, Reb Scholem Alei'hem, n'est-ce pas ?... J'ai morè, oui, j'ai peur que vous riez sur moi !... Oui, ça arrive des fois, que je m'habille comme pour *schabess ;* je vais sur la gare, je suis prêt pour partir là-bas... Je sais, très exact, où ils restent... J'approche au guichet, je demande pour un billet. « Où est-ce que vous allez ? » qu'on me dit. « A *Yéhoupetz,* » que je réponds. « Yéhoupetz ? Une

Schmoné-Esré, prière des dix-huit bénédictions.
Schabess, Sabbat.
Yéhoupetz, est le nom imaginaire que le conteur donne à la ville de Kiev.

ville comme ça, nous n'avons pas chez nous. » — « Je n'en peux rien ! » que je dis... Et je me retourne à la maison, je tire ma belle redingote, mon *schabessklaid,* et je vais regarder sur mes vaches et sur mon cheval... Comme c'est écrit chez nous ; « Le'hol odom avodosso », à chaque homme son travail, à chaque homme sa peine !

Schabessklaid, vêtement du samedi.

SPRINNTSÈ

Je vous dois un grand salut, Reb Scholem Alei-'hem, à vous et à vos enfants. Il ya bien quelques années que nous nous sommes vus, les deux. Ach! combien d'eau a coulé depuis, combien de misère sur nous et sur tout Isroèl : un Kischinew, une Constitution, des pogromes et toutes les plaies de l'Égypte et toutes les punitions du ciel! Ach! mon Dieu, du lieber Gott !... Une chose m'étonne, ne le prenez pas en mal, Reb Scholem Alei'hem, c'est que vous n'êtes pas changé, *oumbeschrïè*, non pas un cheveu! Mais faites seulement un regard sur moi : je ne suis pas encore soixante ans, et voyez comme Tèvié est tout blanc devenu... « Tsar guidoul bonim », c'est une misère d'élever des enfants, comme on dit. Et qui est-ce qui a eu cette misère autant comme Tèvié! Voilà que j'ai encore reçu un coup, avec une autre fille, avec ma Sprintsè ; et

Oumbeschrïè, sans trop vous vanter!

ce malheur est plus grand que tous mes malheurs jusqu'à maintenant ; et vous voyez : quand même on vit !

Bref, pour vous raccourcir, comme c'est écrit chez nous dans le *Péréq* : « Rotso hakodosch borou'h hou lezakoss », Dieu a voulu faire un bienfait à ses Yids, et il leur a quoi envoyé ? Une Constitution, qu'ils appellent. Alors, tout de suite, ça a été un remue-ménage chez nos riches de Yéhoupetz ! Tous, ils se sont ensauvés aux bains, soi-disant pour la santé !... Et tout de suite que ceux de Yéhoupetz sont partis, Boïberik avec son air fraîche et avec sa forêt et ses villas, est devenue un désert, juste comme la ruine de Babylone !... Mais, en retour, qu'est-ce qui arrive ? Il y a pourtant un grand Dieu sur le monde ! et il veut, quand même, que les pauvres hommes nèbisch, aient un peu à s'échiner sur le monde. Alors, tout de suite que les riches de Yéhoupetz sont partis, voilà les riches d'Odessa qui arrivent à Boïberik, et les riches de Rostow, et les riches de Katérinoslaw et ceux de Mohilew, et ceux de Kischinew, « alfèï alfaïm », mille fois deux mille ! Ça a l'air que la Constitution avait encore plus constitutionné par là-bas que par chez nous ; les gens s'étaient ensauvés comme des mouches ; à Boïberik on ne savait, ma foi, plus où

Péreq, section du Pirké Abot, recueil de maximes.

les mettre ! Peut-être vous demandez : « Pourquoi est-ce que ces gens viennent juste par chez nous ? » Et moi, je demande : « Pourquoi est-ce que les nôtres vont juste par chez eux ? » C'est une fois arrangé comme ça, Dieu merci, sur le monde : tout de suite qu'on entend d'un pogrome, nos *Yids* d'une ville commencent à courir dans une autre ville, et nos Yids d'une autre ville commencent de courir dans une ville ; « Viens chez moi, je viens chez toi !.. » Aussi vous pouvez vous figurer : comme une capitale, Boïberik était bourré, avec des hommes et avec des femmes, et avec des enfants ! Et les enfants veulent quoi ? Les enfants veulent manger. Et on a besoin de quoi, pour leur donner à manger ? De lait, et de beurre, et de fromage. Et chez qui est-ce qu'on trouve le fromage, et le beurre et le lait, si pas chez Tèvié ? Alors, naturellement, c'est : « Reb Tèvié » par çi, « Reb Tèvié ! » par là. Qu'est-ce que voulez-vous que je vous raconte ? Reb Tèvié est devenu à la mode...

« Vayehi hayiom », et voilà qu'un jour... C'était *Erèv Schvuess ;* j'arrive avec ma fraîche marchandise, première qualité, chez une cliente... Une almonè, une veuve, une jeune, une riche de Katérinoslaw, qui est venue sur l'été à Boïberik avec son fils, Arontschik, qu'il s'appelle. Vous comprenez, n'est-ce

Yids, Juifs.
Erèv Schvuess, veille de Pentecôte.

pas? Sa première connaissance, quand elle vient à Boïberik, c'est avec Tèvié. « On m'a recommandé que c'est chez vous le plus bon beurre et le plus bon lait », qu'elle me dit. « Comment est-ce que ça pourrait être autrement ? que je réponds. Ça n'est pas pour rien que Schlomè hamèlè'h, le roi Salomon, a dit qu'un bon nom se laisse entendre comme une trompette, comme un schofar, sur tout l'univers. Et si vous voulez, je veux vous raconter là-dessus un *medrèsch*... » Et voilà que l'almonè m'a interrompu: « Je suis veuve qu'elle dit ; dans toutes ces choses de mèdresch et de laitage je ne comprends rien ; le principal, c'est que le beurre doit être frais et que le fromage goûte bon ! » Qu'est-ce que voulez-vous qu'on cause avec une *Yidenè*, après ça!

Bref, pour vous raccourcir, croyez-moi ou ne me croyez pas, Rèb Scholem Alei'hem, deux fois la semaine je venais chez la veuve : le lundi et le jeudi, exact comme la *lou'h ;* je descendais ma marchandise de ma voiture, sans demander seulement si on a besoin ou si on n'a pas besoin ; et, naturellement, je commençais à devenir comme un de la maison. Je regardais comment c'était mené dans son ménage ; je mettais mon nez dans la cuisine, et, ce que je trouvais nécessaire à dire, je

Medrèsch, parabole talmudique.
Yidenè, femme juive.
Lou'h, calendrier.

disais. La première fois, naturellement, j'ai attrapé un sermon de la bonne : que je ne dois pas me mêler dans la soupe des autres ; la deuxième fois, on a un peu écouté sur mes paroles ; et la troisième fois naturellement, on a pris conseil de moi. Pourquoi ? Parce que la veuve a su qu'est-ce que Tèvié est. Et c'est venu jusque-là qu'elle m'a raconté sa tsorè, son grand malheur : son fils, Arontschik.

« C'est, qu'elle dit, un garçon autour de vingt ans et quelques ; et il sait juste parler de chevaux et de vélocipèdes, et attraper des poissons ; et, en dehors de ça : rien ! D'argent, d'affaires, de gscheft, il ne veut pas seulement entendre un mot. Il a, de son père, hérité une ma foi belle fortune, un million presque. Si seulement il voudrait la soigner un peu ; mais une seule chose il sait : ouvrir la main et dépenser ! » — « Où est-ce qu'il est, ce garçon ? que je dis. Donnez-le seulement chez moi ! Je veux *schmussè* un temps avec lui, et lui dire de la morale et une paire de *psuquèm*, et lui raconter un *mèdresch!*» Elle rit, la veuve, et elle dit : « Savez-vous quoi ? Gardez votre mèdresch, et apportez-lui plutôt un petit cheval !... » Et juste quand nous parlons, voilà qu'il arrive, son Arontschik : un garçon bien portant comme un chêne, un gaillard, je vous dis,

Schmussè, causer.
Psuquèm, versets.
Mèdresch, parabole talmudique.

rien que du sang avec du lait ; et il porte une ceinture, avec une petite montre dedans, par-dessus son pantalon (pardon, excuse) ; et, jusque plus haut que le coude, des manches retroussées!... « Où est-ce que tu étais ? » que sa maman lui dit. « Avec le canot, qu'il répond, attraper du poisson. » — « Un beau travail pour un garçon comme vous ! que je dis ; dans la maison, chacun se casse les os pour vous, et vous, dans ce temps, vous attrapez du poisson ! » — Je fais un regard sur ma veuve : elle est devenue rouge et de toutes les couleurs ; pour sûr, elle pense que son garçon va me flanquer deux gifles, et me prendre par les épaules, et me jeter par la porte. Schtouss ! des bêtises ! Tèvié n'a ma foi pas peur : s'il a quelquechose à dire, il dit !

Mais le garçon, tout de suite qu'il a entendu ces paroles de moi, il se recule un petit peu ; il pose ses mains sous ses bras ; il regarde sur moi, depuis le haut de ma tête jusque le bas de mes pieds ; de sa bouche il fait sortir un drôle de sifflement, et tout d'un coup, il commence de s'éclater de rire, de s'éclater, de s'éclater ! que nous avons demandé, s'il ne serait pas, 'helilè Dieu garde, devenu foumeschuggué dans une minute ! Qu'est-ce que voulez-vous que je vous dise? Depuis l'époque, nous sommes été des bons amis. Je dois vous marquer que, tant plus ça durait, tant plus le garçon me semblait plaisant, quand même il était un grand

coureur et un grand dépenseur, et un fou-meschuggué par-dessus le marché. Lemoschel par exemple, s'il rencontrait un *schnorrer*, savez vous qu'est-ce qu'il faisait ? Il mettait sa main en poche, et tout ce qu'il y avait dedans, il donnait, sans seulement compter ! Est-ce que c'est des manières, Reb Scholem Ale'ihem ? Ou bien, il tirait son beau paletot tout neuf, et il le mettait au schnorrer ! Je vous demande un peu ! Un distrait, quoi !...

J'avais, ma foi, *ra'hmoness* sur la maman ! « Qu'est-ce que je dois commencer avec lui ? qu'elle se plaignait. Si seulement vous lui diriez quelque chose, Reb Tèvié ! » Voyons, est-ce que je devais la refuser ? Et puis, est-ce que ça me coûtait de l'argent ? Je me mettais assis près du garçon, je lui fricassais une histoire, je farcissais avec des *psuquem* et je saupais avec des *medroschèm*, comme Tèvié sait faire. Et lui, il m'écoutait jusqu'au bout du bout, et il me demandait des questions : comment est-ce que je vis ? comment est-ce que c'est dans ma maison ? et des choses, et des choses. « J'aurais une envie d'être chez vous une fois, Reb Tèvié. » — « Quand on a une envie d'être chez Tèvié, que je lui dis, savez-vous qu'est-ce qu'on

Schnorrer, mendiant.
Ra'hmoness, pitié.
Psuquem, versets.
Mèdreschem, paraboles.

fait? On se met debout, et on va chez Tèvié. Vous avez pourtant assez de chevaux et de vélocipèdes! Et si vous n'auriez pas de chevaux, et pas de vélocipèdes, eh! bien, vous êtes déjà assez grand pour marcher sur vos pieds! Ça n'est ma foi pas loin : juste la forêt à couper en travers! » — « Quand est-ce qu'on peut vous trouver à la maison? » qu'il demande. — « Moi, à la maison? Seulement le *Schabess* et le *Yontef,* qu'on me trouve... Halte! Savez-vous quoi? Vendredi dans huit jours, si Dieu donne, nous avons *Schvuess.* Si vous voulez promener un peu de notre côté, ma femme veut vous recevoir avec des *blintsess* au fromage, comme je vous garantis, nos Pères n'ont pas mangé en *Mitsraïm!* » — « Qu'est-ce que ça veut dire, qu'il fait : en Mitsraïm? Vous savez bien que je ne suis pas fort dans la *Thorè.* » — « Que vous n'êtes pas fort, pour sûr, que je sais. Si vous auriez appris comme moi, dans une école de *Yids,* dans un 'Heider, vous sauriez au moins quelque chose! » — Il rit, et il répond : « C'est bien, Reb Tèvié; je viens chez vous le premier jour de Schvuess, avec une paire

Schabess, Sabbat.
Yontef, jour de fête.
Schvuess, Pentecôte.
Blintsess, sorte de quenelles.
Mitsraïm, Egypte.
Thorè, Loi.
Yid, Juif.

d'amis, pour les blintsess au fromage ! Seulement vous devez soigner, qu'ils soient bon chauds ! » — « Eish lèhovo », que je réponds, comme le feu et la flamme, ils doivent vous sauter de la poêle direct dans la bouche ! »

Je reviens à la maison et j'interpelle ma vieille : « Goldè, que je dis, nous avons des invités pour Schvuess. » — « Maseltof, je félicite, qu'elle répond. Qui est-ce que c'est ? » — « Ça, que je dis, tu dois savoir plus tard. Prépare seulement des œufs ; pour le beurre et le fromage, le « Bore'h Haschem », le Saint, béni soit-il, soignera lui-même : tu feras des blintsess pour trois, mais pour trois qui tiennent beaucoup sur le manger, et qui ne demandent pas ce que *Raschi* pense. » — « Oui, qu'elle dit, je vois qu'est-ce que c'est. Pour sûr, tu as de nouveau raccroché un *schnorrer* de *Hungerland !* » — « Tu es, ma foi, une bête de *Yidenè*, ma Goldè ! que je réponds. D'abord est-ce que ç'aurait été un si grand malheur, 'helilè Dieu garde, si nous aurions régalé un ou deux schnorrers avec des Schvuess-blintsess ? Et ensuite secundo, sachez Madame ma femme adorable et vénérable (longtemps que tu vives), qu'un de nos *Schvuessgescht*

Raschi, célèbre commentateur.
Schnorrer, mendiant.
Hungerland, Pays de la Faim.
Yidenè, femme juive.
Schvuessgescht, hôtes de Pentecôte.

est juste le fils de la veuve que je t'ai parlé, celui qu'on appelle Arontschik. Je t'ai raconté sur lui. » — « Si c'est ça, c'est autre chose ! » qu'elle fait... Voilà la force des millions, Reb Scholem Alei'hem : même ma femme, quand elle flaire une fois l'argent, elle devient un autre homme ! Le monde est comme ça ! Qu'est-ce que voulez-vous ?

Bref, pour vous raccourcir, Schvuess est arrivé. Je n'ai pas besoin de vous raconter comme il fait beau, et chaud, et clair, et vert, chez nous, dans la ferme, quand Schvuess arrive... Le plus grand guevir, le plus riche chez vous, aurait souhaité d'avoir un pareil bleu ciel, une pareille verte forêt, avec des pareils sapins, qui sentent bon, avec des pareilles herbes pour les bêtes qui broutent, et qui mâchent, et qui vous regardent dedans les yeux et qui disent : « Donnez-nous seulement toutes les fois une herbe pareille, et le lait aussi nous voulons vous donner ! » Voyez-vous, Reb Scholem Alei'hem, quand même vous m'offririez le plus bon commerce, et que je dois quitter du village, je ne change pas avec vous ! Est-ce que vous avez dans la ville un tel ciel ? Un ciel de Dieu ! comme on chante dans le *Hallel*. Dans la ville, quand vous tordez votre cou pour regarder en haut, qu'est-ce que vous voyez ? Une maison, un toit, une

Hallel, Psaumes à la gloire de Dieu.

cheminée. Mais est-ce que vous avez là-bas des arbres pareils ? Et si peut-être une fois il reste aussi un buisson oublié quelque part, vous l'habillez avec un caftan ! Aussi, quand nos invités sont arrivés chez moi dans la ferme, je vous garantis qu'ils n'ont pas été dés-émerveillés une minute ! Ils étaient venus à cheval, les trois, et quels chevaux ! surtout celui d'Arontschik ; un souss, je vous dis, un vrai coursier ! Pour trois cents roubles, vous n'auriez pas le pareil ! « Borou'h habo », béni qui vient ! que je leur dis. Est-ce que c'est en l'honneur de *Schvuess* que vous apportez vos chevaux ? Allez, allez ! Tèvié n'est pas un *Tsadiq :* si on vous fouette pour ça sur l'autre monde, ça ne me fera ma foi pas de mal !... Eh ! bien, ma Goldè, va un peu voir si c'est prêt, avec les blintsess, et laisse porter la table ici dehors : dans la chambre dedans je n'ai ma foi rien de beau à montrer... Et vous toutes, Sprintsè ! Taibel ! Beilkè ! où est-ce que vous êtes là-bas ? Allons ! remuez-vous un peu !... »

Ainsi je fais mes commandements à mes filles ; et on apporte dehors la table, avec des escabelles, et une nappe, et des assiettes, et des cuillères, et des fourchettes, et du sel. Et, juste après, voilà ma

Schvuess, il est interdit de monter à cheval les jours fériés.
Tsadiq, juste, saint.

Goldè qui arrive avec les blintsess toutes chaudes bouillantes sorties de la poêle ! Et mes invités ne s'arrêtent plus de louanger les blintsess et la Goldè !

« Qu'est-ce que tu restes là debout? que je dis à ma vieille. Est-ce que tu ne sais pas qu'aujourd'hui c'est Schvuess sur le monde, et qu'à Schvuess on chante le « *Ode'ho* » deux fois ? Allons, va : chante aussi deux fois le chant des blintsèss sur le monde ! » Et ma Goldé ne refuse pas l'ouvrage, vous savez ! Elle remplit de nouveau tout plein le plat à poisson ; et ma Sprinntsé apporte les blintsèss sur la table. — Et tout d'un coup, voilà que je fais un regard sur mon Arontschik ; et qu'est-ce que je vois? Le garçon est perdu à regarder sur ma Sprinntsé ; il ne laisse ma foi plus ses yeux descendre d'elle ! Qu'est-ce qu'il a sur elle aperçu? « Allons, mangez une fois ! que je lui dis. Pourquoi est-ce que vous ne mangez pas des blintsèss ? » — « Qu'est-ce que je fais alors ? » qu'il me répond. — « Qu'est-ce que vous faites ? que je dis ; vous mangez ma Sprinntsè ! »

Et tous s'éclatent de rire, et lui rit, et je ris, et ma Sprinntsè aussi rit... Un joyeux Schvuess sur le monde, je vous dis !... Et de toute cette joie qu'est-ce qui va sortir maintenant pour Tèvié ?

« *Ode'ho* », je te loue.

Une tsorè, un malheur, un deuil et un gémissement, et un châtiment sur la tête de Tévié, comme jamais encore Tèvié...

Mais qu'est-ce que voulez-vous? Tèvié est un schlemyhl, un imbécile! Un homme de raison ne prend pas les choses sur son cœur comme Tèvié! Il comprend que, si c'est comme ça, c'est que ça a besoin d'être comme ça, et que si ça n'aurait pas besoin d'être comme ça, ça serait autrement! Fie-toi seulement sur Dieu, comme on chante à la *schoul!* Il saura bien soigner pour que tu te courbes sur la terre et pour que tu cuises des briques, et que tu dises encore par-dessus le le marché : « Gam zou letovo », ça aussi c'est pour ton bien!... Vous allez entendre, Reb Scholem Alei'hem, tout ce qui peut se passer sur le monde! Mais vous devez maintenant faire attention, parce que maintenant seulement l'histoire commence.

« Vayehi érèv vayehi vôkèr », et il fut jour, et il fut soir... Et une fois, avant la nuit, j'arrive chez moi, tout rôti par le soleil, et tout esquinté de courir à droite et à gauche à travers les villas de Boïberik; et dehors de la maison, près de la porte, je trouve, quoi? Un cheval attaché, un cheval que je connais; j'aurais pu jurer que c'est le souss d'Arontschik, le coursier que j'avais estimé dans

Schoul, synagogue.

les trois cents roubles J'approche le cheval ; avec une main je lui donne une tape par derrière ; avec l'autre main je le gratte dans le cou et je le gratte par devant ; et je lui secoue, par-dessus, la crinière : « Qu'est-ce que tu fais par là, yedidi, mon ami ? » Il tourne vers moi son joli museau, et il regarde sur moi avec ses intelligents yeux, comme un qui parle et qui dirait : « Qu'est-ce que vous me demandez, moi ? Demandez plutôt mon maître ! »

J'entre dans la chambre et j'interpelle ma femme : « Dis-moi un peu, ma Goldè, ma couronne, qu'est-ce qu'il fait ici, cet Arontschik ? » — « D'où est-ce que je dois savoir ? qu'elle répond. Est-ce qu'il est de mes gens, ou est-ce qu'il est de tes gens ? » — « Ça je n'ai pas besoin de répondre. Où est-ce qu'il est maintenant ? voilà qu'est-ce que je demande. » — « Il est allé avec les filles, dans le petit bois, promener » qu'elle dit. « Qu'est-ce qu'il y a tout d'un coup, pour qu'il se promène avec les filles ? » que je fais. Et je dis à ma Goldè qu'elle me donne à manger. Fini de manger, je me pense et je réfléchis : « Qu'est-ce que tu as besoin de t'énerver comme ça, Tèvié ? Parce qu'un garçon vient une fois chez toi en visite, est-ce que tu dois tout de suite dresser ton cou ? »

Et juste comme j'étais encore dans les réflexions, voilà que je regarde : ce sont les filles qui arrivent, avec le garçon, et qui tiennent dans les mains des

fleurs arrachées ; d'abord les deux plus jeunes, Taïbel et Beilkè, et derrière, ma Sprinntsè, avec Arontschik. « Un bon soir ! » que je l'interpelle. Mon Arontschik me reste là, un peu drôle ; il caresse son cheval ; il tourne une petite herbe dans sa bouche, et il dit : « Reb Tèvié ! je veux aussi une fois faire un commerce avec vous : vous prenez mon cheval, et moi je prends votre cheval. » — « Vous n'avez personne autre pour rire ? » que je dis. « Je ne ris pas, qu'il répond ; je le pense en sérieux. » — « En sérieux vous le pensez ? que je dis. Combien, par exemple, est-ce qu'il coûte, votre cheval ? » — « Combien est-ce que vous l'estimez ? » qu'il répond. « Moi ? que je dis ; peut-être qu'avec trois cents roubles .. » Alors il s'éclate de rire : « Trois cents roubles » qu'il dit. Il coûte trois fois autant... Eh ! bien, Reb Tèvié, est-ce qu'on fait l'échange ? »

Ce bavardage-là ne m'a pas plu. Qu'est-ce que ça signifie, troquer un coursier contre mon schlemmasel de malheur ? Je lui dis qu'il remette cette affaire sur une autre fois et je le demande, dans une plaisanterie, si c'est vraiment à cause de ça qu'il est venu. « Parce que si c'est à cause de ça, que je dis, vous auriez pu épargner le dérangement, et aussi la dépense » Alors il me fait, très sérieux : « Non, je suis venu à cause d'autre chose, qu'il répond. Si vous voulez, qu'il dit, allons promener un tour. »

« Qu'est-ce qu'il a, que je me pense, qu'il veut

toujours promener un tour ? » Et je vais avec lui, du côté du petit bois... Le soleil est déjà longtemps descendu ; le vert petit bois paraît maintenant tout noir ; les grenouilles de la mare font coa, coa, coa, et l'herbe sent une odeur, « me'hayié nefoschèss », qui ressuscite les âmes !... Arontschik va, et je vais ; il garde silence, et je garde silence... Et puis, voilà qu'il fait un toussement, et qu'il dit : « Qu'est-ce que vous auriez dit, Reb Tèvié, si, lemoschel par exemple, je vous annoncerais que j'ai votre Sprinntsè en amour et que je la veux pour fiancée ? » — « Ce que j'aurais dis ? que je dis. J'aurais dit qu'on doit effacer un fou de la liste des fous-meschugguè, et vous mettre à sa place ! » Il regarde sur moi, et il me fait : « Qu'est-ce que ça signifie ? » — « Qu'est-ce que ça signifie ? que je lui fais ; ça signifie ce que ça signifie ! » — « Je ne vous comprends pas », qu'il me dit. « C'est peut-être un signe que vous n'êtes pas très comprenant, que je dis ; comme c'est écrit chez nous dans le verset : A un intelligent, un clin d'œil ; à un bête, un coup de bâton. »

Alors il me fait, comme en colère : « Je vous parle simplement ; et vous vous répondez avec des vers et des versets ! » - « Chaque *hazèn* chante comme il peut, que je réponds, et chaque prêcheur

'*Hazen*, chantre.

prêche comme il sait. Si vous voulez savoir qu'est-ce qu'on doit vous prêcher, demandez une fois la maman, elle vous prêchera ! » — « Est-ce que vous me prenez pour un petit garçon qui a besoin de demander sa maman ? » qu'il fait. « Sûr, que je réponds, vous avez besoin de demander la maman ; et, sûr, elle vous dira que vous êtes un distrait ; et elle aura raison ! » — « Quoi ? qu'est-ce que vous dites ? elle aura raison ? » — « Sûr, qu'elle aura raison ! Qu'est-ce que vous êtes pour un fiancé pour ma Sprinntsè ? Est-ce que ma Sprinntsè est une égale avec vous ? Et qu'est-ce que je suis pour une parenté avec votre maman ? » — « Si c'est comme ça, qu'il fait, vous vous trompez ! Je ne suis pas un petit garçon de dix-huit ans, et je ne cherche pas après des parentés pour ma maman, et je sais qui vous êtes, et je sais qui votre fille est, et elle me plaît, et je la veux, et ça sera comme je veux ! » — « Ne soyez pas *broguess,* ne vous fâchez pas, que je dis ; je vois que d'un côté vous êtes sûr ; mais est-ce que vous êtes sûr aussi de l'autre côté ? » — « Qu'est-ce que voulez-vous dire avec votre autre côté ? » qu'il me dit. « Je veux dire, ma fille Sprinntsè, — que je dis. Est-ce que vous avez déjà parlé avec elle ? Et elle, qu'est-ce qu'elle dit ? ». Alors, il devient comme insulté, et il me répond,

Broguess, fâché.

avec un sourire : « Qu'est-ce que c'est que ça pour une question ? qu'il dit. Sûr, que j'ai parlé avec elle ; pas une fois, beaucoup de fois j'ai parlé avec elle ! Je viens ici tous les jours ! »

Vous entendez, Reb Scholem Alei'hem ? Tous les jours il vient chez moi, et moi, je ne sais rien ! « Animal, beheimè, que je me dis : est-ce qu'on doit te donner à manger la paille ? Est-ce que tu veux toujours te laisser conduire dans le bain ? Et qu'on peut t'acheter ou te vendre comme on veut ? » Ainsi je me pense ; et je vais de retour avec Arontschik, et il fait adieu avec ma vieille et mes jeunes, toute la compagnie, et il grimpe sur son coursier, et hop ! à Boïberik !

A présent, comme on lit dans vos livres, nous voulons laisser le ben-mél'èh, le fils du roi, et nous commençons de nouveau avec la bass-malkè, avec la fille de la reine, c'est-à-dire avec ma Sprinntsè, avec ma fille. « Dis-moi un peu que je lui dis : raconte qu'est-ce que vous avez causé-geschmusst, les deux, avec Arontschik, et pourquoi je ne sais rien. » Est-ce que cet arbre répond quelque chose ? Non ! Eh ! bien, juste autant qu'elle répond Elle devient rouge, elle baisse les yeux en bas, comme une fiancée ; et elle parle juste autant comme si elle aurait l'eau plein la bouche ! « Ouat ! que je me pense : tu ne veux pas maintenant ? Eh ! bien alors : plus tard !... Tèvié n'est pas une femme, Tèvié

n'est pas une Yidenè : je peux, ma foi attendre !... Comme on dit : « Yovo yomo », que vienne le jour, le jour viendra ! » « Est-ce que tu le connais, au moins, cet Arontschik ? » que je le demande. « Bien sûr, que je le connais », qu'elle répond. « Est-ce que tu sais qu'il est un dépenseur, plus vide qu'une noisette ? » que je dis. « Tu te trompes, qu'elle répond. Arnold est un bon garçon. » — « Ah ! que je dis, il s'appelle déjà Arnold chez toi ? Il n'est déjà plus Arontschik le coureur ? » — « Arnold n'est pas un coureur, qu'elle répond ; Arnold a un bon cœur ; seulement tous ceux autour de lui savent une seule chose : l'argent et l'argent. » — « Alors comme ça, ma Sprinntsè, que je dis, tu es aussi maintenant une philosophe devenue ? et tu ne veux plus rien entendre de l'argent ? »

Bref, à force que je cause et que je schmuss avec elle, j'aperçois qu'ils sont allés déjà un peu loin, les deux ; et, de si loin, on ne revient pas toujours ! C'est que je connais mes gens, voyez-vous ! Les filles de Tèvié, je vous ai déjà dit ; quand une fois elles tiennent pour quelqu'un !... « Schotè, imbécile ! que je me dis. Qu'est-ce que tu veux toujours être plus intelligent que tout l'univers ? Peut-être Dieu est derrière la chose ! Peut-être c'est décidé que cette petite Sprinntsè, qui ne dit seulement jamais un mot, doit être une fois la récompense de Tèvié, pour tous les coups que

Tèvié a supportés, dans la vie ! Peut-être c'est destiné que tu dois avoir une fille millionnairesse ! Pourquoi pas ?... Et je dis à ma vieille : « Qu'est-ce que tu te penserais si notre Sprinntsè, notre fille, serait une fois une millionnairesse ? » — « Qu'est-ce que c'est que ça, qu'elle répond, une millionnairesse ? » — « Une millionnairesse c'est la femme d'un millionnaire » que je dis. « Et un million, qu'elle répond, combien est-ce que c'est ? » — « Si tu ne sais seulement pas qu'est-ce que c'est un million, que je dis, qu'est-ce que je dois parler avec toi ! » — « Est-ce que je t'ai demandé que tu parles avec moi ? » qu'elle répond. Et elle a, ma foi, raison.

Bref, pour vous raccourcir, un jour se passe. je rentre à la maison et je demande : « Et Arontschik ? Est-ce qu'il est venu ? » — « Non, il n'était pas là. » ... Un autre jour se passe : « Est-ce que le garçon était là ? » — « Non, il n'est pas venu. » ... Aller chez la veuve avec une fausse raison, ça ne me plaît pas : je ne veux pas qu'elle pense que Tèvié court après le *schiddisch !* Pourquoi est-ce que je courrais après, comme la cinquième roue d'une voiture ? Parce que je n'ai pas un million ? Je n'ai pas un million, c'est vrai, mais je deviens parent avec une millionnairesse ! Et elle, avec qui est-ce qu'elle devient parent ? Avec un millionnaire ? Non, avec un laitier,

Schiddisch, parti.

avec un *kabstsen,* avec Tèvié. Alors qui est-ce qui est plus ? elle ou moi ? ... Je veux vous dire ce qui est vrai, Reb Scholem Alei'hem : maintenant, moi aussi, je me désirais le parti, pas pour le parti, non, mais pour le nitso'hen, pour la vengeance ! C'est vrai, tous ces riches de Yéhoupetz (que le diable entre dans leurs pères et dans leurs mères !) ils doivent aussi savoir une fois qui est-ce qu'il est, Tèvié ! Jusqu'ici on entendait toujours de Brodsky et de Brodsky ! et de Rothschild et de Rothschild ! Eh ! bien, maintenant, on entendra de Tèvié !

Voilà ce que je me pense, quand je retourne de Boïberik, sur ma voiture. Et comme j'entre dans la maison, qu'est-ce que je vois ? Ma vieille qui me vient à la rencontre, avec une fierté ! .. « Juste une minute, un *goï* était ici, de Boïberik : la veuve te demande, pour l'amour de Dieu, que tu dois, tout de suite, venir là-bas ; même si c'est la nuit, tu dois partir et tu dois arriver. » — « Qu'est-ce qu'elle a si pressé ? que je me pense. Est-ce qu'ils n'ont plus le temps d'attendre ? » ... Mais je lance un œil sur ma Sprinntsè ; elle ne dit rien, seulement ses yeux parlent ! Ah ! comme ils parlent !... Mais, je ne sais pas pourquoi, j'ai tout le temps peur, qu'il ne sort rien de tout çà... Et c'est à cause que j'ai *morè,* que

Kabstsen, pauvre.
Goï, chrétien.
Morè, peur.

je crie tout le temps sur Arontschik : qu'il est çi, qu'il est ça !... Mais quand je vois que ça colle juste comme les petits pois sur le mur, et que ma Sprinntsè fond comme une chandelle qui brûle, j'attache de nouveau mon cheval après la voiture, et, tard dans le soir, je roule à Boïberik.

Et dans le temps que je roule, je me pense : « Pourquoi est-ce qu'il m'appellent si pressé ? Pour me demander mon oui ? pour me parler de la fête, du knassmol ? Pour ça ils auraient ma foi pu venir chez moi ! Est-ce que je suis le père ou est-ce que je ne suis pas le père ?.. Mais tout de suite, je m'éclate de rire : « Où est-ce que ça s'est entendu sur le monde, que le riche va chez le pauvre ? Ou bien est-ce que c'est peut-être déjà la fin des temps, et que Moschia'h, le Messie, arrive déjà comme tous ces becs blancs veulent me persuader : que bientôt une époque sera là, où le riche doit être égal avec le pauvre ; « schéli schélo'h, schél'ho schéli », ce qui est à moi est à toi, ce qui est à toi est à moi ! Oui, un joli monde comme ça, que nous avons !...

Avec ces pensées, j'arrive dans Boïberik, je roule direct sur la villa de ma veuve, et j'arrête mon cheval. « Ma veuve, où est-ce qu'elle est ? » Plus de veuve. « Et mon garçon où est-ce qu'il est ? » Plus de garçon. « Alors qui m'a laissé appeler ? » — « C'est moi qui vous ai laissé appeler », que me

répond un petit *Yid* bien ficelé en rond, avec une barbiche qui n'a plus de poil, et une grosse chaîne qui fait de l'or sur son ventre. « Qui est-ce que vous êtes ? » — « Je suis son frère (de la veuve), et son oncle (d'Arontschik). On m'a appelé de Katerinoslaw, avec une dépêche du télégraphe ; et juste seulement j'arrive. »

« Si c'est ça, que je fais, salut à vous. » Et je me mets assis. Tout de suite qu'il voit que je me suis mis assis : « Mettez-vous assis », qu'il me dit. « Bien le merci, j'y suis déjà », que je dis. « Et comment est-ce que vous allez? » que je dis. Ça, il ne répond pas un mot Il se couche sur sa chaise qui bascule, avec ses mains dans ses poches, et avec sa chaîne et avec sa bedaine, et il me fait : « On vous appelle Tèvié, que je crois? » — « Quand je suis *aufgerufè,* devant la Thorè, à la *schoul,* on m'appelle : Reb Tèvié, fils de Reb Schneier Zalmen.. » — « Entendez jusqu'au bout ce que je dois vous dire, Reb Tèvié, voulez-vous ? Qu'est-ce que nous avons besoin de longues paroles ? Nous voulons aller direct au principal, n'est-ce pas? c'est-à-dire à l'affaire. »

« Je n'ai rien contre, que je réponds. Schlomè

Yid, Juif.
Aufgerufè, appelé pour lire une section de Pentateuque.
Thorè, Loi de Moïse.
Schoul, Synagogue.

haméle'h, le Roi Salomon, a dit déjà longtemps : « Lakol zeman » quand on parle affaire, on parle affaire. Et, juste, je suis un commerçant. » — « Ça se voit, Reb Tèvié, que vous êtes un commerçant, qu'il fait ; aussi je veux vous parler commercialement ! Voyons, Reb Tèvié, qu'il dit, — et il ne veut pas tirer ses mains de ses poches — combien est-ce que ça va nous coûter ce mariage, tout compris ? » — « Ça dépend, quelle sorte de *'hassenè* vous vous pensez, que je réponds. Si vous vous pensez une grandiose 'hassenè comme ça se convient chez vous, moi, naturellement, je ne pourrais pas... »

Alors il pose sur moi une paire d'yeux, une paire d'yeux !... et il me dit : « Ou bien vous faites comme un innocent, ou bien vous êtes un innocent, quand même vous ne paraissez pas un innocent. Parce que, si vous seriez un innocent, vous n'auriez pas tiré mon neveu chez vous, dans le marais, pour lui montrer des Schvuess-blintsess et une belle fille par-dessus le marché... Oui, je sais, il s'est enflammé après elle, c'est-à-dire : elle lui a été plaisante ; et, naturellement, lui aussi, il lui a été plaisant à elle, ça je n'ai pas besoin de dire... Ça se peut aussi qu'elle est une honnête enfant et qu'elle le pense, *nèbisch,* en sérieux.

'Hœssenè, noce.
Nèbisch, la pauvre.

Une chose pourtant vous ne devez pas oublier : qui vous êtes et qui nous sommes. Vous êtes un gelernter Yid, un Yid qui a de l'instruction, Reb Tèvié ! Alors comment est-ce que vous pouvez même laisser arriver une telle chose, que Tèvié le laitier, qui nous conduit du fromage et du beurre, doit devenir un *me'houttèn,* un parent avec nous ? Peut-être vous dites : « Ils ont donné la parole ensemble » Eh ! bien ils rendront la parole ensemble ; ça n'est pas un malheur, n'est-ce pas ? Et si ça doit encore coûter quelquechose pour qu'elle rend la parole, eh ! bien, nous n'avons rien contre. Une fille n'est pas un garçon, je sais ; et, si elle est votre fille, ou si elle n'est pas votre fille, ça nous ne voulons pas savoir... »

« Ribono schel olom », Seigneur, Maître du Monde ! que je me pense ; qu'est-ce que ce Yid veut avec moi ? » Mais lui ne s'arrête pas de parler jusque j'en ai par-dessus la tête : que je ne dois pas me figurer de faire un scandale, de partout tambouriner que son neveu a été *geschad'hent* à la fille de Tèvié le laitier : et que je dois me chasser de la tête que sa sœur est quelqu'un qu'on peut pomper chez elle de l'argent !... « Avec de la convenance, qu'il dit, oui, on reçoit naturellement quand même chez elle quelques roubles, une nedovè, si on veut, oui,

Me'houtten, littéralement compère.
Geschad'hent, proposé.

une charité. On est pourtant des hommes, qu'il dit, on peut aussi une fois aider un homme ! »...

Bref, pour vous raccourcir, est-ce que vous voulez savoir qu'est-ce que je lui ai répondu ? Ach ! malheur à moi ! Rien, que je lui ai répondu ! C'était, comme on dit : « Tidbak leschoni ... », la langue qui me collait après la gorge ! Je me suis levé debout, j'ai tourné ma figure vers la porte et... plus de Tèvié ! Comme d'une prison, comme d'une incendie, je me suis en sauvé. Ça me bourdonnait dans la tête ; devant les yeux ça me papillonnait, et dans mes oreilles, c'était comme si les paroles du Yid auraient sonné et sonné : « Une veuve qu'on ne peut pas chez elle pomper de l'argent !... Une nedovè, si on veut, une charité !... » Et je suis couru après mon cheval, et j'ai appuyé ma figure contre ma charrette, sur la roue, et... vous n'allez pas rire sur moi, Reb Scholem Alei'hem ? J'ai éclaté de sanglots, oui, j'ai pleuré et pleuré !... Et quand j'ai une fois eu fini de pleurer, j'ai grimpé sur le siège et j'ai flanqué à mon cheval *nèbisch,* tout ce qu'il pouvait, nèbisch, recevoir ! Et alors seulement j'ai demandé à Dieu une question que Job aussi a une fois demandée : « Qu'est-ce que tu as donc vu, mon Dieu, chez le vieux Job et chez le vieux Tèvié, pour que tu ne les lâches pas une seule minute ? Est-ce qu'il n'y a donc pas d'autres Yids sur le monde ? »

Nèbisch, le pauvre !

Quand j'arrive à la maison, je trouve la compagnie toute joyeuse, ou mbeschïè; juste, on soupe; Sprinntsè seulement n'est pas là. « Où est Sprinntselè ? » que je demande. « Qu'est-ce qu'il y avait? qu'elles me disent toutes. Pourquoi est-ce qu'on t'a appelé comme ça là-bas ? » Et encore une fois je dis : « Et Sprinntselè, où est-ce qu'elle est ? » — Et encore une fois, elles demandent : « Eh ! bien, qu'est-ce qu'il y avait là-bas, à Boïberik ? » — « Rien, que je réponds ; qu'est-ce qu'il devait y avoir ? Tout est tranquille, Dieu merci. On ne parle même plus de pogromes !... » Juste à ce moment, ma Sprinntsè arrive ; elle me fait un regard, direct dans mes yeux, un regard !... Elle se met assise à la table, comme si on ne penserait pas seulement à elle... Sur son *ponem,* on n'aurait rien pu voir. Il y avait son silence seulement, qui n'était pas naturel...

Et depuis ce temps-là, ça ne me plaît plus, comme elle est : toujours sans parole, toujours ailleurs, loin, loin !... Ce qu'on lui dit, elle le fait tout de suite ; si on lui dit : « Mets-toi assise », elle s'assied ; si on lui dit : « Mange », elle mange ; si on lui dit : « Marche », elle marche, et si on l'appelle, c'est comme si elle reçoit un coup !... Je regarde sur elle, et ça me serre dans le cœur, et une colère brûle dans moi, une colère après qui ? Je ne sais pas.

Ponem, figure.

« Ach ! » Ribono schel olom », Seigneur, Maître du monde, pourquoi est-ce que tu me punis? Pour quelle faute, et de qui ? »

Bref, qu'est-ce que je dois encore vous prolonger? Vous voudriez savoir la fin, n'est-ce pas ? Une telle fin, à mon plus pire ennemi, je ne souhaite pas ! Et personne ne doit souhaiter, parce que la klolè, la malédiction sur les enfants, c'est la plus pire malédiction !... Qu'est-ce que je sais ? Peut-être quelqu'un m'a maudit juste avec cette malédiction-là ? Vous ne croyez pas à ça, Reb Scholem Alei'hem ? Alors, voyons, comment est-ce que vous pouvez seulement expliquer... Mais écoutez la fin, Reb Scholem Alei'hem, écoutez la fin...

Une fois, je revenais de Boïberik, avant la nuit, dans une humeur, vous pouvez penser !... Le chagrin et la honte ! et maintenant aussi la pitié pour l'enfant !... « Et l'almonè, la veuve ? Et son fils ? » que vous demandez peut-être. Qu'est-ce que ça me fait, le fils ? et qu'est-ce que ça me fait, l'almonè ? Partis! Ils sont partis, sans seulement dire adieu... C'est une honte à dire, mais ils me redevaient même encore quelque chose, oui, pour un morceau de beurre, et pour un morceau de fromage !... Ça je ne veux pas parler ; ils ont oublié, probable. Mais partir sans dire adieu !... Ce que mon enfant, nèbisch, a supporté, ça, aucun, en dehors de moi, ne peut savoir! Parce que je suis un papa, voyez-

vous, un papa qui sent quelque chose !... Vous pensez peut-être qu'elle m'a dit la moitié d'une parole? qu'elle s'est peut-être plainte, ou qu'elle a pleuré une fois ? Alors vous ne connaissez pas les filles de Tèvié! Non, non, elle reste sans rien dire !... Comme une chandelle, elle fond. Par-ci par-là un soupir, c'est tout, mais un soupir qui vous déchire un morceau du cœur !

Donc, je m'en retourne à la maison avec mon cheval, et, comme toujours, je m'enfonce dans les tristes pensées, et je demande des questions au Maître du monde ; et c'est Tèvié qui me fait les réponses !... Et mon chagrin n'est déjà plus à cause de Dieu (avec Dieu, voyez-vous, on s'est pardonné, si possible); non, mon chagrin est à cause des hommes. « Pourquoi est-ce qu'ils doivent être méchants comme ça, quand ils peuvent être bons ? Pourquoi est-ce qu'ils doivent faire la vie si amère l'un à l'autre, quand ils ont dans la main de vivre agréables et heureux? Et Si Dieu a peut-être créé l'homme pour qu'il endure sur le monde, qu'est-ce que ça lui a, mon Dieu, servi ! ...»

Et comme je roulais vers chez moi, avec ces sortes de pensées, j'aperçois, dans le loin, sur la grève de la rivière, un accourement de gens, des *goyem* et des *goyess,* des vieux et des jeunes, des petits et des

Goyem, chrétiens.
Goyess, chrétiennes.

grands. Qu'est-ce que c'est pour une fois ?. Pas une incendie, naturellement! Alors un noyé peut-être ?. Quelqu'un qui aura baigné près de la grève, et rencontré avec la mort?... Qui est-ce qui sait où l'ange de la mort, le « mala'h homovèss » l'attend ? comme nous disons à *Roscheschonè*...

Tout d'un coup, qui est-ce que je vois ? Ma Goldè qui court aussi, avec son châle envolé, et les mains étendues en avant ; et, devant elle, mes filles, Taibel et Beilkè ; et toutes les trois avec un cri et une plainte : « Sprinntselè ! Sprinntselè ! »

Qu'est-ce que je voulais encore vous demander?... Ah ! oui... Est-ce que vous avez vu déjà un noyé ? Jamais ?... Les autres, quand ils meurent, ils ont toujours, presque, les yeux moitié fermés... Chez un noyé, les yeux sont ouverts... Est-ce que vous savez pourquoi ?...

Ne me le prenez pas en mal, Reb Scholem Alei-'hem, si j'ai perdu votre temps. Moi aussi j'ai à faire, toutes sortes : il faut soigner pour le cheval, n'est-ce pas ? et pour les vaches, et conduire aussi la petite marchandise là-bas... Le monde est le monde! On doit penser aussi aux roubles, n'est-ce pas ?. et oublier qu'est-ce qui a été. Oui, ce que la terre a une fois couvert, il faut une fois l'oublier... L'homme ne peut pas cracher son âme, n'est-ce pas ? Et nous

Roscheschonè, Nouvel An.

devons toujours retourner au vieux *possuq :* « Kol zeman schéhaneschomo bekirbi », tant qu'il y a un souffle dans toi, Tèvié, va ton chemin... va ton chemin !...

Possuq, verset.

TÈVIÉ S'EN VA AU PAYS D'ISROÈL

SALUT sur vous, Reb Scholem Alei'hem ! *Comment va le Yid ?* En voilà, une rencontre ! Même pas en rêve, qu'on l'aurait faite !... Je me pensais pourtant toujours : « Qu'est-ce que c'est, qu'on ne le voit plus depuis si longtemps, à Boïberik et à Yéhoupetz ? » Je me disais : « Est-ce qu'il a peut-être laissé tout ce qu'il avait, et qu'il serait parti là-bas où on ne mange plus des radis avec du beurre frais ? » Et je me disais aussi : « Il est pourtant un Yid qui a de l'instruction, un lamdem ! Comment, alors, est-ce qu'il a pu faire une bêtise pareille ? »... Mais, Borè'h Haschem ! Dieu soit loué ! vous voilà en bonne santé, et moi aussi !... Comme c'est écrit, là-bas, dans le *possuq :* « Touré

Isroèl, Israël.
Comment va le Yid, comment va le Juif, pour dire : comment allez-vous ?.
Possuq, verset.

betouré... », le taureau rencontre avec le taureau, l'homme avec l'homme !

Mais je vois que vous regardez sur moi comme si vous ne m'auriez pas reconnu. C'est moi, oui, oui, moi, votre vieux ami, votre Tèvié ! Ne faites pas attention que j'ai une neuve redingote : je suis le même malchançard, le même schlemmasel comme j'étais autrefois, et je n'ai pas un cheveu changé !... Seulement voyez-vous, on met son beau costume, son schabessrock, pour avoir l'air d'un riche. Qu'est-ce que voulez-vous ? Quand on voyage dehors, au milieu des hommes, est-ce qu'on peut autrement ? Et, principal, quand on part si loin ; en Palestine, oui, en Érets Isroèl ! ça c'est quelque chose, n'est-ce pas ?

Vous regardez sur moi, et, pour sûr, vous demandez : « Comment est-ce que ça vient qu'un tel petit bonhomme comme Tèvié, qui n'a, kol yomov, tous ses jours de sa vie, rien fait que vendre du lait, peut avoir, sur sa vieillesse, une telle pensée, qui se convient juste seulement pour un Brodsky ? » Croyez-moi, Reb Scholem Alei'hem, c'est exact comme on lit dans le possuq : « Koulo moukschè », il ne faut pas chercher à savoir... Pardon, excuse, ôtez un peu votre petite valise, là, que je me mette assis vis à vis d'en face de vous, et que je vous raconte toute l'histoire : vous devez entendre qu'est-ce que Dieu est capable !...

Bref, pour vous raccourcir, il faut que je vous dise, avant tous les « avant », que Tèvié est maintenant un veuf devenu (pas à vous je le souhaite !) : elle est morte, ma Goldè *sélig*, paix sur elle ! C'était une simple *Yidenè*, sans malice et sans idée derrière sa tête ; mais une sainte aussi, oui, une vraie tsadeikess... Elle doit se peiner encore là-haut pour ses filles ; elle a tant supporté pour elles, ici en bas ; et à cause d'elles, peut-être, elle est partie du monde !... Elle ne pouvait pas le surmonter, qu'elles étaient toutes éparpillées, une à *Lissi*, l'autre à *Strissi !* « Qu'est-ce que la vie me sert, qu'elle disait, si je n'ai plus une enfant ? Même une vache, — lehavdil, ne pas confondre ! — même une vache, quand on lui prend le veau, soupire après le veau. » Ainsi elle parle, ma Goldè, et elle pleure avec des larmes. Et je vois, jour sur jour, qu'elle s'éteint comme une bougie. Naturellement, je veux la consoler, et je lui dis : « Vois-tu, ma Goldè, c'est chez nous écrit : « Im kevonim, im kaavodim », ou comme des enfants, ou comme des esclaves... Si on a des enfants, ou si on n'a pas des enfants, en tous cas on a un grand Dieu, un bon Dieu, un puissant Dieu... Et pourtant, je voudrais avoir seulement autant de bénédictions comme il

Sélig, bienheureuse.
Yidenè, Juive.
Lissi, Strissi, noms de villes imaginaires, pour dire : ça et là.

m'a envoyé de cadeaux que je ne souhaite même pas à mes ennemis !... » Mais elle, *nèbisch,* elle n'est qu'une femme (Dieu lui pardonne !), et elle me dit : « C'est un péché, une nefèrè, Tèvié, de parler comme ça ! Tu ne dois pas pécher ! » — « Qu'est-ce que tu as, mon cœur ? que je réponds. Est-ce que je dis quelque chose de mal ? Est-ce que je vais contre les chemins du Très-Haut ? Puisqu'il a créé comme ça son monde, que les enfants ne doivent plus être les enfants, et que le papa et la maman ne doivent plus être que de la crotte, — il savait bien, n'est-ce pas, qu'est-ce qu'il avait à faire ! »

Mais elle ne comprend pas, nèbisch, et elle répond : « Quand je meurs, Tèvié, qui est-ce qui va cuire ta soupe ? » Et doucement elle regarde sur moi, avec des yeux ! des yeux !... Ça pourrait remuer une pierre !... Mais Tèvié n'est pas une femme, Tèvié n'est pas une Yidenè ; je lui réponds avec un possuq, ou bien avec une histoire, un *mèdresch,* et encore un possuq, et encore un mèdresch : « Ma Goldè, que je dis, tu m'as été fidèle tant et tant d'années, tu ne veux pourtant pas maintenant, sur ma vieillesse, me laisser là tout seul, comme un *schlemyhl !* » Je plaisante comme

Nèbisch, la pauvre !
Possuq, verset.
Mèdresch, parabole talmudique.
Schlemyhl, sot.

ça, mais, dans le même temps, je regarde sur elle... Ça ne va pas ! le diable s'en mêle ! je vois bien... « Qu'est-ce que tu as, ma reine ? » — « Rien ! » qu'elle me fait... A peine si elle parle.

J'attache le cheval après la voiture, je pars à la ville, je rapporte le docteur, le plus bon docteur... Et quand je reviens... Elle est déjà étendue sur le plancher, ma Goldè, avec une bougie près de la tête,.. comme un petit tas de terre qu'on a râclé ensemble, et couvert avec du noir... « Ach ! « Ribono schel olom », Seigneur, Maître du monde ! qu'est-ce que tu lui fais, à ton Tèvié ! Qu'est-ce qu'il peut commencer maintenant, dans ses vieilles années ! »... Et je tombe à la renverse... Et, avec ça, on doit encore crier : « 'Haï vekaiom ! » tu es le Vivant, l'Éternel ! Savez-vous quoi, Reb Scholem Alei'hem ? Quand vous voyez la mort devant vous, c'est obligé que vous devenez un qui doute, un *Apikoress,* parce que vous commencez de réfléchir : « Mé onou ? mé 'hayeinou ? » Qu'est-ce que nous sommes ? Qu'est-ce que c'est, notre vie ? Qu'est-ce que c'est, le monde, avec tous ses « galgalim », ses sphères qui tournent et qui tournent, avec ses chemins de fer qui courent et qui courent, et tous ses remue-ménage et ses millions, et ses Brodsky ? « Havel avolim », vanité des vanités ! Rien du tout, que c'est, rien du tout ! »...

Apikoress, épicurien.

Bref, pour vous raccourcir, je lui ai loué un *kaddisch*, à ma Goldè, pour qu'on dise la prière sur elle ; une année d'avance, que j'ai payé ! Qu'est-ce que voulez-vous ? Est-ce que j'ai le choix ? Puisque Dieu m'a puni, puisqu'il ne m'a pas seulement donné un zo'her, un fils mâle, pour dire kaddisch sur elle ! Rien que des filles femelles, des filles et des filles... A aucun Yid, je ne le souhaite !... C'est-à-dire... à mes filles je n'ai, ma foi, pas de reproches... Le bonheur est chez Dieu ; et ça serait déjà bien, si j'aurais seulement eu la moitié du bonheur qu'elles lui demandent pour Tèvié !... Au contraire, elles sont encore trop bonnes ! Et, ce qui est trop, est trop...

Tenez, lemoschel par exemple, prenez ma dernière, ma benjamine, ma Beilkè, qu'on l'appelle. Savez-vous qu'est-ce qu'elle est pour une enfant ? Vous me connaissez, n'est-ce pas, depuis plus d'un an et d'un *schabess*, Reb Scholem Alei'hem ?... Vous savez bien que Tèvié n'est pas un de ces pères qui se mettent assis et qui font, comme ça, pour de rien, la louange de leurs filles ? Mais puisque je suis venu à vous parler de ma Beilkè, c'est obligé que je vous dis une chose : depuis que Dieu fabrique des Beilkè, il n'a pas encore une fabriqué comme ma

Kaddisch, prière que les fils disent en souvenir de leurs parents.
Schabess, sabbat.

Beilké !... De beauté, naturellement, je ne veux pas *schmussè ;* vous savez bien que les filles de Tèvié, pour leur beauté, ont un nom sur le monde... Mais ma Beilkè, voyez-vous, elle met toutes mes autres dans la poche de sa ceinture ! « Yefifiss », la belle des belles, — pour elle ça n'est pas assez !... Parce que je ne parle pas seulement de la beauté, vous comprenez (Scheker ha'hein, la beauté, mensonge !) Non, je parle aussi du caractère, comme vous dites. Et son caractère, à ma Beilkè, c'est de l'or, de l'or fin, que je vous dis... Depuis toujours, elle m'aimait comme le dessus du lait. Mais, depuis que ma Goldè n'est plus là (paix sur elle ! — et que ses années en moins soient pour ma Beilkè des années en plus !), oui, depuis qu'elle m'a laissé, ma Goldè *sélig,* savez-vous ce que je suis devenu pour ma Beilkè ? Sa prunelle de l'œil droit, voilà ce que je suis devenu ! Pas la plus petite poussière, qu'elle aurait laissé tomber sur Tèvié !... Déjà je me disais : « Le Ribono schel olom », le Seigneur, maître du monde, est vraiment comme nous chantons à *Yom Kiper :* avant le mal, il envoie le remède... Seulement, entre le remède et le mal faire la différence, ça n'est pas toujours facile, voyez-vous !... Qui est-ce qui aurait pu par avance deviner que ma Beilkè

Schmussè, causer.
Sélig, bienheureuse.
Yom Kiper, le Grand Jeûne.

va se vendre contre de l'argent, oui par amour de moi, pour envoyer son papa en Érets Isroèl, dans ses vieux jours ?... C'est à dire... Vous pensez bien que je parle seulement comme ça, n'est-ce pas? Parce que ma Beilkè, dans tout ça, elle a la faute juste autant comme vous !... Non, non, voyez-vous, un seul, dans tout ça, a la faute : son mari, son Pedohtsour ! Je ne veux pas le maudire, non !... Mais si une caserne s'écraserait sur lui !... Et puis, si nous voulons examiner la chose un peu plus profond, c'est peut-être moi, après tout, qui est le plus coupable, comme on lit dans la *Guemorè* : « 'Haiev odom », l'homme a la faute !... Mais est-ce que j'ai besoin de vous raconter qu'est-ce qu'on lit dans la Guemorè !

Bref, je ne veux pas vous prolonger plus longtemps... Une année s'en va, et encore une année, et encore une année ; ma Beilkè pousse et devient une fille qu'on ose, *oumbeschrïé*, montrer aux gens ; et Tèvié fait son commerce comme toujours : avec son petit cheval et sa petite voiture, il conduit son lait et son beurre et son fromage, l'été à Boïberik, et l'hiver à Yéhoupetz... Ah ! cette ville-là, le déluge doit la brûler comme Sodome ! Je ne peux pas la voir, ni les gens qui y restent, ni surtout Éfroïm le

Guemorè, Guemara.
Oumbeschrïé, ne la vantons pas trop !

schad'hen qui arrange les mariages entre eux!... Ah! cet Éfroïm, que le diable le marie!... Vous allez entendre, Reb Scholem Alei'hem, tout ce qu'un schad'hen est capable!

« Vayehi hayom », et il arriva un jour... C'était dans le milieu d'*Éloul,* je viens à Yéhoupetz avec ma petite marchandise; et qui est-ce que je vois tout d'un coup? Éfroïm le schad'hen!... Je vous ai déjà une fois raconté de lui... Éfroïm le schad'hen est une espèce de sorte de Yid qu'on ne peut pas supporter; mais quand seulement on l'aperçoit, c'est obligé qu'on s'arrête! tellement c'est fort, ce qu'il y a dans ce Yid!... « Écoute un peu, 'ho'hem, vieux sage, que je fais à mon petit cheval; reste un moment, que je te donne quelque chose à mâcher!... » Et je dis le bonjour à Éfroïm le schad'hen, et je bavarde, et je schmuss avec lui de ci et de çà, et de tout... sauf le principal!

« Comment est-ce que ça va avec votre commerce? » que je demande. Il fait un gros soupir, et il répond: « Pas bien, que ça va! » — « Qu'est-ce que ça veut dire: pas bien? » que je demande. « Ça veut dire qu'il n'y a plus rien ici à faire », qu'il répond. « Rien du tout? » que je demande. « Rien du tout », qu'il répond. « Et d'où est-ce que ça vient? » que je demande. « Ça vient, qu'il

Schad'hen, agent matrimonial.
Éloul, un des mois de l'année juive.

répond, parce qu'on ne fait plus les partis chez nous, maintenant. » — « Où donc est-ce qu'on les fait alors, les partis, maintenant » ? que je demande. « Ailleurs;.. qu'il répond, là-bas, est-ce que je sais? avec des Yids qui ne sont pas d'ici ! » — « Alors, que je demande, qu'est-ce qu'un Yid comme moi, lemoschel par exemple, doit commencer ? Depuis mon grand'père et ma grand'mère, je n'ai jamais bougé d'ici ! »... Il me passe, comme ça, une prise de tabac, et il me dit : « Pour vous, Reb Tèvié, j'ai la marchandise sur place ! » — « C'est-à-dire ? » que je dis. « C'est-à-dire, qu'il répond, une almonè, une veuve, qui n'a pas de mari et qui n'a pas d'enfants, et qui a des roubles (cent cinquante au moins !), et qui a servi cuisinière dans les plus grandes maisons : une vraie *metsïè* pour vous, Reb Tèvié ! » Je regarde sur lui, et je lui fais : « Reb Éfroïm, pour qui est-ce que vous pensez que je cherche un parti ? » — « Pour qui est-ce que je dois penser ? qu'il fait. Pour vous, naturellement !» — « Tous mes mauvais rêves, qu'ils tombent sur votre tête ! » que je réponds ; et sur le derrière du cheval, je fais tomber le fouet... Mais quand il voit que je veux partir plus loin, Éfroïm le schad'hen me retient et me dit : « Vous ne devez pas me le prendre en mal ! Reb Teivié, qu'il me dit. Est-ce

Metsïè, occasion.

que je vous ai peut-être blessé quelque part ? Alors dites seulement pour qui est-ce que vous pensez de chercher un parti ! Dites seulement : pour qui ? » — « Pour qui est-ce que je dois ? que je réponds : pour ma benjamine, pour ma Beilkè, naturellement ! »

Voilà qu'il fait un saut en arrière et une tape sur son front, et qu'il dit : « Chut ! chut ! chut !... Longtemps que vous viviez ! Reb Tèvié », qu'il dit. « Omein, ainsi soit-il ! que je réponds ; « Gam atem », la pareille je vous souhaite : jusque Moschia'h, le Messie doit venir, aussi longtemps vous devez vivre, Reb Éfroïm !... Mais qu'est-ce que vous avez, avec tous vos chut ! » — « Qu'est-ce que j'ai ? Ce qu'il vous faut, à votre Beilkè, voilà qu'est-ce que j'ai ! qu'il me dit : c'est du bon, c'est du bien, c'est du tout-ce-qu'il-y-a-de-mieux sur l'univers ; le bonheur ! le gros lot ! que je vous dis, un riche, un *Brodsky*... qui s'appelle Pedohtsour ! Et il en fait des affaires, je vous garantis ! Il bâtit des maïsons, il bâtit des ponts : des villes il bâtit !... Il était au Japon, pendant *la guerre*, et qu'est-ce qu'il a rapporté ? Un trésor d'or ! Il sort sur des landaus, avec des soussim, oui, des coursiers comme le feu ; et il a des valets, qui tiennent debout devant sa porte ; et une baignoire pour baigner, oui, dans sa

Brodsky, nom d'un millionnaire célèbre.
La guerre russo-japonaise.

maison ! et des meubles de Paris, et des brillants après ses doigts !... Et vous savez, pas un vieux ! Non, un jeune ! un jeune prima !... Et il cherche après une belle fille, un point c'est tout : elle peut être pieds nus et elle peut être sans chemise, pourvu seulement qu'elle est belle « yefass toar », c'est tout qu'est-ce qu'il demande ! »

« Halte ! que je lui fais. Si vous courez encore longtemps comme ça avec votre langue, Reb Éfroïm, nous serons bientôt à Hotselklotz !... Est-ce que vous ne m'auriez pas déjà des fois parlé du même *schiddisch* pour mon aînée, pour ma Hodel, ça m'a l'air ? » Tout de suite qu'il a entendu ces paroles, il se prend par ses côtes, et il commence de s'éclater, de s'éclater !... J'ai cru, ma foi, qu'il recevait la poplexie ! « Ah ! ah ! qu'il dit en riant, vous m'en rappelez, une histoire, Reb Tèvié !... Mais celui que vous parlez, il y a beau temps qu'il a fait faillite ! Avant la guerre déjà, il a sauvé en Amérique ! » — « Zei'her tsadiq livro'hè », le souvenir du juste, qu'il soit béni ! que je réponds ; mais celui dont vous, vous parlez, Reb Éfroïm, quand est-ce qu'il sauve en Amérique ? »... Alors voilà que le schad'hen devient hors de lui : « Quoi ? qu'il me fait, qu'est-ce que vous dites, Reb Tèvié ? Mais l'autre, c'était un siffleur, un coureur, un dépen-

Schiddisch, parti.

seur! Tandis que celui d'aujourd'hui, c'est un qui fait le commerce avec des comptoirs, et avec des maisons, et avec des bâtiments, et avec des gens, et avec des guerres, et avec... et avec... » Qu'est-ce que je dois vous dire? Tant le schad'hen s'est enfiévré, qu'il m'a descendu de ma voiture, et qu'il a tiré après mon col, et tiré et tiré, et serré, et serré!... jusqu'un de la police a voulu nous conduire dans le violon!...

Bref, je ne veux pas vous prolonger plus longtemps. Ce Pedohtsour est devenu un fiancé pour ma benjamine; et on a mis la *'houpè,* et ils ont marié... C'est-à-dire... La 'houpè, on ne l'a pas tout de suite mise; ça a d'abord duré un temps. « Pourquoi est-ce que ça a d'abord duré un temps? » que vous me demandez. Parce que ma Beilkè voulait autant marier comme on veut mourir!... Tant plus ce Pedohtsour venait chez elle, avec des cadeaux, et avec des montres en or, et avec des bagues en brillants, tant plus ma Beilkè avait la répugnance... A moi, vous savez, Reb Scholem Alei'hem, on n'a pas besoin de mettre le doigt jusque dans la bouche : je le voyais bien sur sa figure et sur ses yeux, que ma Beilkè pleurait dans le silence... Une fois, je lui ai dit, en passant, comme ça : « Écoute un peu, fifille, j'ai peur, oui,

'Houpè, dais nuptial.

j'ai morè que tu as de l'amour pour ton Pedohtsour, juste comme tu as de l'amour pour ton papa! »

Elle devient rouge comme du feu, et elle me fait : « Qui est-ce qui t'a dit ça? » Je dis « : Pourquoi alors est-ce que tu pleurerais, pendant des grandes nuits? » Elle dit : « Je pleure donc? » Je dis : « Non, tu ne pleures pas; seulement, tu sanglotes!... Est-ce que tu penses que, parce que tu caches ta tête dans l'oreiller, tu caches aussi à ton papa tes larmes? Est-ce que tu crois qu'il est un petit garçon devenu? ou que son cerveau est devenu desséché, et qu'il ne comprend pas que, ce que tu veux faire, tu veux le faire pour lui? Oui, oui, tu veux soigner pour mes vieux jours, n'est-ce pas? pour que j'aie un endroit où mettre ma tête et que je n'aie pas besoin d'aller *schnorrè* comme un mendiant à travers les maisons?.. Si tu penses comme ça, tu penses comme une petite bête, ma fille. Voyons, nous avons pourtant un puissant Dieu! Et Tèvié n'est pas comme ces *batlonem* qui n'ont pas seulement un métier pour gagner leur pain... L'argent, vois-tu, c'est de la crotte, comme on lit dans un *possuq*, chez nous. Et le signe que c'est de la crotte, tiens : regarde Hodel, ta sœur. Elle est une pauvresse, n'est-ce pas? Et tu vois

Schnorrè, mendier.
Batlonem, désœuvrés.
Possuq, verset.

tout ce qu'elle écrit de ses noires années, là-bas, sur l'autre bout du monde. Eh ! bien, quand même, elle trouve qu'elle est heureuse avec son schlemmasel, son malchançard, son Pfefferl ! Pourquoi ? Parce qu'elle l'aime ! »

Voilà comme je lui dis, à ma Beilkè. Et maintenant, Reb Scholem Alei'hem, montrez un peu que vous êtes un malin, un 'ho'hem, voulez-vous ? et devinez une fois qu'est-ce qu'elle répond ? « Avec Hodel, qu'elle répond, tu ne dois pas me mesurer. Hodel, c'était dans un temps quand le monde entier tremblait, comme s'il voudrait se renverser ; alors chacun soignait pour le monde, et chacun s'oubliait. Mais maintenant que le monde est, malgré tout, resté le monde, chacun, de nouveau, soigne pour lui seulement, et on oublie le monde ! » Voilà qu'est-ce qu'elle me répond, ma Beilkè ; comprenez maintenant, si vous pouvez, vous qui connaissez les filles de Tèvié !

Ah ! vous auriez dû la voir sous la *'houpè*, ma benjamine : une bass-malkè, une princesse, je vous dis ! Je regardais sur elle, et je me regardais dans elle, et je me pensais : « Est-ce que c'est la vraie Beilkè, la fille de Tèvié ? Où est-ce qu'elle a appris à s'habiller comme ça, et à se tenir comme ça et à porter sa tête comme ça, — qu'elle est assise, là,

'Houpè, dais nuptial.

comme un fromage dans un moule ? »... Mais je n'ai, ma foi, pas eu le temps de me regarder dans elle longtemps, je vous garantis ! Le même jour après la 'houpè, vers la demie de cinq heures, les deux jeunes sont partis ensemble, avec l'express-poste, vers les bonnes années et vers l'Italie, comme tous les riches aujourd'hui font !

Ils ont été de retour seulement vers *Hanikè*. Alors ils ont envoyé un *goï* dire chez moi que je dois aller les voir à Yéhoupetz, « tout de suite », « leman Haschem » pour l'amour de Dieu... Aussitôt, ça me vient une idée dans la tête : « S'ils voudraient simplement que je viendrais, ils auraient dit simplement que je dois venir ; et c'est fini. Mais qu'est-ce ça signifie, ce « tout de suite » et ce « pour l'amour de Dieu » ? Pour sûr, il y a quelque chose. Quelle chose ? » Des pensées, toutes sortes, me grimpent dedans, des bonnes et des mauvaises : « Peut-être ils ont déjà chamaillé ensemble comme des chats, et c'est près du divorce ?... *Schôtè* que tu es, Tèvié ! Pourquoi est-ce que tu veux expliquer tout en mal ?... Peut-être ils ont le temps long après toi, et ils veulent te voir ? Ou peut-être ta Beilkè veut que son père doit rester à côté d'elle ? Ou bien peut-être ce Pedohtsour veut te prendre

'Hanikè, fête des Macchabées.
Goï, non-juif, chrétien.
Schôtè, fou, toqué.

dans ses affaires et te donner une place, et te mettre sur ses fabriques, surveillant? Que ça soit ci, ou que ça soit ça, je dois aller! » Et je me mets assis sur ma voiture, et je roule à Yéhoupetz...

Et, comme je roule, voilà que le « koa'h hadom », la force du sang roule aussi dans moi, et que je me figure comme si j'aurais quitté pour toujours le village, et vendu les vaches et vendu le cheval, et la voiture, et tout et tout ; et que je serais été dans la ville, pour toujours rester, et que je serais chez mon Pedohtsour devenu d'abord surveillant, et ensuite caissier, et ensuite grand directeur sur toutes ses usines, et ensuite associé, schoute, avec lui, moitié moitié, dans tous ses commerces ; et que je roulerais aussi avec lui, moitié moitié, dans son landau, avec ses deux coursiers. Et je m'étonnais comment un si tranquille bonhomme comme Tèvié était venu à de si grandes affaires. Et je me pensais : « Est-ce que ça vaut pour moi, ce brouhaha et ce charivari, jour comme nuit, et ces changes et ces trafics avec tous ces millions ? Non, laissez-moi plutôt ! Je veux avoir le repos dans ma vieillesse, et mettre aussi les yeux dans une *Mischnè* ou dans un passage de *Tillèm :* on doit pourtant penser une fois à l'autre monde, oui ou non ? Comme Schlomo hamélè'h, le roi Salomon, disait : Un homme est comme une bête :

Mischnè, Mischna.
Tillem, Psaumes.

il oublie qu'il ne doit pas vivre tout le temps et qu'un temps il doit mourir. »

Avec ces pensées, j'arrive à Yéhoupetz, chez mon Pedohtsour. Si je dois vous raconter de sa grandeur et de sa richesse, et de sa maison et de ses arrangements, je ne sais, ma foi, pas où je commence. Je n'ai pas encore eu la *s'hïè* d'entrer chez Brodsky ; mais, si je mesure selon le possible et l'impossible, ça ne peut pas chez Brodsky être plus beau. Vous pouvez juger déjà qu'est-ce que c'est pour un palais chez mon Pedohtsour, quand vous entendez qu'il y a devant la porte un *schamess,* un laquais qu'ils appellent, qui est boutonné tout en argent, et qui ne voulait pas seulement me laisser entrer (son nom et son souvenir, que Dieu les efface !)... La porte est une porte en vitre, et je vois en dedans, à travers, ce tout cousu d'argent qui brosse des habits. Je lui cligne avec mon œil, et je lui dis, en muet, avec mes mains, que la femme du patron est ma fille corporelle. Sur mon clin d'œil, le goï ne comprend rien, et il me dit, en muet aussi, que j'aille au diable, Qu'est-ce que vous pensez de ce *schlemmasel,* Reb Scholem Alei'hem, qu'un père, parce qu'il veut entrer chez sa fille, devrait supplier le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ? « Ach ! malheur à

S'hïè, honneur.
Schamess, bedeau.
Schlemmasel, malchanceux.

toi, Tèvié, que tu as dû vivre si longtemps, pour voir des choses pareilles, avec ta tête grise ! »

Et, juste, voilà, en dedans, à travers la vitre, une fille qui était là. « Ça m'a l'air que c'est la servante, que je me dis; elle a des yeux comme une voleuse, toutes les servantes ont des yeux comme une voleuse; je sais bien, moi, j'ai assez fréquenté dans les grandes maisons ! » A elle aussi, je cligne : « Ouvre, mon petit chat ! » Elle ouvre ! et elle me fait, pas en muet, en yiddisch, cette fois : « Qui est-ce que vous avez besoin ? » Je dis : « Pedohtsour, est-ce qu'il reste ici ? » De nouveau, elle fait : « Qui est-ce que vous avez besoin ? » De nouveau, je dis : « Pedohtsour, est-ce qu'il reste ici ? J'ai demandé d'abord; répondez d'abord ! » Elle fait : « Il reste ici ! » — « Si c'est comme ça, que je dis, tu es juste qu'est-ce que j'ai besoin. Va et dis à ta Madame Pedohtsour qu'elle a une visite, que son papa est arrivé, et qu'il est là depuis une heure, comme un schnorrer devant la porte, parce qu'il n'a pas trouvé la faveur dans les yeux de cet Esaü, avec ses boutons en argent ! »

Tout de suite qu'elle a ces paroles entendu, la fille me fait un sourire comme une vraie *geschmattenè,* qui a juste baptisé ; elle ferme la porte sur mon nez, elle court en haut l'escalier, elle court

Geschmattenè, baptisée.

en bas l'escalier, et elle me laisse entrer dans une espèce de palais, que les pères et les pères de nos pères n'ont pas vu, même en rêve : soie et velours, et or et cristal ; et, quand vous marchez, vous n'entendez seulement pas que vous marchez, parce que vous entrez vos pieds dans des tapis qui sont plus mous que la neige!... Et des pendules! des pendules! qu'on ne peut pas les compter! « Qu'est-ce qu'un homme a besoin de toutes les pendules du monde? » que je me pense... Et, avec mes mains derrière mon dos, j'avance et j'avance... Et je regarde : et voilà je ne sais pas combien de Tèviés qui me viennent à la fois! un Tèvié par ici, un Tèvié par là, un qui se rapproche, un qui se recule... « Où est-ce que je vais aller, moi, avec toutes ces pendules, et avec toutes ces glaces, et avec tous ces Tèviés? »

Bref, pour vous raccourcir, voilà mon Pédohtsour et voilà ma Beilkè ! Vous pouvez vous figurer la cérémonie : « Salut sur vous!... Sur vous salut!... Comment est-ce que ça va?... Qu'est-ce que vous faites? Mettez-vous assis!... Je peux, ma foi rester debout!... » Et tout ce qu'on dit toujours...

Que moi, je demande en premier : « Ma yom miyomaïm ?... « qu'est-ce que c'est la différence entre le jour d'aujourd'hui et les autres jours, et pourquoi est-ce que vous m'avez appelé? », ça, ça ne me convient juste pas ! Tèvié n'est pas une

femme, Tèvié n'est pas une Yidenè; Tèvié peut attendre!... Et, en attendant, voilà qu'un goï arrive, avec des gants glacés blancs après ses mains, et il dit que le manger est sur la table. On se lève, les trois, et on vient dans une salle, un 'heider, où tout ce qui est est du chêne : la table est du chêne, et les banquettes sont du chêne, et les murs sont du chêne, et le plancher est du chêne, et le plafond est du chêne — et partout du sculpté, du dessiné, du peinturluré et du fignolé! je ne vous dis que ça!... Et, sur la table, « bigdei mal'houss », du linge pour un roi; et du thé, et du café, et du chocolat, avec du *butterkuch,* et du cognac extra et des délicatesses extra et des fruits extra, tout ce qui est le plus bon à manger! J'ai peur que ma Beilkè n'a jamais seulement vu des choses pareilles sur la table de son papa! Et on me remplit un verre, et je bois le-'haïm à la santé! Et je regarde sur elle, sur ma Beilkè, et je me pense : « Ça t'arrive, ma fille, comme dans le *Hallel* : « Mekimi méofor dol... », quand Dieu tire du fumier le pauvre, nèbisch, qui est-ce qui reconnaît le pauvre? Est-ce que c'est ma Beilkè, ou bien est-ce que ce n'est pas ma Beilkè? »

Et je me rappelle de l'autre Beilkè, comme elle était à l'époque; et je la mesure avec celle de main-

Butterkuch, gâteau au beurre.
Hallel, psaumes que l'on chante à certaines fêtes et à la Nouvelle Lune.

tenant, et ça me donne un serrement dans le cœur, comme si j'aurais fait une mauvaise affaire et que je ne peux plus la défaire : « Ach! Beilkè! Beilkè! que je me pense, qu'est-ce qui est arrivé avec toi? Est-ce que tu te rappelles comme tu te mettais assise, le soir, près d'une fumeuse petite lampe, à coudre et à chanter une petite chanson? Et quand tu allais traire les deux vaches, le temps de cligner un œil? Et quand tu troussais tes manches, pour me cuire le *borscht,* et que tu me disais : « Allons, papa, va et lave tes mains, et viens manger... » C'était la plus belle chanson!

Maintenant, elle est là, assise, avec son Pedohtsour, comme une princesse. Deux *goyem* servent le manger et tapent les assiettes. Et ma Beilkè? Vous croyez qu'elle dit seulement une parole ? Le Pedohtsour parle déjà pour les deux! Sa bouche ne ferme pas! Depuis tous les jours que je vis, je n'ai, ma foi, jamais entendu quelqu'un qui *schmuss* et qui jacasse comme ça, le diable sait sur quoi : de livraisons et de combinaisons, et de rations, et d'opérations!... Et tout le temps, il fait un petit rire, tout en haut, comme ça, quand il croit qu'il a dit une *'ho'hmè!*

En dehors de nous trois, il y en a encore un,

Borscht, soupe.
Goyem, non-juifs, chrétiens.
Schmuss, bavarde.
'Ho'hmè, sagesse, ici : trait d'esprit.

d'assis à la table, un avec les joues rouges : qu'est-ce qu'il est, je ne sais pas ; et qui est-ce qu'il est, je ne sais pas ; mais qu'il mange, ça je sais ! Tout le temps que le Pedohtsour parlait et riait, celui-là empaquetait dans ses joues tout ce qui pouvait entrer, comme dans le péreq : « Schloscho schéo-'hlou », trois hommes qui mangeaient... Seulement, lui, il mangeait pour les trois !...

Bref, pour vous raccourcir, quand on s'est levé de la table, mon Pedohtsour me conduit dans un cabinet à part, avec des fusils et des lances sur les murs, et avec des armures sur la table ; et il se met assis sur une sorte de divan, mou comme du beurre : et il sort, d'une boîte en or, deux grandes cigares qui sentent, qui sentent !... Et il en offre une d'abord à lui, et une ensuite à moi, et il étend ses pieds, et il me fait : « Est-ce que vous savez pourquoi j'ai appelé après vous ? »

« Ah ! ah ! que je me pense, maintenant, on veut parler du dix-huit et du treize !... » Seulement, je me fais innocent, vous comprenez, et je réponds : « D'où est-ce que je dois savoir ? » Il me fait : « J'ai voulu vous parler, rapport à vous. » — « C'est quand même pour une place ! » que je me pense ; et je dis : « Si c'est quelque chose de bon, je n'ai, ma foi, rien contre. » Alors il sort sa cigare de ses dents, et il me commence avec une *droschè :*

Droschè, homélie.

« Vous êtes, qu'il me dit, un Yid qui n'est pas un imbécile, et vous ne voulez pas prendre en mal ce que je vais vous causer franchement. Vous devez savoir que je conduis des grands commerces, et quand on conduit des grands commerces comme je conduis... » — « Oui, que je me pense toujours, c'est, sûr, pour une place! » Et je lui coupe au milieu, et je lui dis : « C'est comme dans la *Guemorè :* « Marbè ne'hossim marbè daïguè... », si tu augmentes la richesse, tu augmentes... Mais est-ce que vous savez exact qu'est-ce qu'elle signifie, cette Guemorè? » Alors il me répond tout droit : « Voulez-vous que je vous dise la vérité? Eh! bien, une Guemorè, je n'en ai jamais étudié seulement une dans ma vie, et je ne sais seulement pas quelle figure elle a, votre Guemorè!... » Et il éclate de nouveau, avec son petit rire tout en haut!... Est-ce que vous comprenez une chose pareille, Reb Scholem Alei'hem? Si Dieu te punit, et qu'il te laisse être un amorets, un ignorant, au moins tu devrais le cacher, et pas te vanter encore et rire, par-dessus le marché! Franchement!... Voilà qu'est- ce que je me pense, et je lui fais : « Oui, oui, Reb Pedohtsour, je vous avais tout de suite estimé comme un qui ne doit pas estimer beaucoup des choses comme la Guemorè... Mais laissez-moi plutôt entendre votre Guemorè à vous... » — « Oui, qu'il me fait... Eh! bien, la voilà,

ma Guemorè : Je voulais vous dire qu'avec mes commerces, avec ma situation, avec mon nom, ça ne me convient pas qu'on vous appelle Tèvié le Laitier! Vous devez savoir que je suis en connaissance directe avec le Gouverneur; et chez moi, à la maison, un Brodsky peut venir! et un Poliakoff peut venir! et peut-être aussi une fois — pourquoi pas? — un Rothschild peut venir! » Voilà comme il dit, le Pedohtsour; et moi. j'installe un regard sur son crâne qui brille, et je me pense : « Oui, oui! Que tu es en connaissance directe avec le Gouverneur, et qu'un Rothschild doit venir une fois et dix fois et cent fois chez toi, c'est peut-être vrai ; mais ce qui est, sûr, vrai, c'est que tu parles comme un kèlev schébeklovim, oui, comme un chien entre les chiens!... » Et je lui fais : « Si Rothschild veut venir chez vous, eh! bien, qu'est-ce que moi, Tèvié, je peux contre?... » Vous croyez qu'il comprend la pique? Pas un mot seulement qu'il comprend!

« Ce que je voudrais, qu'il répond, c'est que vous laisseriez votre lait, et votre beurre, et votre fromage, et que vous commenceriez avec autre chose! » — « C'est à dire? que je fais. Avec quelle chose ? » — « Avec qu'est-ce que vous voulez, qu'il fait. Est-ce qu'il y a seulement un commerce sur le monde? Je vous aide avec de l'argent, autant comme vous avez besoin, si seulement c'est une fois fini avec Tèvié le Laitier!... Ou bien... Savez-vous quoi? Si

peut-être vous partiriez? Oui, en Amérique! Une, deux, trois! Hein?... » Et il enfonce sa cigare dans ses dents, et il regarde direct dans mes yeux, et, avec son crâne, il brille.

Qu'est-ce que vous vous pensez, Reb Scholem Alei'hem? Est-ce qu'on répond une parole à un pareil *amorets*?... D'abord primo, je me suis dit : « Qu'est-ce que tu restes assis là, Teivié, comme une motte de beurre? Lève-toi! Un baiser à la *mezouzè!* un coup de poing dans la porte, et au revoir, adieu! » Tant la bile me tournait dans le foie!... Est-ce que vous vous figurez ça, Reb Scholem Alei'hem? cette *houtsbè* de cet *amorets*? « Parce que Rothschild vient chez toi, Pedohtsour, — moi, Tèvié, je dois tout de suite sauver sur l'autre bout du monde?... » Et ça bout dans mon cœur, comme dans le samovar, et ça me brûle surtout à cause de ma Beilkè : « Qu'est-ce que tu restes là-bas, comme une fille de reine, au milieu des pendules et des glaces, dans le temps qu'on met ton papa sur les brûlants charbons?... Je voudrais avoir dans ma vie autant de bénédictions comme ta sœur Hodel en a mérité plus que toi! Ce qui est vrai est vrai! Elle n'a pas une maison comme toi! Elle n'a pas des

Amorets, rustre, ignorant.
Mezouzè, petit étui contenant une prière, et fixé au montant de la porte.
'Houtsbè, audace, toupet.

glaces et des pendules comme toi ! Mais elle a un mari, un Pfefferl, qui ne soigne pas pour lui, et qui soigne pour le monde ! Et ce Pfefferl, il a sur les épaules une tête, et pas une glace en rond comme ton mari ! Et ce Pfefferl, il a une bouche, et quand moi, je lui viens avec un *possuq*, avec trois *psuquem* ce Pfefferl me vient !... Mais attends seulement, mon Pedohtsour, je vais quand même t'en lancer, un possuq ! Et si je te casse ta glace en rond avec, eh ! bien, tant pire pour elle ! »

Voilà qu'est-ce que je me pense ; et je lui dis : « Que la Guemorè est pour vous un secret, ça je veux vous pardonner : quand un Yid comme vous reste à Yéhoupetz, et qu'il fait des commerces et qu'il fait des maisons, la Guemorè peut, ma foi, rester au grenier ! Mais un tout petit possuq, un tout petit verset, même un goï peut comprendre ! Alors vous comprenez peut-être aussi. Vous ne savez pas qu'est-ce que c'est le *Targoum Ounkeless*, n'est-ce pas ? Eh ! bien, dans le Targoun Ounkeless, Lovon Hoaromi, Laban l'Araméen, dit : « Miznavtè de'hazirtè... », avec la queue d'un cochon, on ne fait pas un bonnet !... » Il regarde sur moi, comme un fils du coq sur un fils de l'homme, et il me demande : « Qu'est-ce que ça veut dire ? » — « Qu'est-ce que

Possuq, pluriel *psuquem*, verset.
Targoum Ounkeless, pour *Onkélos*, traduction babylonienne du Pentateuque.

ça veut dire ? que je réponds. Ça veut dire qu'avec la queue d'un cochon, on ne fait pas un bonnet ! » — « Mais rapport à quoi est-ce que vous dites ça ? » qu'il demande. « Rapport à quoi que je dis ça ? que je réponds ; rapport à parce que vous voulez que je pars en Amérique !... » Voilà qu'il éclate de nouveau avec son petit rire tout en haut, et il fait : « Pas en Amérique ? Alors peut-être en Palestine, en Érets Isroèl ? Tous les vieux Yids y partent, en Érets Isroèl ! »

Tout de suite qu'il a eu ça prononcé, ça s'est enfoncé comme un clou en fer dans mon cerveau. « Ça n'est peut-être pas autant de travers comme tu te penses, Tèvié, que je me pense. Plutôt que des satisfactions comme tu en as avec tes enfants, oui c'est peut-être mieux que tu pars en Érets Isroèl, Tèvié ! Qu'est-ce que tu risques, animal beheimè ? Et ici, qu'est-ce que tu as ? Ta Goldè, paix sur elle ! elle est déjà dans la terre. Et toi, est-ce que tu n'es pas aussi déjà, neuf coudées profond, dans la terre ? Alors jusque quand est-ce que tu veux te traîner encore sur le monde ? »

Et puis, vous devez savoir aussi, Reb Scholem Alei'hem, que. déjà longtemps, quelque chose me tire là-bas, en Érets Isroèl. J'aurais bien voulu voir le Kessel maarovi, le Mur des Pleurs, comme vous appelez, et la caverne de Mah'pela, et la tombe de notre mère Rachel, et le Yarden et le Yam Souf, le

Jourdain et la Mer Rouge, et la montagne Sinaï, et les villes Ramsess et Pissom, quelles figures elles font, et toutes les autres choses pareilles. Et mes pensées me portent déjà parti là-bas, dans le béni pays de Canaan, « érets zovass 'holov oudvosch », qui coule de lait et de miel!... Et voilà que mon Pedohtsour interrompt mes pensées juste au milieu, et qu'il m'interpelle : « Eh ! bien, qu'est-ce que vous avez besoin d'aussi longtemps réfléchir ? Voyons ! une ! deux ! trois !... » — « Chez vous, Dieu soit loué, que je réponds, tout va une ! deux ! trois ! C'est comme dans la Guemorè : « Ho guavrè veha traskè... » ! vojlà l'homme, voilà le porte-monnaie !... Mais chez moi, c'est une plus difficile Guemorè ; parce que, pour se lever et pour partir en Érets Isroèl, il faut avoir de quoi ! »... Il éclate de nouveau avec son petit rire tout en haut, il se lève, il approche la table, il sort du tiroir un porte-monnaie, et il me compte, « a'has vea'hass », un après un, des billets et des billets, ma foi, un joli compte !... Moi, je ne laisse pas pourrir le papier (voilà encore bien la puissance de l'argent !) ; je le glisse, tout au fond, dans ma poche, et je veux dire au moins un *mèdresch* et deux ou trois *psuquem,* qui donnent réponse à tout. Mais lui, il écoute autant comme le chat ! et il me fait : « Voilà assez pour voyager jusque là-bas,

Mèdresch, parabole talmudique.
Psuquem, versets.

n'est-ce pas ? Et quand vous êtes une fois arrivé sur l'endroit, et que vous avez besoin d'argent, vite vous écrivez une lettre ; et, une ! deux ! trois ! vite j'envoie l'argent... Et ça ne sera pas obligé, n'est-ce pas, que je vous rappelle de partir ? Parce que vous êtes un Yid qui a du yoscher, oui, de la justice et de la conscience, n'est-ce pas ? »

Voilà comme il parle, mon Pedohtsour, et, de nouveau, il éclate avec son petit rire tout en haut. Et ça me vient une pensée qui vole à travers ma tête : « Si peut-être tu lui fouetterais sa figure avec ses billets, et que tu lui raconterais le possuq qu'on n'achète pas Tèvié avec de l'argent, et qu'à Tèvié on ne *schmuss* pas de yoscher et de conscience ? » Mais, avant que j'ouvre seulement une bouche pour parler, il fait une sonnerie, il appelle Beilkè, qu'elle entre, et il lui dit : « Est-ce que tu sais, ma Dulcicinée ? Ton père nous abandonne ! Oui, il vend tout qu'est-ce qu'il a, et il part, une ! deux ! trois ! en Érets Isroèl ! »

« Est-ce que c'est cette nuit que j'ai rêvé — que je me pense — ou bien est-ce que c'est l'autre nuit ? » Et je regarde sur ma Beilkè... Peut-être vous croyez qu'elle aurait quand même pu tirer une petite grimace ? Non, elle reste sans bouger, comme un arbre. Aucune goutte de sang sur sa figure ; elle regarde de lui sur moi, et elle regarde de moi sur

Schmuss, parle.

lui ; et pas un mot... Et moi aussi, je regarde sur elle, et moi aussi, je me tais ; et ainsi, nous taisons, les deux, et c'est comme dans *Tillem* : « Tidbaq leschoni... », après la gorge, la langue colle!... Et ma tête me tourne ; et ça bat, et ça bat dans mes tempes... « Qu'est-ce que c'est ? que je me pense. Peut-être cette belle cigare qu'il m'a donnée à fumer?... Mais lui, mon Pedohtsour, il fume pourtant aussi! et, quand même, il parle! Sa bouche ne ferme toujours pas!... Seulement ses petits yeux, oui, ses petits yeux commencent de fermer, maintenant, comme s'il aurait sommeil. »

« Vous devez, qu'il dit, partir, depuis ici jusqu'Odessa, avec l'express-poste ; et depuis Odessa, vous prenez la mer jusque Jaffa. Et, pour voyager avec la mer, qu'il dit, le meilleur temps est à présent : parce que, plus tard, c'est les vents qui commencent, avec les neiges, avec les glaçons, et avec... et avec... et avec... » Ainsi il dit, et sa langue commence de s'emmêler déjà, comme un qui veut dormir. Seulement, il ne s'arrête toujours pas ! « Et quand vous êtes tout fini prêt pour le voyage, vous nous le donnez tout de suite à savoir ; alors nous allons tout de suite sur la gare, et nous disons tout de suite adieu avec vous... Parce que, qui est-ce qui sait seulement quand on se verra de nouveau?... »

Tillem, psaumes.

Voilà comme il finit, et, aussi, avec un grand bâillement, il dit à ma Beilkè : « Dulcinée, reste ici un peu avec le père, veux-tu ? Moi, je vais, et je dors un moment. »

« C'est la première chose bien que tu fais, aussi vrai que Tèvié est un Yid ! — que je me pense. Maintenant, au moins, je peux lâcher mon cœur ! »... Et je veux commencer avec ma Beilkè, et lui raconter tout qu'est-ce qui s'est rassemblé dans moi depuis ce matin. Mais voilà qu'elle me tombe autour du cou, et qu'elle pleure, elle pleure !...

Mes filles, ne me parlez pas d'elles, Reb Scholem Alei'hem ! Toutes sont comme ça : d'abord primo, elles font les hommes ; et puis, quand ça vient à quelque chose de sérieux, elles pleurent comme des peupliers !... Excepté pourtant ma Hodel ! Ma Hodel, ça n'est pas la même chose : quand elle a dû partir là-bas, avec son Pfefferl, organiser un golouss, un exil d'Isroèl, dans les froides contrées, est-ce qu'elle a fait des histoires à la dernière minute ?... Seulement ma Hodel, c'est ma Hodel ! Ma Beilkè est juste bonne pour lui allumer le four !

Je veux vous dire la vérité, Reb Scholem Alei'hem : vous connaissez déjà, n'est-ce pas, que je ne suis pas un homme de larmes. Une fois seulement, j'ai bien pleuré : quand ma Goldè (paix sur elle) a été couchée sur le plancher... Et peut-être une fois encore, quand ma Hodel est partie chez son Pfef-

ferl, et que je suis resté sur la gare, comme un grand *schlemyhl,* seul avec mon petit cheval... Et une paire de fois encore, peut-être, je m'ai apitoyé un peu, comme vous dites... Mais, aussi loin comme je me rappelle, je n'ai, sûr, pas une nature à pleurer. Seulement, ce jour-là, ma Beilkè, avec ses larmes, s'est tellement accrochée dans mon âme, que je n'ai plus pu lui dire le plus petit reproche !... On n'a pas besoin de parler beaucoup avec moi, vous savez : je m'appelle Tèvié. Tout de suite, j'ai compris que ces larmes, ça n'était pas seulement des larmes à cause du chagrin, c'était aussi des larmes à cause du remords, oui, comme dans le *Al'heit;* « Pardonne-moi, mon Dieu, le péché que j'ai péché devant toi, quand je n'ai pas écouté sur mon papa !... » Et, en place de la gronder, comme elle mérite, et de verser ma colère sur son Pedohtsour, j'essaie de lui tout raconter qu'est-ce que j'ai sur mon cœur, mais avec des histoires et des comparaisons, juste comme Tèvié sait faire...

Beilkè écoute, et elle dit : « Non, papa, non, je n'ai rien contre lui, et contre personne. Pour une chose seulement je pleure, et ça me brûle « ad nofesch » jusque dans l'âme : parce que tu pars à cause de moi, et que je ne peux pas empêcher ! » —

Schlemyhl, sot.

Al'heit, « sur le péché, » premiers mots d'une prière célèbre, qui se récite au jour du Grand Pardon.

« Tu parles comme une enfant, que je réponds. Est-ce que tu as oublié que nous avons un grand Dieu, et que ton papa a encore toute sa connaissance ? Je peux encore, ma foi, aller en Érets Isroèl et retour, comme dans le possuq : « Vayissou vaya-'hnou... » Ainsi je faisais parler mon cœur, mais en dedans de moi je me disais : « Tu mens, Tèvié, si tu pars en Érets Isroèl, alors : « Olov hascholom », la paix sur toi ! plus de Tèvié! »... Et, exact comme si elle aurait deviné mes pensées, elle répond : « Non, papa, non ; on console comme ça une enfant ; on lui donne une poupée, et on lui raconte l'histoire de la petite chèvre... Mais moi, c'est une autre histoire que je dois raconter ! »

Et alors, Tèvié entend une vraie histoire de Mille et une Nuits : comment le Pedohtsour, de tout petit, est tout grand devenu, comment, par son sé'hel, par son intelligence, il est, de tout en bas, tout en haut monté, sur la plus haute sphère ; et qu'il veut maintenant monter sur une chose encore plus haute : que Brodsky vienne chez lui, dans sa maison ! Et elle dit aussi qu'il donne et qu'il donne, et qu'il jette des mille et des mille. « Mais l'argent, ça n'est pas assez sur le monde, qu'il dit ; il faut aussi la naissance, la noblesse ! » Et Pedohtsour veut montrer qu'il n'est pas un n'importe-qui, et il vante qu'il est sorti des grands Pedohtsour, et que son arrière-grand-papa, aussi,

était un fabricant de toutes sortes ! Et voilà aussi pourquoi, il dit à tout le monde que le papa de sa Dulcinée aussi est le plus grand millionnaire !

« Et c'est obligé qu'on écoute ça jusqu'au bout, qu'elle dit, et qu'on ne répond pas seulement un mot, parce que là-dessus il est très entêté. » — « Tu appelles ça un entêté ? que je dis. Moi j'appelle ça un pileptique ! » — « Non, papa, qu'elle me fait ; tu ne le connais pas ; il n'est pas du tout mauvais comme tu te penses. Il est seulement un homme qui, une minute, est comme ça, et, une minute après, autrement. Il a un bon cœur, qu'elle dit, et une large main. Si on lui fait une figure triste, et qu'il est juste dans la bonne disposition, il vous donne même son âme !... Si tu saurais tout ce qu'il fait pour moi : il m'assied dans le ciel ! J'ai déjà influé sur lui, pour qu'il sauve Hodel et son mari, des lointaines régions. Il m'a juré qu'il va se laisser coûter une quantité de milles pour eux, avec une condition seulement : qu'ils doivent partir de là-bas, direct au Japon. « Pourquoi au Japon ? que je dis. Pourquoi pas aussi dans les Indes, ou chez la reine de Saba ? » — « Parce qu'au Japon, il a des commerces, qu'elle répond. Sur le monde entier, il a des commerces ! Ce que ça lui coûte, pour les dépêches, un jour seulement, nous aurions tous pu manger la moitié d'une année !... Mais qu'est-ce que ça me sert, si je ne suis plus moi ! »

Je sens mon cœur qui se déchire en morceaux, quand je vois ma pauvre Beilkè, nèbisch, si misérable dans sa richesse et tout son *koved!* « Ta sœur Hodel, que je dis, n'aurait pas fait comme toi! » Alors elle me coupe le mot, et elle répond : « Je t'ai pourtant déjà dit, papa, qu'avec Hodel tu ne dois pas me mesurer. Dans les temps de Hodel, Hodel a vécu ; et Beilkè vit dans les temps de Beilkè; depuis les temps de Hodel jusqu'aux temps de Beilkè, c'est aussi loin comme depuis l'Amérique jusqu'au Japon! » Est-ce que vous comprenez, Reb Scholem Alei'hem? Moi pas.

Bref, pour vous raccourcir : encore deux minutes, Reb Scholem Alei'hem, et ça sera une fin des fins à toutes les histoires de Tèvié... Quand j'ai eu été assez rassasié des misères de ma riche benjamine, nèbisch, j'ai quitté de sa maison, tout brisé et tout en miettes! Et tout de suite que j'étais sorti, j'ai lancé par terre la cigare, qui m'avait tant fumé dans la tête, en lui criant : « Que le souffle du diable entre dans ton père! » — « A qui est-ce que vous dites ça, Reb Tèvié? » que j'entends derrière mes épaules. Je me tourne, et je fais un regard; et qui est-ce que je vois? Éfroïm, le *schad'hen* (que le diable l'emporte aussi!). « Borou'h habo, béni celui qui vient, que je dis. Qu'est-ce que vous faites là? »

Koved, honneur, gloire.
Schad'hen, agent matrimonial.

— « Et vous, qu'il répond, qu'est-ce que vous faites là? » — « Je suis été faire visite à mes enfants », que je dis. « Et qu'est-ce qu'ils font? qu'il dit. « Qu'est-ce qu'ils doivent faire? que je dis. Si seulement ils ne nous font pas qu'est-ce que nous leur avons fait! » — « Comme je vois, qu'il répond, vous êtes très content avec ma marchandise! » — « Et comment! que je dis. « Békéfel kiflaïm », le double du double, que Dieu vous le rende! » — « Et moi qui vous croyais un riche homme devenu! qu'il dit. Allons, prenez tout de même une prise! » qu'il dit.

J'ai pris la prise, et j'ai laissé le schad'hen, et je me suis retourné chez moi, dans ma maison, et j'ai commencé de vendre tout mon ménage de tant d'années! Ach! voyez-vous, Reb Scholem Alei'hem, ça ne se fait pas aussi facile comme ça se dit! Chaque pot et chaque plat qui partait emportait un morceau de ma santé! Ceci me rappelait de ma Goldè (paix sur elle!) et cela me rappelait de mes enfants (longtemps qu'elles vivent!). Mais rien ne m'a fait de la peine autant comme mon petit cheval; parce qu'à mon petit cheval, voyez-vous, je me sentais 'haiev : oui débiteur et coupable, je me sentais!... Ach! mon Dieu, du lieber Gott! Tant d'années ensemble nous avons trimé, et gratté la terre, et boité et souffert!... Et maintenant, le prendre et le vendre!

Je l'ai d'abord mené à des charretiers. « Est-ce

que c'est un cheval, ça, chez-vous ? » qu'ils me font. « Est-ce que c'est peut-être un lustre ? » que je leur réponds. « Non, qu'ils font, c'est, sûr, un des trente six justes qui mènent le monde ! » — « Pourquoi ? » que je fais. « Pourquoi ? qu'ils font Parce qu'il est trente-six fois vieux, et qu'il n'a plus une dent, et qu'il a une grande barbe, avec des côtes qui tremblent, comme une vieille *Yidenè,* le soir de *schabess,* quand il fait froid ! » Qu'est-ce que vous dites de ça, Reb Scholem Alei'hem ? Un charretier reste un charretier !

Et j'aurais pu jurer que mon petit cheval, *nèbisch,* comprenait tout, comme c'est écrit chez nous dans le *possuq :* « Yoda schor konéou », le cheval sait quand on le vend !... Et un signe que c'est vrai, c'est qu'après, quand je l'ai vendu à un conducteur d'eau, et que j'ai dit au conducteur : « Bemazel oubevro'hè », qu'il te porte chance et bénédiction ! il s'est tourné vers moi, mon petit cheval, avec son joli vieux museau, nèbisch, et il a regardé sur moi, avec ses yeux muets, comme pour dire : « Zé 'helki mikol amoli ? » Est-ce que c'est ça mon lot pour toute ma peine ? Est-ce que c'est ça ton merci, pour tout mon service ?... »

Yidenè, juive.
Schabess, sabbat.
Nèbisch, le pauvre !
Possuq, verset.

Et moi aussi, une dernière fois, j'ai regardé sur lui, quand le conducteur d'eau le prenait et l'emmenait au dur travail. Et je suis resté seul, et je me suis pensé : « Ribono schel olom », Seigneur, Maître du monde, comme tu conduis ton monde avec intelligence ! Voilà que tu as créé un Tèvié, et voilà que tu as créé un cheval : et ils ont, les deux, un même sort sur le monde. La seule différence, c'est que l'homme a une bouche pour dire sa misère, et que le cheval, sa langue est muette ; comme c'est écrit chez nous dans le possuq : « Oumôssar hoodom min habeheimè ? », l'homme, qu'est-ce qu'il a de plus que la bête ? Rien, car tout est vanité ! »

Vous regardez sur moi, Reb Scholem Alei'hem, et sur les larmes qui sont posées dans mes yeux ; et, sûr, vous vous pensez : « Ça a l'air que ce Tèvié a le temps long après son cheval ! » Pourquoi seulement après mon cheval ? Chaque chose me fait de la peine, et après chaque chose, j'aurai le temps long : après mon cheval et après mon village, après le starots et après le gendarme, et après les riches de Boïberik et après les riches de Yéhoupetz, et même après Éfroïm. le schad'hen ! Parce qu'à la fin des fins, si on veut tout bien regarder au fond, qu'est-ce que c'est, cet Éfroïm ? Un pauvre Yid comme moi, qui veut gagner son pain !

Et quand, si Dieu donne, j'arrive en paix là-bas, je ne sais pas encore moi-même qu'est-ce que je

veux commencer. Seulement une chose pour moi est claire comme le jour : c'est que je vais d'abord primo chez notre mère Rachel sur sa tombe ; et là, je prie pour mes enfants, que je ne dois plus voir ; et pour Éfroïm, le schad'hen aussi je prie, et pour vous aussi, et pour Kol Isroèl, oui, pour tout Israël !...

Voilà... Et maintenant, nous voulons serrer la main, Reb Scholem Alei'hem... Allez en santé, et restez en santé. Et à chacun, dites bien le bonjour.

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS 7
POUR BIEN LIRE, LIRE CECI 10

LE GROS LOT 11
LA BONNE AFFAIRE 43
LES ENFANTS D'AUJOURD'HUI 70
HODEL 105
'HAWÈ 135
SPRINNTSÈ 163
TÈVIÉ S'EN VA AU PAYS D'ISROÈL 194

ACHEVÉ D'IMPRIMER A DIJON
POUR F. RIEDER ET C^ie^ PAR
MAURICE DARANTIERE
EN MARS 1925

892.49 A366H 280550

DUKE UNIVERSITY LIBRARIES
L'histoire de Tevie / par Scho
892.493 R116H
D90364496+